

Giovanni Battista Bordese

COLLECTION

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME CINQUIEME.





A LIVOURNE 1775.

Chez Thomas Masi et Compagnie,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

IDOMENÉE

TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE CREBILLON.

ACTEURS.

IDOMENE'E, *Roi de Crète.*

IDAMANTE, *Fils d'Idomenée.*

E'RIXENE, *Fille de Mérion Prince rebelle.*

SOPHRONYME, *Ministre d'Idomenée.*

E'GE'SIPPE, *Officier du Palais.*

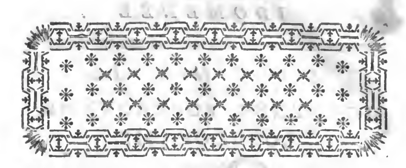
POLYCLETE, *Confident d'Idamante.*

ISME'NE, *Confidente d'Erixene.*

SUITE DU ROI.

GARDES.

La Scene est à Cydonie, Capitale de la Crète, dans le Palais d'Idomenée.



IDOMENÉE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDOMENÉE.

OU ſuis-je? quelle horreur m'épouvante & me ſuit?
Quel tremblement! ô Ciel! & quelle affreuſe nuit?
Dieux puiſſans! épargnez la Créte infortunée.
Sophronyme, eſt-ce toi?

SCENE II.

IDOMENÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que vois-je? Idomenée?
Ah! Seigneur de quel bruit ont retenti ces lieux?

IDOMENÉE.

Eh quoi! tant de malheurs n'ont point laſſé les Dieux?
Depuis ſix mois entiers une fureur commune
Agite tour à tour Jupiter & Neptune,
La foudre eſt l'aſtre ſeul qui nous luit dans les airs,
Neptune va bientôt nous couvrir de ſes mers.
C'en eſt fait, tout périt; la Créte déſolée
Semble rentrer au ſein de la terre ébranlée;
Chaque jour entouré des plus triſtes objets,
La mort juſqu'en mes bras moiſſonne mes ſujets.
Jupiter, ſur moi ſeul épuiſes ta vengeance,
N'afflige plus des lieux ſi chers à ton enfance;
Mes Peuples malheureux n'eſpérent plus qu' en toi;
Si j'ai pu t'offenſer, ne tonnes que ſur moi.
Pour les ſeuls innocens allumes-tu la foudre?
Sur ſon trône embraſé réduis le Prince en poudre,
Epargnes les Sujets. Pourquoi les frapper tous?
Qui d'eux ou de leur Roi mérite ton courroux?

SOPHRONYME.

Quoi! toûjours de nos maux vous croirez-vous
coupable?
N'armez point contre vous une main redoutable;
Le Ciel depuis long-temps déclaré contre nous,
Semble dans sa fureur ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous
presse,
Votre seule pitié, Seigneur, nous intéresse.

IDOMENÉE.

Les Dieux voudroient envain ne ménager que moi.
Eh! frapper tout son peuple, est-ce épargner un
Roi?
Hélas! pour me remplir de douleurs & de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés:
Et c'est moi cependant, c'est leur Roi sacrilege
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiége!
Je ne gémirois point sur leur destin affreux
Si le Ciel étoit juste autant que rigoureux.
Mais ce n'est pas le Ciel, c'est moi qui les fou-
droye!
Juges de quels remords je dois être la proye.
Quels regrets! quand je vois mes peuples mal-
heureux
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux,
Prier que pour eux seuls le Ciel inexorable
Porte loin de leur Roi le coup qui les accable.

SOPHRONYME.

Quoi! Seigneur, vous seriez l'auteur de tant de
maux!

Et de vous feul la Créte attendroit fon repos!
Quoi! des Dieux irrités ce Peuple eft la victime?...

IDOMENÉE.

L'eft moins de leur courroux, qu'il ne l'eft de mon crime.
Cet aveu te furprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu;
Mais tel eft déformais ma trifte deftinée...

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le fage Idomenée?
Fils de Deucalion, petit fils de Minos,
Vos vertus ont paffé celles de ces Héros;
Nous trouvions tout en vous, un Roi, les Dieux, un Pere;
Seigneur, par quel malheur à vous-même contraire,
Avez-vous pu trahir des noms fi glorieux?
Qui fit donc fuccomber votre vertu?

IDOMENÉE.

Les Dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut fur vous attirer leur colere?

IDOMENÉE.

On n'eft pas innocent lorfqu'on peut leur déplaire;
Les Dieux fur mes pareils font gloire de leurs coups;
D'illuftres malheureux honorent leur courroux;
Entre le Ciel & moi, fois juge, Sophronyme:
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt Rois, dès long-temps vainement raffemblés,
Les Troyens à la fin fe virent accablés,
De leurs bords défolés tout preffoit la retraite;

Ainſi loin de nos Grecs je voguai vers la Créte.
Le Prince Mérion prompt à m'y devancer,
Sur mon trône, peut-être, auroit pu ſe placer,
Si mon fils n'eut dompté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos par tes ſoins j'en reçus la nouvelle.
Je peindrois mal ici les tranſports de mon cœur;
Lorſque j'appris d'un traître, Idamante vainqueur;
La gloire de mon fils me cauſa plus de joye
Que ne firent jamais les dépouilles de Troye.
Après dix ans d'abſence, empreſſé de revoir,
Cet appui de mon trône, & mon unique eſpoir;
A regagner la Créte auſſi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux ſouvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir;
Tu ſçais de quels forfaits ma race s'eſt noircie,
Comme Paſiphaé, Phédre au crime endurcie,
Ne ſignale que trop & Minos & Vénus;
Tous nos malheurs enfin te ſont aſſez connus.
Né de ce ſang fatal à la Déeſſe en proye,
J'avois encor ſur moi la querelle de Troye.
Juges de ſa vengeance à ce titre odieux.
Ce fut peu; de ſa haine elle arme tous les Dieux;
La Grece paroiſſoit, tout flattoit mon envie,
Je diſtinguois déjà le Port de Cydonie.
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets raviſſans,
Que pour rendre toûjours mes deſirs plus preſſans;
Une effroyable nuit ſur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue.
La mort ſeule y parut... Le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents oppoſés les vagues amaſſées,

De l'abyme profond jusqu'au Ciel repoussées;
Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée,
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai je enfin?... Dans ce péril extrême;
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-
même...
Pour appaiser les Dieux, je priai... je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse;
S'il n'en eut inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
» Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant! m'écriai-je, & rends-nous au
rivage.
» Le premier des Sujets rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi...
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde,
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde,
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage;
Un seul homme allarmé parcouroit le rivage:
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris,
J'en approche en tremblant... hélas! c'étoit mon
fils...
A ce récit fatal tu devines le reste:
Je demeurai sans force à cet objet funeste,

Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu ! quelle horrible promesse !
Ah ! pere infortuné !

IDOMENÉE.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus prêt d'obéir ; mais Idamante enfin
Mit mon ame au-dessus des Dieux & du Destin ;
Je n'envisageai plus le vœu, ni la tempête,
Je baignai de mes pleurs une si chere tête ;
Le Ciel voulut envain me rendre furieux,
La nature à son tour fit taire tous les Dieux.
Sophronyme, qui veut, peut braver leur puissance,
Mais ne peut pas qui veut éviter leur vengeance.
A peine de la Créte eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans & de morts :
Envain j'adresse au Ciel une plainte importune,
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des Dieux en leur manquant de foi ?

IDOMENÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi ;
Que le Ciel fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin punira qui l'offense,
Que je ne verrai point la colere des Dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle :
Pourquoi par Egésippe interroger l'Oracle ?
Vos peuples informés du sort de votre Fils,

Voudront de leur ſalut que ſon ſang ſoit le prix?

IDOMENÉE.

Que le Ciel, que la Créte à l'envi le demandent;
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux!... Ce n'eſt pas ſans frayeur,
L'Oracle eſt trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux; que veux-tu que je faſſe?
Pouvois-je à mes Sujets refuſer cette grace?
Un peuple infortuné m'en preſſe par ſes cris,
J'ai réſiſté long temps, à la fin j'y ſouſcris.
Tu vois trop à quel prix il faut le ſatisfaire,
Ne puis-je être ſon Roi qu'en ceſſant d'être Pere?
Mais pourquoi m'allarmer? les Dieux pourroient parler?
Non, les Dieux ſur ce point n'ont rien à révéler.
Que le Ciel parle ou non ſur ce cruel myſtere,
Ne puis-je pas forcer Egéſippe à ſe taire?

SOPHRONYME.

Il ſe tairoit envain; par le Ciel irrité,
Son ſilence, Seigneur, ſera-t-il imité?
A ſe taire long temps, pourrez vous le contraindre?
Que je prévois de maux! Que vous êtes à plaindre!

IDOMENÉE.

Tu me plains, mais malgré ta ſincere amitié,
Tu n'auras pas toûjours cette même pitié,
Quand tu ſçauras les maux dont le deſtin m'accable,
Et que l'amour a part à mon ſort déplorable...
Je vois à ce nom ſeul ta vertu s'allarmer,
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer:

Tu ſçais que Mérion, à mon retour d'Aſie,
De ſon ſang criminel paya ſa perfidie ;
Lorſque je refuſois une victime aux Dieux,
J'oſai bien m'immoler ce Prince ambitieux;
Qu'il m'en coûte ! Sa fille en ces lieux amenée ;
Erixene a comblé les vœux d'Idomenée.
Croirois-tu que mon cœur nourri dans les hazards,
N'a pu de deux beaux yeux ſoutenir les regards,
Et que j'adore enfin, trop facile & trop tendre,
Les reſtes de ce ſang que je viens de répandre ?

SOPHRONYME.

Quoi, Seigneur, vous aimez ? & parmi tant de maux...

IDOMENÉE.

Cet amour dans mon cœur s'eſt formé dès Samos.
Mérion incertain du ſuccès de ſes armes,
Y crut mettre ſa fille à l'abri des allarmes ;
Je la vis, je l'aimai ; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener ſur mes pas.
Il ſembloit qu'une fille à mes regards ſi chere,
Devoit me dérober la tête de ſon pere ;
Mais Venus attentive à ſe venger de moi,
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au Roi.
J'immolai Mérion, & ma naiſſante flamme
Envain en ſa faveur combattit dans mon ame.
Vénus qui me gardoit de ſiniſtres amours,
De ce Prince odieux me fit trancher les jours ;
Que dis-je ? dans le ſang du pere d'Erixene,
J'eſpérois étouffer mon amour & ma haine.
Je me flattois ; mon cœur par un triſte retour,
Défait de ſon courroux, n'en eut que plus d'amour !

Si depuis mes malheurs, je ne l'ai pas vu naître;
Malgré mes maux du moins je le ſens bien s'accroître.

SOPHRONIME.

Menacé chaque jour du ſort le plus affreux,
Nourriſſez-vous, Seigneur, un amour dangereux?

IDOMENÉE.

Je ne le nourris point, puiſque je le déteſte;
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeſte.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait!
Je vois mon fils, laiſſons cet entretien ſecret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime:
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.

SCENE III.

IDOMENÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMENÉE.

Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuſe nuit?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent ſans ceſſe,
Sans repos, toûjours plein du trouble qui vous preſſe,
Allarmé pour des jours ſi chers, ſi précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez vous les yeux?

Seigneur, qu'ai-je donc fait? vous craignez ma
présence?
Quel traitement après une ſi longue abſence?

IDOMENÉE.

Non, il n'eſt pas pour moi de ſpectacle plus doux,
Mon fils; je ne ſçai rien de plus aimé que vous;
Mais je ne puis vous voir que mon cœur ne frémiſſe;
Je crains le Ciel vengeur; & qu'il ne me raviſſe
Un bien...

IDAMANTE.

Ah! puiſſe-t-il aux dépens de mes jours,
A des maux ſi cruels donner un prompt ſecours!
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes allarmes;
Vous ne paroiſſez plus ſans m'arracher des larmes:
Triſte, déſeſpéré, vous cherchez à mourir;
Et vous m'aimez, Seigneur? eſt-ce là me chérir?
Le Ciel envain de vous écarte ſa colere;
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire.
Il vous rend à mes pleurs quand je vous crois perdu;
M'ôterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMENÉE.

Ah! mon fils, nos malheurs ont laſſé ma conſtance,
Et de fléchir les Dieux je perds toute eſpérance.
Trop heureux ſi le Ciel, ſecondant mes ſouhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes triſtes Sujets.

IDAMANTE.

Pour eux plus que le Ciel vous ſeriez inflexible,

Si vous leur prépariez un malheur ſi terrible,
Tous les Dieux ne ſont point contre vous ni con.
tr'eux,
Puiſqu'il nous reſte encor un Roi ſi généreux:
Conſervez le, Seigneur, & terminez nos craintes.
Peut-être que le Ciel plus ſenſible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt & fléchir déſormais...

IDOMENE'E.

Ah! mon fils, puiſſe-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

SCENE IV.

IDAMANTE, POLICLETE.

IDAMANTE.

De cet accueil qu'attendre, Polyclete?
Que ce ſilence affreux me trouble & m'inquiéte!
Que m'annonce mon pere? il me voit à regret;
Auroit-il pénétré mon funeſte ſecret?
Sçait-il par quel amour mon ame eſt entraînée?
Hélas! bien d'autres ſoins preſſent Idomenée;
Ce Prince connoît peu les amoureux projets,
Et ne s'informe point ſi j'aime ou ſi je hais;
Il ignore qu'un ſang qui fit toute ſa haine,
Faſſe tout mon amour; que j'adore Erixene!
Que ne m'eſt-il permis d'ignorer à mon tour
Que la haine ſera le prix de ſon amour!
Je défis Mérion; plus juſte, ou plus ſévere,
Le Roi ſacrifia ce Prince téméraire;

Prémices

Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux;
C'eſt envain que mon cœur brûle pour Erixene,
Envain... Dans cette nuit: Ciel! quel deſſein l'amene?

SCENE V.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

Madame, quel bonheur! Euſſai-je cru devoir
A la fureur des Dieux le plaiſir de vous voir?

ERIXENE.

J'eſpérois, mais envain, jouir de leur colere;
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere,
Et que le juſte Ciel, de ſa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité,
D'un courroux légitime inutile eſpérance!
Avec trop de lenteur le Ciel ſert ma vengeance.
Envain pour vous punir il remplit tout d'horreurs,
Puiſqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables;
J'ignore quel forfait les rend inexorables;
Mais je ſçai que le ſang qui fait couler vos pleurs,
N'a point ſur nous, Madame, attiré ces malheurs.

Avant qu'un ſang ſi cher eut arroſé la terre,
Le Ciel avoit déjà fait gronder ſon tonnerre.
Ainſi, pour vous venger, n'attendez rien des Dieux,
Si ce n'eſt de l'amour qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du Ciel, de cent Villes fameuſes
Faſſe de longs déſerts, des retraites affreuſes;
Que les ombres du Styx habitent ce ſéjour,
Tout vous vengêra moins qu'un téméraire amour:
Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente,
Je défis votre pere, il vous livre Idamante.
Lorſque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur,
Tous les traits de l'amour vous vengeoient dans mon cœur.

ERIXENE.

Quoi, Seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, Madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme.
Sans eſpoir dans vôs fers, toûjours plus engagé...

ERIXENE.

Oh! mon Pere, ton ſang va donc être vengé?

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grace à l'amour du choix de la victime:
Heureux même à ce prix que vous daigniez ſouffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir!
Je ſçai trop que vos pleurs condamnent ma tendreſſe;
Au ſang que vous pleurez, hélas! tout m'intéreſſe.

ERIXENE.

Que m'importent, après Mérion expiré,
Les vains regrets du cœur quand la main l'a livré ?

IDAMANTE.

J'ai ſuivi mon devoir, Madame; & ſa défaite
Importoit à mes ſoins, importoit à la Créte.
La ſûreté du Prince ordonna ce trépas;
Et pour comble de maux j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu ſa perte légitime;
Sa mort ſans mon amour ne ſeroit point un crime.

ERIXENE.

C'eſt-à-dire, Seigneur, qu'il mérita ſon ſort.
Sans vouloir démêler les cauſes de ſa mort:
Si de ces triſtes lieux le funeſte héritage,
Du ſuperbe Minos dût être le partage;
Si mon Pere ſorti du ſang de tant de Rois,
D'Idomenée enfin a dû ſubir les loix,
Quel eſpoir a nourri cet amour qui m'outrage?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage?
Vainqueur de Mérion, fils de ſon aſſaſſin;
La ſource de mes pleurs s'ouvrit par votre main.
Eſt-ce pour les tarir que vos feux ſe déclarent?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous ſéparent?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux
Que pour y recevoir les plus triſtes adieux.
Mérion expiroit, ſa tremblante paupiere
A peine lui laiſſoit un reſte de lumiere.
Son ſang couloit encor, & couloit par vos coups.
Barbare! en cet état, me parloit-il pour vous?
Qu'il m'eſt doux de vous voir brûler pour Erixéne,

Conservez votre amour, il servira ma haine.
Adieu, Seigneur, c'est trop vous permettre un discours
Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

SCENE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

AH! Seigneur, falloit-il découvrir ce mystere?
Avez-vous dû parler?

IDAMANTE.

Ai je donc pu me taire?
Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis tu? toûjours plein de cette ardeur extrême,
Le hazard sans témoins, m'offre tout ce que j'aime,
Et tu veux de l'Amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer pour la premiere fois?
D'un attrait si puissant, eh! comment se défendre?
Mon amour malheureux vouloit se faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi?
Cherchons dans ce Palais à rejoindre le Roi.
Allons, bientôt la nuit moins terrible & moins sombre

Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre ;
Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour ;
Egésippe déjà doit être de retour.
Suis moi ; près de mon Pere il faut que je me rende.
Sçachons pour s'appaiser ce que le Ciel demande.
Quel présage ! & qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout jusqu'à l'amour sert au courroux des Dieux ?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

MAdame, en ce Palais, pourquoi toûjours errante ?

ERIXENE.

Lieux cruels ! soutenez ma fureur chancelante.
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du Tyran de la Créte infortuné séjour,
Eternels monumens d'une douleur amere ;
Lieux terribles, témoins de la mort de mon Pere :
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile secours ;
Retracez-moi sans cesse une triste peinture,

Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus! suis-je d'un sang que ta haine poursuit?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence?
Laisse au sang de Minos ces affronts, ces horreurs;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs:
Laisse au sang de Minos, Phédre & le labyrinthe,
Au mien sa pureté, sans tache & sans atteinte.

ISMENE.

Madame: quel transport! qu'entends-je? & quels discours?
Quoi! vous vous reprochez de coupables amours?

ERIXENE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore;
Je respire un amour que ma raison abhorre.
De mon pere en ces lieux j'ose trahir le sang;
De mon pere expiré je viens r'ouvrir le flanc.
A la main des bourreaux je joins ma main sanglante:
Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

ISMENE.

Vainqueur de votre pere...

ERIXENE.

Isméne, ce vainqueur
Sçut sans aucun effort se soumettre à mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
Ayant tant de sujets de vengeance & de haine;
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raison de le haïr toûjours.

Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colere,
Et, pour tout dire enfin, sur le sang de mon pere;
Et mon pere en mes bras ne faisoit qu'expirer,
Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable,
Idamante parut, & parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu;
J'allois céder, Isméne, ou peu s'en est fallu.
Quand le Prince m'a fait le récit de sa flamme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon âme.
Déjà ce foible cœur d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versés, prête à lui faire grace,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race.
Près de ce Prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu;
Et lorsque ma raison a rappellé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMENE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer?
Ah! du moins, s'il n'en peut dompter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ERIXENE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,
Dût jamais éclater devant d'autre que toi,
Dans la nuit du tombeau, toûjours prête à descendre,
J'irois ensévelir ce secret sous ma cendre.
Quoiqu'à mes yeux peut-être Idamante ait trop plu,
Il me sera toûjours moins cher que ma vertu.

D'un amour que je crains, il aura tout à craindre ;
Avec ma haine ſeule il ſeroit moins à plaindre.
Non, mon pere, ton ſang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne ſera point vendu :
Si le cruel vainqueur qui ſurprend ma tendreſſe,
Ajoûte à ſes forfaits celui de ma foibleſſe,
Je ſçaurai le punir de ſon crime & du mien...
Le Roi paroît... Fuyons un fâcheux entretien.

SCENE II.

IDOMENÉE, ERIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

IDOMENE'E

MAdame, demeurez... Demeurez Erixene.
Mérion par ſa mort, vient d'éteindre ma haine ;
Ainſi ne craignez point ma rencontre en ces lieux.
Vous pouvez y reſter ſans y bleſſer mes yeux.
Mérion me fut cher ; mais de cet infidele,
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle ;
Vous le ſçavez. L'ingrat pour prix de ces bienfaits,
Oſa contre le Roi ſoulever mes Sujets.
Son crime fut de près ſuivi de ſon ſupplice,
Et ſon ſang n'a que trop ſatisfait ma juſtice.
Je l'en vis à regret laver ſon attentat ;
Mais je devois ſa tête à nos Loix, à l'Etat ;
Et près de vous j'oublie une loi trop ſévere
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ERIXENE.

Si content de sa mort votre haine s'éteint,
Dans le sang d'un Héros dont ce Palais est teint;
La mienne, que ce sang éternise en mon ame,
A votre seul aspect se redouble & s'enflamme.
J'ai vu mon Pere, hélas! de mille coups percé:
Tout son sang cependant n'est pas encor versé...
Que sa mort fut enfin injuste ou légitime,
Auprès de moi, du moins, songez qu'elle est un
crime.
Mon courroux là dessus ne connoît point de loi
Qui puisse dans mon cœur justifier un Roi.
De maximes d'Etat, colorant ce supplice,
Vous prétendez envain couvrir votre injustice.
Le Ciel qui contre vous semble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir.
Contre vous dès long temps un orage s'apprête;
De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
Puissent les justes Dieux sensibles à mes pleurs,
A mon juste courroux égaler vos malheurs!
Et puissai-je à regret voir que toute ma haine
Voudroit envain y joindre une nouvelle peine...

IDOMENE'E.

Ah! Madame, cessez de si contraires vœux:
N'offrez point à mes maux un cœur si rigoureux;
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes.
Ne prêtez point aux Dieux de si terribles armes;
Belle Erixene, enfin, n'exigez plus rien d'eux;
Non! jamais il ne fut un Roi plus malheureux.
Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre;
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me
plaindre.

Ces beaux yeux, sans pitié, qui pourroient voir
ma mort,
Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable,
Des maux que je ressens est le moins redoutable.
Sur le sang de Minos, un Dieu toûjours vengeur
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance;
Mon cœur sans s'émouvoir les verroit en ce jour,
S'il n'eut brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ERIXENE.

C'étoit donc peu, cruel! qu'avec ignominie,
Mon pere eut terminé sa déplorable vie?
Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant,
Eût jetté dans les miens Mérion expirant?
De son sang malheureux, votre courroux funeste
Vient jusques dans mon cœur poursuivre encor le
reste.
Oui, tyran! cet amour dont brûle votre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

IDOMENÉE.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie;
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie.
Madame, je l'aimai, je vous l'ai déjà dit;
Songez que Mérion lui même se perdit...
Quoi! rien ne peut fléchir votre injuste colere?
Trouverai-je par-tout le cœur de votre Pere?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits?
Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits?
Vous verrai-je au moment que cet amour vous
flatte,

Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ERIXENE.

Achever des forfaits! c'eſt au ſang de Minos
A ſçavoir les combler, non au ſang d'un Héros.

SCENE III.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que faites-vous, Seigneur? Eſt-il temps que votre ame
S'abandonne aux tranſports d'une honteuſe flamme?

IDOMENE'E.

Pardonnes; tu le vois, la raiſon, à ſon gré
Ne régle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends envain, ma flamme impétueuſe
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuſe.
D'un poiſon enchanteur tous mes ſens prévenus,
Ne ſervent que trop bien le courroux de Vénus;
Je ſens toute l'horreur d'un amour ſi funeſte;
Mais je chéris ce feu que ma raiſon déteſte.
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus ſouvent la raiſon que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, eſt-ce ainſi que le Héros s'exprime?
Eſt-ce ainſi qu'un grand cœur céde au joug qui l'opprime?
Le courroux de Vénus peut-il autoriſer

Des fers que votre gloire a dû cent fois brifer?
Parmi tant de malheurs, eft-ce au vainqueur de Troye
A compter un amour dont il fe fait la proye?
Qu'eft devenu ce Roi plus grand que fes Aïeux,
Que fes vertus fembloient élever jufqu'aux Dieux?
Et qui feul, la terreur d'une orgueilleufe Ville,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille?
L'amour aviliffant l'honneur de fes travaux,
Sous la honte des fers, m'a caché le Héros.
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un Roi n'eft qu'un efclave où l'amour eft le maître.
N'allez point établir fur fon foible pouvoir,
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour foit en nous, ou penchant ou vengeance,
La foibleffe des cœurs fait toute fa puiffance.
Mais, Seigneur, s'il eft vrai que maître de nos cœurs,
De nos divers penchans les Dieux foient les auteurs;
Quand même vous croiriez que ces Etres fuprêmes,
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Effayez fur le votre un effort glorieux:
C'eft là qu'il eft permis de combattre les Dieux.
Ce n'eft point en fauffant une augufte promeffe,
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer fans ceffe.
Se peut-il que l'amour vous impofe des loix?
Et le titre d'Amant eft-il fait pour les Rois?
Au milieu des vertus où fa grande ame eft née,

Doit-on de ſes devoirs inſtruire Idomenée ?

IDOMENE'E.

A ma raiſon du moins laiſſe le temps d'agir,
Et combats mon amour ſans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me preſſe ;
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foibleſſe.
A ce feu que Vénus allume dans mon ſein,
Reconnois de mon ſang le malheureux deſtin.
Pouvois-je me ſouſtraire à la main qui m'accable ?
Reſpecte des malheurs dont je ſuis peu coupable.
Paſiphaé ni Phédre, en proie à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais, que dis-je? eſt-ce aſſez qu'en ſecret j'en rougiſſe,
Lorſqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchiſſe ?
Hé! d'un amour formé ſous l'aſpect le plus noir,
Dans mon cœur ſans vertu, quel peut être l'eſpoir?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Erixene.
Je m'ôte le ſeul bien qui pouvoit l'éblouir ;
De ma couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup ſi téméraire.

IDOMENE'E.

Par tes conſeils envain tu voudrois m'en diſtraire.
A mon fatal amour tu connoîtras du moins
Que j'ai donné mon cœur, ſans y donner mes ſoins.
Car enfin dépouillé de cet auguſte titre,
Ton Roi, de ſon amour ne ſera plus l'arbitre.

Dans ces lieux où bientôt je ne pourrai plus rien,
Mon fils va devenir & ton maître & le mien.
Essayons si des Dieux la colere implacable
Ne pourra s'appaiser par un Roi moins coupable;
Ou du moins sur un vœu que le Ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux Autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idomenée.
Le Ciel après, s'il veut, se vengera sur moi,
Mais il n'armera point ma main contre mon Roi;
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bientôt parée.
Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein;
Sçait-il que je l'attends?

SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain,
Au Ciel, par tant d'horreurs que poursuit son supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice:
Et mouillant de ses pleurs d'insensibles Autels,
Pour vous, pour vos Sujets, il s'offre aux Immortels.

IDOMENE'E.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure?
Pardonnez donc, grands Dieux! si mon cœur en murmure.
O mon fils! mais que vois-je? & quel funeste objet!
Egésippe revient, tremblant, triste, défait.
Que dois-je soupçonner? Ah! mon cher Sophronyme,
Le Ciel impitoyable a nommé sa victime.

SCENE IV.

IDOMENE'E, SOPHRONYME, EGESIPPE.

EGESIPPE.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets
Nous vont coûter des Dieux les barbares décrets!
Pourrai-je sans frémir, nommer...

IDOMENE'E.

Je t'en dispense;
Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence.
De ton secret fatal je suis peu curieux,
Et sur ce point, enfin, j'en sçai plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez, cependant.

IDOMENE'E.

Que veux-tu que j'écoute?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?
Mais poursuis, Egésippe.

EGESIPPE.

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
J'interroge, en tremblant, les Dieux sur nos miséres.
Le Prêtre destiné pour les secrets mysteres,
Se traîne prosterné, près d'un antre profond,
Ouvre... avec mille cris le gouffre lui répond:
D'affreux gémissemens & des voix lamentables

Formoient à longs sanglots, des accens pitoya-
bles ;
Mais qui venoient à moi, comme des sons perdus
Dont raisonnoit le Temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,
Lorsqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois ; ô Roi trop malheureux !
Déjà saisi d'horreur, d'une si triste plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte ;
Quand relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps sous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable.
Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux.
Maître encor de la Crête & de sa destinée,
Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;
Il faut le sang d'Idomenée.

IDOMENE'E.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux !
(*à Sophronyme.*)
Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.
Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe.
J'entrevois ... il suffit : laisse nous Egésippe.
Sur un secret, enfin, qui regarde ton Roi,
Songes, malgré les Dieux, à lui garder ta foi.



SCENE

SCENE V.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

TU vois ſur nos deſtins ce que le Ciel prononce.
Et redoutai-je à tort la funeſte réponſe!
Il demande mon fils, je n'en puis plus douter;
Ni de mon trépas même un inſtant me flatter.
Manes de mes Sujets, qui des bords du Cocyte
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez: tout mon ſang, prêt à vous ſecourir,
Auroit coulé, ſi ſeul il me falloit mourir:
Mais le Ciel irrité veut que mon fils périſſe,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéiſſe.
Moi! je verrois mon fils ſur l'autel étendu!
Tout ſon ſang couleroit par mes mains répandu!
Non, il ne mourra point... Je ne puis m'y réſoudre:
Ciel! n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre...



SCENE VI.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

PAr votre ordre, Seigneur...

IDOMENE'E.

Dieux ! qu'eſt-ce que je vois ?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi ?
Quels regards ! d'où vous vient cette ſombre triſteſſe ?
Quelle eſt en ce moment la douleur qui vous preſſe ?
Du Temple dans ces lieux aujourd'hui de retour,
Egéſippe, dit-on, s'eſt fait voir à la Cour.
Le Ciel a-t-il parlé? ſçait-on ce qu'il exige?
Eſt-ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous afflige ?
Sçavons-nous par quel crime...

IDOMENE'E.

Un ſilence cruel,
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des Dieux à troubler le ſilence ;
Aſſez d'autres malheurs éprouvent ma conſtance...
Ah ! mon fils, ſi jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un pere malheureux;
Si vous futes jamais ſenſible à ma diſgrace,

Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur?

IDOMENE'E.

Oui, mon fils: mon cœur reconnoiſſant
Ne veut point que ma mort vous en faſſe un préſent.
Je ſçai que c'eſt un rang que votre cœur dédaigne;
Mais qu'importe : il le faut.... Regnez...

IDAMANTE.

Moi! que je regne!
Et que j'oſe à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon ſang!
A cet ordre, Seigneur, eſt ce à moi de ſouſcrire?
Ciel! eſt-ce à votre fils à vous ravir l'Empire?

IDOMENE'E.

Regnez, mon fils, regnez ſur la Créte & ſur moi!
Je le demande en pere, & vous l'ordonne en Roi.
Cher Prince, à mes deſirs que votre cœur ſe rende:
Pour la derniere fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir ſuccéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône?

IDOMENE'E.

Eh bien! regnez, mon fils... C'eſt le Ciel qui l'ordonne...

IDAMANTE.

Le Ciel lui-même, hélas! le garant de ma foi!
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi!
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble!

Ah ! par pitié, Seigneur, éclairciſſez mon trouble.
Diſſipez les horreurs d'un ſi triſte entretien.
Eſt-il dans votre cœur des ſecrets pour le mien ?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes allar-
mes.
C'eſt trop ſe taire. Ah, Ciel! je vois couler vos lar-
mes;
Vous me cachez envain ces pleurs que j'ai ſurpris.
Dieux ! que m'annoncez-vous ! Ah ! Seigneur . . .

IDOMENE'E.

Ah ! mon fils.
Voyez où me réduit la colere céleſte . . .
Sophronyme, fuyons cet entretien funeſte . . .

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur ?

IDOMENE'E.

Je vous fuis à regret;
Mon fils, vous n'en ſçaurez que trop tôt le ſecret.

SCENE VII.

IDAMANTE *ſeul.*

Dieux ! quel trouble eſt le mien ! quel hor-
rible myſtere
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon-
pere !
Non, ſuivons-le . . . Son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher ſon ſecret qu'à demi :
Je l'ai vu s'émouvoir; & contre ma pourſuite
Il ſe défendoit mal ſans une prompte fuite.

Pénétrons ... Mais d'où vient que je me ſens glacer?
Quelle horreur à mes ſens vient de ſe retracer?
Quelle inviſible main m'arrête & m'épouvante ?
Allons... Où veux je aller? & qu'eſt-ce que je tente?
De quel ſecret encor prétends-je être informé ?
Eh! ne connois-je pas le ſang qui m'a formé ?
Peu touché des vertus du grand Idomenée,
Le Ciel rendit toûjours ſa vie infortunée.
Son funeſte courroux l'arracha de ſa Cour,
Et n'a que trop depuis ſignalé ſon retour.
Ah! renfermons plutôt mon trouble & mes allarmes,
Que d'oſer pénétrer dans d'odieuſes larmes.
Suivons-le cependant... Pour calmer mon effroi,
Dieux! faites que ſes pleurs ne coulent que pour moi.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

Enfin, l'Amour ſoumet aux charmes d'Erixene,
L'objet de ſa tendreſſe & l'objet de ſa haine.
Vous triomphez, Madame; & vos fiers ennemis
Bién-tôt par vos appas ſe verront déſunis.

ERIXENE.

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour?
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colere,
Je ne l'implorois pas pour me venger du pere.
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en espérer contre mes ennemis?

ISMENE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes;
Puisque le juste Ciel, de concert avec vous,
Semble sur vos desirs mesurer son courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idomenée:
Par un arrêt des Dieux sa tête est condamnée:
L'Oracle la demande; & ce funeste jour
Va le punir des maux que vous fit son retour.
Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrace,
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace;
Répandez le secret qui vous est dévoilé,
Et qu'Egésippe envain ne l'ait point révélé:
Du Prince votre pere, ami toûjours fidele,
Vous voyez à quel prix il vous marque son zele.
Imitez-le, Madame, & qu'un sang odieux,
Par vos soins aujourd'hui, se répande en ces lieux:
De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites en la défense;
Montrez-lui son salut: dans ce terrible arrêt,
Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.

D'où vient que je vous vois interdite & tremblante ;
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ERIXENE.

Hélas ! si près des maux où je le vais plonger,
Un seul moment, pour lui, ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du spectacle barbare
Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare.
Je sens trop, par les pleurs que je verse aujourd'hui,
Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.
Tu sçais que pour le Roi son amour est extrême.

ISMENE.

Il ne vous reste plus que d'aimer le Roi même.
Qu'entends-je ! de vos pleurs importunant les Dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux :
Et quand le Ciel prononce au gré de votre envie,
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.
Songez, puisque les Dieux vous ouvrent leurs secrets,
Qu'ils vous chargent par-là du soin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, si trompant votre attente,
L'Oracle eut demandé la tête d'Idamante?
Puisque vous balancez . . .

ERIXENE.

A quoi bon ces transports?
Je conçois bien sans toi de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour mon devoir est le même:
Mais peut-on, sans trembler, opprimer ce qu'on aime?

Un je ne ſçai quel ſoin me ſaiſit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien, cependant; mais laiſſe ſans contrainte,
A des cœurs malheureux, le ſecours de la plainte.
Je n'ai point ſuccombé pour avoir combattu,
Et tes raiſons ici ne font point ma vertu.
Egéſippe en ces lieux ſe fait long temps attendre...

SCENE II.

ERIXENE, ISMENE, EGESIPPE.

EGESIPPE.

MAdame, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre;
Mais un ordre preſſant, que je n'attendois pas,
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas...
C'en eſt fait, le tyran échappe à notre haine.
Hâtons notre vengeance, ou ſa fuite eſt certaine:
Ses vaiſſeaux ſont tous prêts, & déjà ſur les flots
Remontent à l'envi ſoldats & matelots.
Un gros de nos amis près d'ici ſe raſſemble:
Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,
On peut dans ce déſordre échapper du Palais:
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près...
Mais le tyran paroît: évitez ſa préſence.
Je vais dès ce moment ſervir votre vengeance.

SCENE III.

IDOMENE'E, EGESIPPE.

IDOMENE'E.

MEs vaiſſeaux ſont-ils prêts?

EGESIPPE.

Oui, Seigneur: mais les eaux,
D'un naufrage aſſuré menacent vos vaiſſeaux...
La mer gronde, & ſes flots font mugir le rivage.
L'air s'enflamme & ſes feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer, je déplore le ſort.
Seroit-ce vous, Seigneur?

IDOMENE'E.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMENE'E.

AInſi donc tout menace une innocente vie.
O mon fils! faudra-t-il qu'elle te ſoit ravie?
A des Dieux ſans pitié ne te puis-je arracher?
Quel aſyle contre eux déſormais te chercher?
Que n'ai-je point tenté! Je t'offre ma couronne;
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne:
Je crois t'avoir ſauvé, quand j'y puis conſentir;

Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant, mon fils... l'orage qui s'apprête
Est le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aye; hélas! rien de plus cher que toi;
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple! ô mon fils! promesse redoutable!
Roi, pere malheureux! Dieux cruels! vœu coupable!
O Ciel! de tant de maux toûjours moins satisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,
Erixéne, à mon cœur toûjours trop précieuse,
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux.
Pour tout ce qui m'est cher, j'y dois craindre les Dieux.

SCENE V.

IDOMENE'E, IDAMANTE.

IDAMANTE.

MAlgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que nos vaisseaux vont quitter le rivage.
Quoique de ces apprêts mon cœur soit allarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé.
Je sçai de vos secrets respecter le mystere,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMENE'E.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,

Vous tait des maux qu'il craint de vous voir partager.
Il en eſt cependant dont il faut vous inſtruire.
Ces vaiſſeaux... ces apprêts... Ciel! que lui vais-je dire!
Ah! mon fils... Non, mon cœur n'y ſçauroit conſentir.

IDAMANTE.

Dieux! que vous m'allarmez!...

IDOMENE'E.

Mon fils, il faut partir!

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMENE'E.

Vous.

IDAMANTE.

Moi, Ciel! qu'entends-je?

IDOMENÉE.

Vous même.

Il falloit accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible diſgrace?
La mort même entre nous ne peut mettre un eſpace.
N'accablez point mon cœur d'un pareil déſeſpoir.
Je goûte à peine, hélas! le bien de vous revoir.
Pourquoi regner? pourquoi faut-il que je vous quitte?
Quel eſt donc le projet que votre ame médite?

IDOMENÉE.

Voyez par quels périls vos jours ſont menacés.

Fuyez, n'infiftez plus: je crains, c'en eft affez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
Puifqu'à nous féparer, ce foin m'a pu contraindre;
Jugez de mes frayeurs... Ah! loin de ces climats,
Allez chercher des Dieux qui ne fe vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangere,
Que des Dieux ennemis, fi je ne vois mon pere!
Vos Dieux feront les miens, laiffez-moi près de vous,
De ces Dieux irrités partager le courroux.

IDOMENE'E.

Ah! fuyez-moi... Fuyez le Ciel qui m'environne;
Fuyez, mon fils, fuyez... puifqu'enfin je l'ordonne,
Et fans vous informer du fecret de mes pleurs,
Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduifez Erixéne...

IDAMANTE.

Seigneur...

IDOMENE'E.

Ce ne doit plus être un objet de haine:
Des crimes de fon pere immolé par nos loix,
La fille n'a point dû porter l'injufte poids.
Adieu. Peut-être un jour le deftin moins févere
Vous permettra, mon fils, de revoir votre pere.
Dérobez cependant à des Dieux ennemis
Une Princeffe aimable, un fi généreux fils...

IDAMANTE.

Erixéne! Eh! pourquoi compagne de ma fuite?
Expliquez... Mais je vois que votre ame eft inftruite.
Erixéne, Seigneur, m'eft un préfent bien doux;

Mais tout céde à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce trifte départ quel aftre pourroit luire?
Voyez le défefpoir où vous m'allez réduire.
Envain fur cet exil vous croyez me tenter:
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop, hélas!... Quelle tendreffe extrême!
M'offrir en même jour, & fceptre, & ce que j'aime!
Non...

IDOMENE'E.

Ce que vous aimez...

IDAMANTE.

Ah! pardonnez, Seigneur:
Je le vois, vous fçavez les fecrets de mon cœur.
Pardonnez: j'en ai fait un coupable myftere.
Non, que pour vous tromper je vouluffe m'en taire:
Mais d'un feu qu'en mon fein j'avois cru renfermer,
Hé! qui, Seigneur, encor a pu vous informer?
Ah! quoiqu'il foit trop vrai que j'adore Erixéne...

IDOMENE'E.

Pourfuivez, Dieux cruels! ajoutez à ma peine.
Me voilà parvenu par tant de maux divers,
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funefte,
Impitoyables Dieux! ce coup en eft le refte.
Sur mon peuple à préfent fignalez vos fureurs,
Et fi ce n'eft affez, verfez les dans nos cœurs;
Voyez nous tous les deux faifis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux.

Me ferez-vous jamais un fort plus malheureux!

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, votre ame furieufe?
Erixéne ceffoit de vous être odieufe,
Difiez-vous; & pour elle un refte de pitié
Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.
Haïriez-vous toûjours cet objet adorable?

IDOMENE'E.

Si je le haïffois, feriez-vous fi coupable?
Oh! de tous les malheurs, malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur...

IDOMENE'E.

Ah! fils ingrat, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O Ciel!

IDOMENE'E.

De quelle main, par le trait qui me bleffe,
Réferviez-vous, cruel! ce prix à ma tendreffe!
Je ne verrai donc plus dans mes triftes Etats,
Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats!
Quoi, toûjours du deftin la barbare injuftice,
De tout ce qui m'eft cher, fera donc mon fup-
plice!
Imprudent que j'étois! & j'allois couronner
Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner!
Mais c'en eft fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon pere...

IDOMENE'E.

O nom trop doux pour un fils fi perfide!

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'Amour condamné.
Puifqu'enfin votre cœur s'en eſt laiſſé ſurprendre;
Jugez ſi d'Erixéne on pouvoit ſe défendre.
Hélas! je ne craignois, adorant ſes appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas;
Et mon cœur, trop épris d'une odieuſe chaîne,
Oublioit ſon devoir dans les yeux d'Erixéne.
Mais ſi l'aimer, Seigneur, eſt un ſi grand forfait,
L'amour me punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMENE'E.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel, qu'oſiez vous donc prétendre?
Et quel étoit l'eſpoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?
Qu'Erixéne à mes yeux fut odieuſe ou chere,
Vos feux également offenſoient votre pere.
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux:
Mais pourvu que votre ame, à mes deſirs ſoumiſe,
Renonce à tout l'amour dont je la vois épriſe.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oſeroit le vouloir;
Aimer ou n'aimer pas eſt-il en mon pouvoir?
Je combattrois envain une ardeur téméraire:
L'Amour m'en a rendu le crime néceſſaire.
Malgré moi de ce feu je vis mon cœur atteint;
Peut-être malgré moi je l'y verrois éteint.
Mais ce cœur à l'amour que je n'ai pu ſouſtraire,
Dans le rival du moins aime toûjours un pere.

Par un nom si sacré tout autre suspendu...

IDOMENE'E.

Dans le nom de rival, tout nom est confondu.
Vous n'êtes plus mon fils ; ou, peu digne de l'être,
Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-je, grands Dieux ! de quels noms ennemis
Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils !
Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !
Quelle horreur pour un fils respectueux & tendre !
Songez-vous que ce fils est encor devant vous ?
Ce fils long-temps l'objet de sentimens plus doux.
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre ;
Et si ma flamme enfin est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.
Cessez de m'envier une importune flamme :
Odieux à l'objet qui sçut charmer mon ame,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toûjours :
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais puisque de ce feu, qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris, est tombé tout le crime,
Je sçaurai m'en punir ; & je sens que ce cœur
Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur.
Désormais tout en proye au transport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras plus innocent sçaura venger mon Roi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance :

Et

Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.
(*Il tire son épée.*)
Soyez donc satisfait...

IDOMENE'E, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux...

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMENE'E.

Mon fils...

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?
Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMENE'E.

Ma vertu jusques-là ne sçauroit se trahir...
Va, fils infortuné... Je ne te puis haïr...

IDAMANTE.

Ah! Seigneur...

IDOMENE'E.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue:
Ne renouvellons plus un discours qui me tue.

SCENE VI.

IDOMENE'E *seul.*

INexorables Dieux, vous voilà satisfaits!
Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits?
Finis tes tristes jours, pere, amant déplorable...
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable:

Que sçai-je, si l'ingrat ne s'est point fait aimer?
Sans doute, puisqu'il aime il aura sçu charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste.
Il est aimé, je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.
Livrons l'ingrat aux Dieux. Qui me peut retenir?
Coule sur nos Autels tout le sang d'Idamante...
Coule plutôt le tien...

SCENE VII.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

Quel objet se présente?
Ah! c'est toi! quel malheur au mien peut être égal?
Sophronyme; mon fils...

SOPHRONYME.

Seigneur!

IDOMENE'E.

Est mon rival.

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Erixéne.
Celui de Mérion ici renouvellé,
L'arrêt des Dieux, enfin, au Peuple est révélé.
Par Egésippe instruit...

IDOMENE'E.

Ciel! que viens-tu m'apprendre?

SOPHRONYME.

Du Port, où par votre ordre il m'a fallu descendre,
Je revenois, Seigneur: un grand Peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'Oracle Erixéne trompée,
Du soin de se venger toûjours plus occupée,
De l'intérêt des Dieux prétextant son courroux,
Tâchoit de soulever vos Sujets contre vous:
De tout par Egésippe encor plus mal instruite,
A vos Sujets tremblans révéloit votre fuite,
Leur disoit que le Ciel, pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours...
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idomenée,
Contens de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du destin:
Egésippe a voulu les exciter envain.
Pour moi, qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, & le laisse sans vie,
Désabuse le peuple; & content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la Princesse au Palais.

IDOMENE'E.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré,
Et tout ce qui m'est cher contre moi conjuré.
Cruel à notre tour, qu'Idamente périsse,
De celui d'Erixéne augmentons son supplice.
Faisons leur du trépas un barbare lien;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien...
Vains transports qu'a formés ma fureur passagere!
Hélas! qui fut jamais plus Amant & plus Pere!...

Mes peuples cependant par moi ſeul accablés...

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, leurs tourmens ſont encor redoublés.

Depuis que le deſtin a fait des miſérables,
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
Je frémis des horreurs où ce peuple eſt réduit.
Un gouffre ſous Ida s'eſt ouvert cette nuit:
Ce roc, qui juſqu'aux Cieux ſembloit porter ſa cime,
Au lieu qu'il occupoit n'a laiſſé qu'un abyme;
Et de ce roc entier à nos yeux diſparu,
Loin d'en être comblé, ce gouffre s'eſt accru.
Nous touchons tous vivans à la rive infernale.
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale;
Et vos ſujets, frappés par des feux dévorans,
Tombent de toutes parts déjà morts ou mourans;
Aux ſeuls infortunés le trépas ſe refuſe...

IDOMENE'E.

Et c'eſt de tant d'horreurs, les Dieux ſeuls qu'on accuſe!
Mais quoi, toûjours les Dieux! Et qui d'eux ou de moi,
Négligeant ſa promeſſe, a donc manqué de foi?
Malheureux! tes ſermens, qu'a ſuivi le parjure,
Ont ſoulevé les Dieux & toute la nature.
Pour ſauver un ingrat, tes ſoins pernicieux,
Trop long-temps ſur ton peuple ont exercé les Dieux.
A tes Sujets enfin, ceſſes d'être contraire.
Eh! que leur ſert un Roi, s'il ne leur ſert de Pere!
Leur ſalut déformais eſt ta ſuprême loi:

Et le sang de son peuple est le vrai sang du Roi ...
Depuis quand tes Sujets t'éprouvent-ils si tendre?
Depuis quand ce devoir? ... L'amour vient te
l'apprendre.
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.
Tu n'es Roi que depuis qu'un fils est ton rival.
Contre lui l'amour seul arme tes mains impies.
Voilà le Dieu, barbare! à qui tu sacrifies.
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris,
N'y laissons plus regner que la gloire & mon fils;
Sur les mêmes vaisseaux préparés pour la fuite,
Qu'Erixéne à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons ... & que mon cœur délivré de ses feux,
Commence par l'amour à triompher des Dieux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ERIXENE.

EN vain tu veux calmer le transport qui
m'agite.
Foible raisonnement dont ma douleur s'irrite!
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis:
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise.

Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit:
Mon départ & ma honte en feront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore;
Et pour comble d'horreur mon amour croît encore.
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle! tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher Prince, pardonnez ...

ISMENE.

Je le vois qui s'avance.
De vos transports au moins cachez la violence.

ERIXENE.

Eh! comment les cacher! je sçai que je le dois:
Mais le puis-je, & le voir pour la derniere fois?
Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

SCENE II.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Madame?

ERIXENE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé, ce devoir;
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre,

Vous partez, je vous aime, & vous me haïssez.
Mes malheurs dans ces maux semblent être tracés;
Cependant ce départ, mon amour, vôtre haine,
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
C'étoit peu que votre ame, insensible à mes
vœux,
Eut de tout son courroux payé mes tendres feux:
Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore;
Cet amour, qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus regné dans le fond de mon cœur;
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non que mon triste cœur, par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort.
Heureux, si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime;
Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'envain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule en un moment l'avez pu par vos charmes.
Tout vous livre à l'envi cet Empire fatal.
Regnez, vous le pouvez... Mon Pere est mon rival.

ERIXENE.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre,
Et je sçai jusqu'où va son audace & la vôtre.
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser, vous l'avez écouté!
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable;

Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.
Votre cœur, à son tour épris pour un Héros,
N'a pas toûjours haï tout le sang de Minos.
Pour mon Pere en secret vous brûlez, inhumaine,
Et moi seul en ces lieux j'exerçois votre haine.
Quoi, vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux?
Suis je le malheureux? Madame, l'aimez-vous?

ERIXENE.

Moi, je pourrois l'aimer! & dans le fond de l'ame
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme!
Dieux! qu'est-ce que j'entends! Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien!..
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
Qui, moi! j'approuverois des feux que je déteste!
Un amour, par le sang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né!
Ouvrez vos yeux, cruel! & voyez quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle.
Son crime dans ces lieux est par-tout retracé;
Le sang qui les a teints n'en est point effacé.
Là, mon Pere sanglant vint s'offrir à ma vue,
Et tomber dans les bras de sa Fille éperdue:
Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier:
Faut-il d'autres témoins pour me justifier?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des titres suffisans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie...

Mais, que dis-je ?... & d'où vient que je me justifie ?
Gardez tous vos ſoupçons, bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien! pour m'en punir, déſormais moins ſévere,
Regardez ſans courroux la flamme de mon pere :
Il vous aime, Madame, il eſt digne de vous.
Si j'ai fait éclater des ſentimens jaloux,
Pardonnez au tranſport de mon ame éperdue :
Je ne connoiſſois point le poiſon qui me tue.
Mais quel que ſoit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui.
Je verrai ſans regret parer du diadême
Un front que mon amour ne peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos Ayeux,
Votre vertu, Madame, appaiſera les Dieux.
Que ne pourra ſur eux une Reine ſi belle !
Pour moi, juſqu'à la mort toûjours tendre & fidele,
J'irai ſans murmurer loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux ...
Mais on vient ... C'eſt lui même ... Il vous cherche, Madame.
Dieux! quel trouble cruel s'éléve dans mon ame!
Vous ne partirez point, puiſqu'il veut vous revoir.
Vous regnerez ; ô Ciel ! quel eſt mon déſeſpoir !

⁂ ⁂ ⁂

SCENE VII.

IDOMENE'E, ERIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

ERIXENE.

Vous triomphez, Seigneur; ma vengeance échouée,
Par le fort ennemi se voit désavouée:
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger, par-tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez, par mon départ, la fin de ma misere;
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon Pere.
Permettez ...

IDOMENE'E.

Vous pouvez, libre dans mes Etats,
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas.
Mes ordres sont donnés, & la mer appaisée
Offre de toutes parts une retraite aisée;
Mes vaisseaux sont tous prêts ... Si la fin de mes jours,
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez ... Ma tête condamnée,
Du funeste bandeau va tomber couronnée.
Je vais pour contenter vous & les Immortels...

ERIXENE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux Autels.

SCENE IV.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Quel orgueil! mais quel eſt ce deſſein qui m'étonne?
Par vos ordres exprès, quand ſon départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous ſur l'eſpoir d'un trépas?...

IDOMENE'E.

Pourquoi le lui cacher & ne l'en flatter pas?
Puiſque je vais mourir.

SOPHRONYME.

Vous, mourir? Dieux! qu'entends-je?

IDOMENE'E.

Pour t'étonner ſi fort, qu'a ce deſſein d'étrange?
Plût au ſort que mes mains euſſent moins différé
A rendre au Ciel un ſang dont il eſt altéré.
Pour conſerver celui que ſa rigueur demande,
C'eſt le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur? quel affreux déſeſpoir!

IDOMENE'E.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir,
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y ſatiſfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix ſanguinaire;
Dieux juſtes! cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit deſtiné;
Ceſſez à mes Sujets de déclarer la guerre,

Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre.
Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport
Qu'espérez-vous ?

IDOMENE'E.

Du moins la douceur de la mort.
Je n'obéirai point. Le Ciel impitoyable
M'offre envain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les mortels peuvent-ils vous offenser assez
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez ?
Dieux puissans ! qu'ai-je vu ? quel funeste ravage ?
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras se plongeoit sur les bords Phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas ! sont-ils moins mon ouvrage?
Une seconde Troye a signalé ma rage.
J'ai reçu ces Sujets si tendres pour leur Roi,
Pâles & languissans se traîner après moi.
Tu les a vus tous prêts de perdre la lumiere,
S'empresser pour revoir l'auteur de leur misere.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris.
J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils;
De leur salut enfin cruel dépositaire,
Essayons si ma mort leur sera salutaire.
Meurs du moins, Roi sans foi, pour ne plus résister
A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare :
A des crimes nouveaux votre ame se prépare.
Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter les Dieux,

Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offenſe,
Porter juſqu'aux Autels la déſobéiſſance?
Vous vous offrez envain pour fléchir ſa rigueur;
Le Ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur.
Qu'eſpérez-vous, Seigneur? que prétendez-vous faire?
Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un tranſport furieux,
Faire couler ſans fruit un ſang ſi précieux?
Eh qui de nous, hélas! témoin du ſacrifice,
Voudra de votre mort rendre ſa main complice?
Qui, prêt à ſe baigner dans le ſang de ſon Roi,
Voudroit charger ſa main de cet horrible emploi?
Qui de nous contre lui n'armeroit pas la ſienne?

IDOMENE'E.

Je le ſçais, & n'attend ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien! avant ce coup, de cette même main
Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le ſein;
Dût retomber ſur moi le tranſport qui vous guide,
Je ne ſouffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte en ce jour ne ſçauroit m'émouvoir,
Lorſqu'il faut tout ſauver de votre déſeſpoir.
Je ne vous connois plus: le grand Idomenée
Laiſſe à tous les tranſports ſon ame abandonnée;
Ce Héros, rebuté d'voir tant combattu,
A donc mis de lui-même un terme à ſa vertu?
Jettez ſur vos ſujets un regard moins ſévere,
Ils vous ont appellé du ſacré nom de pere.

De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds;
Avez-vous condamné vos sujets malheureux?
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus misérable?
Que lui destinez-vous, par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas?

IDOMENÉE.

Tu juges mal des Dieux: leur courroux équitable
S'appaisera bientôt par la mort du coupable.
Je vais enfin pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé.
Mon cœur purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zele,
Plonge tous mes Sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours;
Facilite plutôt le trépas où je cours:
Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante.
Si je pouvois, hélas! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'amour.
Qu'il regne, que sa tête aujourd'hui couronnée
Redonne à Sophronyme un autre Idomenée.
Que mon fils, à son tour assûré sur ta foi,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi.
Que par toi tous ses pas tournés vers la sagesse,
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.
Accoutume son cœur à suivre l'équité;
Conserve-lui sur-tout cette sincérité

Rare dans tes pareils, aux Rois si nécessaire;
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point; votre cœur inflexible
Nourrit envain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, Seigneur, ou craignez...

IDOMENE'E.

Leve-toi.
Quoique prêt à mourir je suis toûjours ton Roi.
Je veux être obéi, cesse de me contraindre.
Parmi tant de malheurs est-ce moi qu'il faut plaindre?
Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur,
Et par pitié du moins laisse-moi ma fureur.
Je vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidelle
De mes tristes projets lui cache la nouvelle.
Je n'en mourrois pas moins; & tes soins dangereux
Rendroient sans me sauver mon destin plus affreux.

SCENE V.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

IDamante, approchez: votre Roi vous fait grace.
Venez, mon fils, venez: qu'un pere vous embrasse.

Ne craignez plus mes feux: par un juste retour
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.
Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rend plus tendre.
Oublions mes transports: mon fils, embrassez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon Roi?
Quel Dieu, dans votre sein étouffant la colere,
Me r'ouvre encor les bras d'un si généreux pere?
Que cet embrassement pour un fils a d'appas!
Je le désirois trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante, accablé des rigueurs d'Erixéne,
N'en a point fait, Seigneur, sa plus cruelle peine.
Hélas! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi!
Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

IDOMENÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe:
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
Quoi qu'il en soit, je vais pour m'en éclaircir mieux,
Aux pieds de leurs Autels interroger les Dieux.
Heureux! si pour sçavoir leur volonté suprême,
Je les eusse plutôt consultés par moi-même.

IDAMANTE.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMENÉE.

Non, mon fils, où je vais vous ne me suivrez pas.
D'un mystere, où des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.

Vous

Vous apprendrez bientôt quel ſang à dû couler.
Juſques-là votre cœur ne doit point ſe troubler.
Rejettez loin de vous une frayeur trop vaine.
J'appaiſerai les Dieux... Fléchiſſez Erixéne...
Adieu...

IDAMANTE.

Permettez-moi...

IDOMENÉE.

Mon fils... je vous l'ai dit...
Je vais ſeul aux Autels, & ce mot vous ſuffit.

SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

ENfin à mes deſirs on ne met plus d'obſtacle :
Mais, que vois-je ? grands Dieux ! quel funeſte ſpectacle !
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi !
Sophronyme, parlez...

SOPHRONYME.

. Qu'exigez-vous de moi ?
O déplorable ſang ! famille infortunée !
Fils trop digne des pleurs du grand Idomenée !

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel ſoupçon vient s'offrir ?
Parlez, où va le Roi ?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah, Ciel!

SOPHRONYME.

A ſa fureur mettez un prompt obſtacle:
Eh! ce n'eſt pas ſon ſang que demande l'Oracle.

IDAMANTE.

Quoi! ce n'eſt pas ſon ſang! qu'entends-je? quelle horreur!
C'eſt donc le mien?

SOPHRONYME.

Hélas! j'en ai trop dit, Seigneur.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

QU'ai-je entendu? grands Dieux! quel horrible myſtere
M'avoit long-tems voilé l'amitié de mon pere!
A la fin, ſans nuage il éclate à mes yeux,
Ce ſacrilege vœu, ce myſtere odieux.
Vous, Peuples, qui craignez d'immoler la victime,
Dont le ſang doit fléchir le Ciel qui vous opprime:
Peuples, ceſſez de plaindre un choix ſi glorieux,
Il eſt beau de mourir pour appaiſer les Dieux.
(*à Polyclete.*)
Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre:

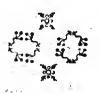
Que fervent tes regrets ? que te fert de me fuivre ?
Diffipe tes foupçons, ne crains rien, laiffe-moi,
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le Roi.
Hélas! quoique fa main par mes foins défarmée,
Ne laiffe aucune crainte à mon ame allarmée:
Quoique par-tout fa garde accompagne fes pas,
Cependant, s'il fe peut, ne l'abandonne pas.
Je voudrois avec toi le rejoindre moi même;
Mais je crains les tranfports de fa douleur extrême.
Je me fens pénétré de fes tendres regrets,
Et ne puis, fans mourir, voir ces triftes objets.

SCENE II.

IDAMANTE *feul.*

ENfin, loin des témoins dont l'afpect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune:
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc jouir en paix de fes derniers momens.
Ciel! quel eft mon malheur! quelle rigueur extrême!
Quel fort, pour ennemis m'offre tout ce que j'aime!
Je trouve en même jour conjuré contre moi,
Les implacables Dieux, ma Princeffe & mon Roi.
Pardonnez, Dieux puiffans! fi je vous fais attendre.
Je le retiendrai peu ce fang qu'on va répandre.
Mon cœur, de fon deftin n'eft que trop éclairci:
Eft-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainfi ?
Dieux cruels! que dis-tu, miférable victime?

Né d'un ſang criminel, te manque-t-il un crime?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux
Que le Ciel a couvert des maux les plus affreux?
Va, termine aux Autels une innocente vie,
Sans accuſer les Dieux de te l'avoir ravie;
Et ſonge, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le ſang le plus pur eſt le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Erixéne?
A qui peut éprouver un ſort comme le mien,
La mort eſt-elle un mal, la vie eſt-elle un bien?
Hélas! ſi je me plains, & ſi mon cœur murmure,
Mes plaintes ne ſont point l'effet de la nature.
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'eſt trop tarder... D'où vient que je friſſonné?
Eſt-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?
Hélas! il en eſt temps, courons où je le dois,
Je n'attends que la mort, & l'on n'attend que moi.
Aſſez ſur ce projet mon ame combattue
A cédé... Quel objet vient s'offrir à ma vue?
Ah! fuyons... mon devoir parleroit vainement;
Si je pouvois encore...



SCENE III.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

ERIXENE.

ARrêtez un moment.
Vous me voyez, Seigneur, inquiéte, éperdue :
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.
De mon devoir toûjours prête à subir la loi,
Je courois aux Aûtels peut-être malgré moi.
J'allois voir immoler dans ma juste colere,
Le sang d'Idomenée aux mânes de mon pere.
Qu'ai je fait! & de quoi se flattoit mon courroux!
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grace, éclaircissez mon trouble & mes allarmes :
D'un peuple qui gémit, & les cris & les larmes;
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le Ciel, juste, quoique févere,
Semble enfin respecter la tête de mon pere.
Sous le couteau mortel la mienne va tomber;
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber.
Madame, trop heureux si la mort que j'implore;
Appaise le courroux de tout ce que j'adore.
Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux,
Je vais par un seul coup contenter tous mes Dieux!

ERIXENE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux Dieux vengeurs! qu'ai-je fait, malheureuse!
J'ai révélé l'Oracle, & ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur;
Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystere,
Et croire vos vertus l'objet de leur colere?
Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?
Non, Seigneur, non, jamais votre fiere ennemie
N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moi, la poursuivre! hélas! les Dieux me sont témoins
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien! prêt de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Erixéne attendrie!

ERIXENE.

Oui, malgré mon devoir je ressens vos malheurs,
Et ne puis les causer sans y donner des pleurs.
Je ne puis sans frémir voir le coup qui s'apprête.
Je ne le verrai point tomber sur votre tête.
Je vais quitter des lieux si terribles pour moi:
Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux ni le Roi.
Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux,
Où je vais appaiser la colere des Dieux.

Madame, s'il eſt vrai qu'Erixéne ſenſible
Ait laiſſé déſarmer ſon courroux inflexible;
Au nom d'un tendre amour, conſervez pour le Roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma deſtinée,
Tombera moins ſur moi que ſur Idomenée.
Il n'a que trop ſouffert d'un devoir rigoureux.
N'accablez plus, Madame, un Roi ſi malheureux.
Laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere;
J'oſe enfin implorer vos bontés pour mon pere.

ERIXENE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends! & que me dites-vous?
Je ſens à ce nom ſeul rallumer mon courroux.
Lui, votre pere! ô Ciel! après ſon vœu funeſte,
Gardez de propoſer des nœuds que je déteſte.
Que juſques-là mon cœur portat l'égarement!
Qui, lui!... le meurtrier d'un pere, d'un amant.
Ma haine contre lui ſera toûjours la même:
Je l'abhorre... ou plutôt je ſens que je vous aime...
Où s'égare mon cœur!... de ce que je me dois,
Quel oubli! mes remords ont étouffé ma voix...
Quand je crois rejetter des nœuds illégitimes,
Mon cœur au même inſtant reſpire d'autres crimes.
Qu'ai-je dit? quel ſecret oſai-je révéler?
Me reſte-t-il encor la force de parler?
Ah! Seigneur, puiſqu'enfin je n'ai pu m'en défendre,

A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous? ô Ciel! ainsi donc votre cœur
Garde même en aimant sa premiere rigueur!
Calmez de ce transport l'injuste violence:
Votre amour est-il donc un reste de vengeance?
Faut-il en voir, hélas! tous mes maux redoubler?
Ne le déclarez vous que pour m'en accabler?
Ah! cruelle, du moins, au moment qu'il éclate,
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ERIXENE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit;
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je céde au transport où mon amour me livre,
A ma gloire du moins je ne sçai point survivre.
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits.
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie!
Ah! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie.
Que le destin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu, des miens doit terminer le cours;
Et quel que soit le sort que vous devez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, Seigneur, adieu: qu'à jamais votre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
Pour moi, dès ce moment je vais fuir de la Créte:
Heureuse, si ma mort prévenoit ma retraite.

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez! Ah! du moins dans ces lieux,
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux.

Ne les détournez point dans ce moment funeste;
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez . . . ou ma mort . . .

ERIXENE.

Ah! de grace, Seigneur;
Par ce cruel discours n'accablez point mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre;
Mais l'Amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE *seul.*

Vous l'ordonnez envain: je remplirai mon sort;
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne.
Jusques-là, Dieux puissans! suspendez votre haine.
Mais, qu'est-ce que j'entends? . . . Je tremble, je frémis.

SCENE V. & Derniere.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE, GARDES.

IDOMENE'E.

Vous m'arrêtez envain: je veux revoir mon fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle.

Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois... Je ne vous quitte pas.
Les Dieux auront envain juré votre trépas.
Ils ordonnent envain cet affreux sacrifice;
Ma main, de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah! Seigneur, c'en est trop, n'irritez plus les Dieux;
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux:
Venez sans murmurer sacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.
Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié,
Je n'implore, Seigneur, qu'un reste de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse;
Accomplissez enfin une auguste promesse.
De vos retardemens voyez quel est le fruit:
D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au Ciel un outrage.
Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

IDOMENE'E.

Inexorables Dieux! par combien de détours
Avez vous de mes soins sçu traverser le cours!
Que de votre courroux la fatale puissance,
A bien sçu se jouer de ma vaine prudence!
Barbares! quand je meurs, qu'exigez-vous de moi?
N'étoit ce pas assez pour victime qu'un Roi?
Par un sang que versoit un repentir sincere,
Je courois aux Autels prêt de vous satisfaire.
Hélas! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
Il eut fallu vous rendre au sang de la victime.

Gardez donc vos fureurs, & je reprends mon crime.
Je déſavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Déſavouez plutôt ces horribles tranſports ;
Voyez en juſqu'ici l'audace infructueuſe ;
Et revenez aux ſoins d'une ame vertueuſe.
De ces Dieux, dont envain vous bravez le courroux,
Examinez, Seigneur, ſur qui tombent les coups.
Faut-il, pour attendrir votre ame impitoyable,
Ramener ſous vos yeux ce ſpectacle effroyable ?
Tout périt, ce n'eſt plus qu'aux ſeuls gémiſſemens,
Qu'on peut ici des morts diſtinguer les vivans.
Dans la nuit du tombeau vos ſujets vont deſcendre ;
Un ſeul ſoupir encor ſemble les en défendre,
Seigneur ; & ces ſujets, prêts de s'immoler tous,
Offrent aux Dieux vengeurs ce ſeul ſoupir pour vous.
D'un peuple pour ſon Roi ſi tendre, ſi fidele,
Du ſang de vôtre fils récompenſez le zele.
Ces peuples, que le Ciel ſoumit à votre loi,
Ne ſont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi ?
Terminez par ma mort l'excès de leur miſere.
Dans ces triſtes momens ſoyez plus Roi que pere.
Songez que le devoir de votre auguſte rang
Ne permet pas toûjours les tendreſſes du ſang :
Verſez enfin le mien, puiſqu'il faut le répandre ;
Par d'éternels forfaits voulez vous le défendre ?

SOPHRONYME.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les Enfers ;

Dût la foudre à mes yeux embraſer l'Univers ;
Dût tout ce qui reſpire, étouffé dans la flamme,
Servir de monument aux tranſports de mon ame;
Duſſé-je enfin, de tout deſtructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injuſtice des Dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'eſt donc trop long-temps épargner Idamante.
Après ce que je ſçais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, Seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment, qui fuit votre vœu redoutable,
Rejette mille horreurs ſur ma tête coupable.
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux,
Tout mon ſang déſormais me devient odieux.
Diſputez-vous au Ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils,
Trop heureux que ce ſang puiſſe faire le prix.
Sans ce vœu, triſte objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le Ciel plus doux enfin vous rend à mes ſouhaits:
Puis-je aſſez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez en aux Autels conſacrer les prémices.
Signalons de grands cœurs par de grands ſacrifices:
Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur courroux,
Par un préſent, Seigneur, digne d'eux & de vous.

IDOMENÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me ſacrifie,

Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné;
Viens toi-même immoler ton pere infortuné;
N'attends pas que touché d'une indigne priere,
J'arme contre tes jours une main meurtriere.
Je sçaurai malgré toi t'en sauver désormais;
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur? & quel dessein barbare...

IDOMENÉE.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.
Mes peuples par vous-même instruits de votre sort,
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMENÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.
Adieu, mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, *à genoux.*

Ah! Seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire,
J'ose encor opposer les efforts...

IDOMENE'E.

Téméraire,
Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux...

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.
[*Il se tue.*]
Dieux! recevez mon sang; voilà votre victime...

IDOMENÉE.

Inhumain! juste Ciel!... Ah! pere malheureux!

Qu'ai-je vu !

IDAMANTE.

C'eſt le ſang d'un Prince généreux:
Le Ciel pour s'appaiſer n'en demandoit point d'autre.

IDOMENÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils!

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi:
Il falloit la remplir ou par vous ou par moi.
Les Dieux vouloient mon ſang, ma main obéiſſante
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.
De ſon ſang répandu voyez quel eſt le fruit.
Le Ciel eſt appaiſé, l'aſtre du jour vous luit.
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,
Goûter avant ma mort les fruits de ma mort même.

IDOMENÉE.

Hélas! d'un coup affreux qui termine ton ſort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels! falloit-il qu'une injuſte vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimat l'innocence.

FIN.



IPHIGÉNIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE.

Par Monsieur RACINE.

ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLITEMNESTRE, *Femme d'Agamemnon.*

IPHIGE'NIE, *Fille d'Agamemnon.*

ERIPHILE, *Fille d'Helene & de Thesée.*

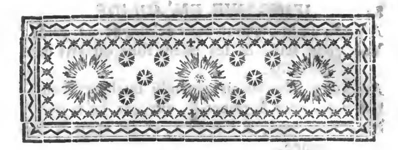
ARCAS, } *Domestiques d'Agamemnon.*
EURYBATE, }

ÆGINE, *Femme de la suite de Clitemnestre.*

DORIS, *Confidente d'Eriphile.*

TROUPE DE GARDES.

La Scene est en Aulide, dans la Tente d'Agamemnon.



IPHIGÉNIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

OUi, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton Roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'eſt vous même, Seigneur! quel important beſoin
Vous a fait devancer l'Aurore de ſi loin?

A peine un foible jour vous éclaire & me guide ;
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucez cette nuit ?
Mais tout dort, & l'Armée, & les vents & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux ! qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe, où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage,
Les Dieux à vos desirs toûjours si complaisans,
Vous font-ils méconnoître, & haïr leurs présens ?
Roi, pere, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin vanté par tant d'Oracles,
Achille, à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre Fille, & d'un Hymen si beau
Veut, dans Troye embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille Vaisseaux, qui, chargés de vingt Rois,

N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos Conquêtes,
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop long-tems vous ferment le chemin.
Mais, parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivez, le sort qui toûjours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mêlange.
Bien-tôt... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clitemnestre, ou bien Iphigenie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprens ce qui le cause,
Et juge s'il est tems, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appellés.
Nous partions: Et déjà par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troye.
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
Fatigua vainement, une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux

Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor, & d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! Et que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
Vous armez contre Troye une puissance vaine,
Si dans un sacrifice auguste & solemnel,
Une Fille, du sang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

ARCAS.

Votre Fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer,
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage,
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux, &, sans plus rien ouir
Fis vœu sur les autels de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée !
Je voulois sur le champ, congédier l'Armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt rappellant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur de la Patrie,
Tout ce Peuple, ces Rois à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grece promis;
De quel front immolant tout l'Etat à ma Fille,
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma Famille.
Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur)
Charmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur,

Ces noms de Roi des Rois, & de Chef de la Gréce,
Chatouillent de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs Autels le sanglant privilege,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilege,
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas, & vaincu par Ulysse,
De ma Fille en pleurant j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une Mere il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille qui l'aimoit, j'empruntai le langage,
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce Guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma Fille, & partir son Epoux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille,
Ce Héros, qu'armera l'amour & la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent, & son pere Pelée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappellé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long-tems prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, & triomphe en courant;

Et ce Vainqueur ſuivant de près ſa Renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'Armée.
Mais des nœuds plus puiſſans me retiennent le bras.
Ma Fille qui s'approche, & court à ſon trépas;
Qui loin de ſoupçonner un arrêt ſi ſévere,
Peut-être s'applaudit des bontés de ſon Pere;
Ma Fille... Ce nom ſeul dont les droits ſont ſi ſaints,
Sa jeuneſſe, mon ſang, n'eſt pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendreſſe pour elle,
Un reſpect, qu'en ſon cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenſer.
Non, je ne croirai point, ô Ciel! que ta juſtice
Approuve la fureur de ce noir ſacrifice.
Tes Oracles ſans doute ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirois ſi j'oſois l'achever.
Arcas, je t'ai choiſi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zele & ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine,
Et ſuis, ſans t'arrêter, le chemin de Mycene.
Dès que tu la verras défends-lui d'avancer;
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point. Prends un fidele guide.
Si ma Fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle eſt morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux,
Et la Religion contre nous irritée,
Par les timides Grecs ſera ſeule écoutée.

Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition;
Réveilleront leur brigue & leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse..
Va, dis-je, sauve-là de ma propre foiblesse.
Mais sur-tout, ne va point, par un zele indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma Fille à jamais abusée
Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une Mere en fureur épargne moi les cris,
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris;
Pour renvoyer la Fille, & la Mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,
Et qu'il veut désormais jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma Fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste, il faut le taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire.
Déjà même l'on entre, & j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit.

SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide,
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide!

D'un courage naissant sont ce-là les essais ?
Quels triomphes suivront de si nobles succès !
La Thessalie entiere, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'Armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête,
Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend, & me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bien-tôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie en ces lieux amenée,
Doit bien-tôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma Fille! Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON, *à Ulysse.*

Juste Ciel ! Sçauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O Ciel ! Pour un hymen quel tems choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toûjours fermée,

Trouble toute la Grece, & consume l'Armée ;
Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux,
Il faut du sang peut-être, & du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?
Voudroit-il insulter à la crainte publique ?
Et que le chef des Grecs, irritant les Destins,
Préparat d'un Hymen la pompe & les festins ?
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, & cherit la Patrie ?

ACHILLE.

Dans les Champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la cherit le plus ou d'Ulysse ou de moi.
Jusques-là je vous laisse étaler vôtre zele.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les Autels d'offrandes & de sang.
Des victimes vous-même interrogez le flanc.
Du silence des vents demandez-leur la cause.
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un Hymen dont les Dieux ne sçauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur, qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bien-tôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret si quelqu'autre Guerrier,
Au rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel ! Pourquoi faut-il que ta secrette envie
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

ULYSSE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire ;
Que d'un crédule espoir trop long-tems abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le Ciel protége Troye ; & par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en cherher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter ? On sçait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.
Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs & longue, & fortunée,
Devant Troye en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de Rois assemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblé s
Et Paris couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la Sœur de votre Femme.

AGAMEMNON.

Hé quoi ! Votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée,
Epouvantent encor toute la Mer Egée.
Troye en a vu la flamme ; & jusques dans ses ports,

Les flots en ont pouſſé les débris & les morts.
Que dis-je! Les Troyens pleurent une autre Héléne,
Que vous avez Captive envoyée à Mycéne.
Car je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde envain un ſecret que trahit ſa fierté;
Et ſon ſilence même accuſant ſa nobleſſe,
Nous dit qu'elle nous cache une illuſtre Princeſſe.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours ſont trop ingénieux.
Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces!
Et je fuirois l'honneur qui m'attend ſur vos traces?
Les Parques à ma Mere, il eſt vrai, l'ont prédit,
Lors qu'un Epoux mortel fut reçu dans ſon lit.
Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais puſqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon Pere une obſcure vieilleſſe;
Et toûjours de la Gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obſtacles.
L'Honneur parle, il ſuffit, ce ſont-là nos Oracles.
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains.
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,

Et laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur.
C'eſt à Troye, & j'y cours; & quoi qu'on me prédiſe,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduiſe;
Et quand moi ſeul enfin il faudroit l'aſſiéger,
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'eſt en vos mains que le Deſtin la livre.
Je n'aſpire en effet qu'à l'honneur de vous ſuivre.
Je ne vous preſſe plus d'approuver les tranſports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour ſoigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'Armée;
Et me défend ſur-tout de vous abandonner
Aux timides conſeils qu'on oſe vous donner.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

SEigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troye, & pourſuivre ſa route.
Nous craignons ſon amour; & lui-même aujourd'hui,
Par une heureuſe erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez-y : Vous devez votre Fille à la Grece,
Vous nous l'avez promise ; &, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ?
Que ses plaintes, qu'envain vous voudrez appaiser,
Laissent mentir les Dieux, sans vous en accuser ?
Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrés de leur Victime,
Peut permettre un courroux, qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux Campagnes du Xante ?
Et qui, de ville en ville, attestiés les sermens,
Que d'Héléne, autrefois, firent tous les Amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre Frere,
La demandoient, en foule, à Tyndare son Pere ?
De quelque heureux Epoux que l'on dût faire choix,
Nous jurames dès-lors de défendre ses droits ;
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains, du ravisseur lui promirent la tête.

Mais ſans vous, ce ferment que l'amour a dicté,
Libre de cet amour, l'aurions nous reſpecté ?
Vous ſeul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laiſſer nos Enfans & nos femmes:
Et quand de toutes parts aſſemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille ſeul à nos yeux ;
Quand la Grece, déjà vous donnant ſon ſuffrage,
Vous reconnoît l'Auteur de ce fameux ouvrage;
Que ſes Rois qui pouvoient vous diſputer ce rang,
Sont prêts pour vous ſervir de verſer tout leur ſang ;
Le ſeul Agamemnon refuſant la victoire,
N'oſe, d'un peu de ſang, acheter tant de gloire ?
Et dès le premier pas ſe laiſſant effrayer,
Ne commande les Grecs, que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aiſément ſe montre magnanime !
Mais que, ſi vous voyiez, ceint du bandeau mortel,
Votre fils Télémaque approcher de l'Autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuſe image
Changer bientôt en pleurs ce ſuperbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui.
Seigneur, vous le ſçavez, j'ai donné ma parole,
Et ſi ma Fille vient, je conſens qu'on l'immole.
Mais malgré tous mes ſoins, ſi ſon heureux deſtin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin ;
Souffrez que ſans preſſer ce barbare ſpectacle,
En faveur de mon ſang j'explique cet obſtacle;
Que j'oſe pour ma Fille accepter le ſecours

De quelque Dieu plus doux qui veille fur fes jours.
Vos confeils fur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis...

SCENE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

SEigneur...

AGAMEMNON.

Ah! Que vient-on me dire?

EURYBATE.

La Reine, dont ma courfe a devancé les pas,
Va remettre bientôt fa Fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'eft quelque tems égarée
Dans ces bois, qui du Camp femblent cacher l'entrée:
A peine nous avons, dans leur obfcurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amene auffi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livré entre les mains d'Achille;
Et qui de fon Deftin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle eft femée;
Et déjà, de Soldats une foule charmée,

Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pouffe au Ciel mille vœux pour fa félicité.
Les uns avec refpect environnoient la Reine,
D'autres me demandoient le fujet qui l'amene.
Mais tous ils confeffoient, que, fi jamais les Dieux
Ne mirent fur le Trône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs fecrettes,
Jamais Pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il fuffit. Vous pouvez nous laiffer.
Le refte me regarde, & je vais y penfer.

SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

JUfte Ciel! c'eft ainfi qu'affurant ta vengeance,
Tu rompts tous les refforts de ma vaine prudence!
Encor, fi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins foulager ma douleur!
Trifte deftin des Rois! Efclaves que nous fommes,
Et des rigueurs du fort, & des difcours des hommes:
Nous nous voyons fans ceffe affiégés de témoins;
Et les plus malheureux ofent pleurer le moins.

ULYSSE.

Je fuis pere, Seigneur, & foible comme un autre;
Mon cœur fe met fans peine en la place du votre;
Et

Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le sçait, il l'attend; & s'il la voit tarder,
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,
Ses Peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Héléne par vos mains rendue à son Epoux.
Voyez de nos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide, avec vous retournées;
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siecles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.
Je céde, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt, marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et m'aidant à cacher ce funeste mystere,
Laissez-moi de l'Autel écarter une Mere.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-
nous.
Laiſſons-les dans les bras d'un Pere & d'un époux;
Et tandis qu'à l'envi leur amour ſe déploie,
Mettons en liberté ma triſteſſe & leur joie.

DORIS.

Quoi! Madame, toûjours irritant vos douleurs,
Croyez-vous ne plus voir que des ſujets de pleurs?
Je ſçai que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'eſt point dans les fers de plaiſir qui la ſuive;
Mais dans le tems fatal que, repaſſant les flots,
Nous ſuivions malgré nous le Vainqueur de
Lesbos;
Lors que dans ſon vaiſſeau, priſonniere timide,
Vous voyiez devant vous ce Vainqueur homicide,
Le dirai-je? Vos yeux de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincere avec vous eſt unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de Sœur;
Et vous feriez dans Troye avec moins de douceur.

Vous vouliez voir l'Aulide, où son Pere l'appelle;
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble, & croît à chaque pas.

ERIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Eriphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un Pere ;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe Mere ;
Et moi, toûjours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je respire,
Sans que Mere ni Pere ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis; & pour comble d'horreur,
Un Oracle effrayant m'attache à mon erreur ;
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr, je ne le puis connoître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un Oracle toûjours se plaît à se cacher ;
Toûjours avec un sens il en présente un autre.
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'est-là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
ongez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
Et ton Pere, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.

Hélas! dans cette Troye, où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue,
J'allois en reprenant & mon nom & mon rang,
Des plus grands Rois, en moi, reconnoître le sang.
Déjà je découvrois cette fameuse ville.
Le Ciel méne à Lesbos l'impitoyable Achille;
Tout céde, tout ressent ses funestes efforts,
Ton Pere enséveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue,
Et, de tant de grandeurs, dont j'étois prévenue,
Vile Esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, Madame, un témoin si fidelle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toûjours informé,
Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
Il sçait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.
Poutroit-il de vos jours ignorer les Auteurs?
Ce Camp même est pour vous tout plein de Protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asyle;
Elle vous l'a promis, & juré devant moi,
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ERIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si passant tout le reste,
Cet Hymen, de mes maux étoit le plus funeste.

DORIS.

Quoi! Madame?

ERIPHILE.

Tu vois avec étonnement,
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Ecoute, & tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangere, inconnue & captive.
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux & des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance & ton Pere
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah! que me dites-vous?

ERIPHILE.

Je me flattois sans cesse,
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse:
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois, pour se taire toûjours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée,
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le Ciel s'est fait sans doute une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux?
Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai long-tems sans lumiere & sans vie.

Enfin, mes triſtes yeux chercherent la clarté;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
Je frémiſſois, Doris, & d'un Vainqueur ſauvage,
Craignois de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon Vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toûjours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis. Son aſpect n'avoit rien de farouche.
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi ſon cœur ſe déclarer,
J'oubliai ma colere, & ne ſçus que pleurer.
Je me laiſſai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.
Iphigénie envain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me ſoulager:
Triſte effet des fureurs dont je ſuis tourmentée!
Je n'accepte la main qu'elle m'a préſentée,
Que pour m'armer contr'elle, & ſans me dé-
couvrir,
Traverſer ſon bonheur que je ne puis ſouffrir.

DORIS.

Et que pourroit contr'elle une impuiſſante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Eviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de ſe cacher?

ERIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triſte image
Que ſa gloire à mes yeux montra ſur ce rivage,
Au ſort qui me traînoit il fallut conſentir.
Une ſecrette voix m'ordonna de partir;
Me dit qu'offrant ici ma préſence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être approchant ces Amans trop heu-
reux,

Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amene, & non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance:
Ou plutôt leur hymen me servira de loi;
S'il s'acheve, il suffit tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris, & par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens si long-tems ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame! Et que pour votre vie...

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

SEigneur, où courez-vous? Et quels empressemens
Vous dérobent sitôt à nos empressemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma Fille, embrassez votre Pere;
Il vous aime toûjours.

IPHIGENIE.

Que cette amour m'est chere!
Quel plaisir de vous voir, & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs! Quel pouvoir! Déjà la Renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie & mon étonnement;
Dieux! avec quel amour la Grece vous révére!
Quel bonheur de me voir la Fille d'un tel Pere!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma Fille, un Pere plus heureux.

IPHIGENIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un Roi peut il prétendre?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands Dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGENIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & semblez soupirer:
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycéne?

AGAMEMNON.

Ma Fille, je vous vois toûjours des mêmes yeux,
Mais les temps sont changés aussi-bien que les lieux.

D'un ſoin cruel ma joie eſt ici combattue.

IPHIGENIE.

Hé! mon Pere, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'oſez vous ſans rougir être Pere un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princeſſe
A qui j'avois pour moi vanté votre tendreſſe.
Cent fois lui promettant mes ſoins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ſes yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penſer de votre indifférence?
Ai-je flatté ſes vœux d'une fauſſe eſpérance?
N'éclaircirez vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah! Ma Fille!

IPHIGENIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Périſſe le Troyen auteur de nos allarmes.

AGAMEMNON.

Sa perte à ſes vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGENIE.

Les Dieux daignent ſur tout prendre ſoin de vos jours.

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un tems me ſont cruels & ſourds.

IPHIGENIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux Sacrifice.

AGAMEMNON.

Puiſſai-je auparavant fléchir leur injuſtice!

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bien-tôt ?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me fera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'Autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taiſez ?

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, ma Fille.
Adieu.

SCENE III.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

De cet accueil que dois-je ſoupçonner ?
D'une ſecrette horreur je me ſens friſſonner.
Je crains malgré moi-même un malheur que j'ignore.
Juſtes Dieux ! vous ſçavez pour qui je vous implore !

ERIPHILE.

Quoi ! parmi tous les ſoins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur ſuffit pour vous faire trembler ?
Hélas ! à quels ſoupirs ſuis-je donc condamnée,
Moi, qui de mes parens toûjours abandonnée,

Etrangere par-tout, n'ai pas même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins si vos respects sont rejettés d'un Pere,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une Mere;
Et de quelque disgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyez!

IPHIGENIE.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas long tems contre les soins d'Achille.
Sa gloire, son amour, mon Pere, mon devoir,
Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un Pere de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout, & d'un regard timide
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystere?

Trouverai-je l'Amant glacé comme le Pere?
Et les ſoins de la guerre auroient-ils en un jour
Eteint dans tous les cœurs la tendreſſe & l'amour?
Mais non. C'eſt l'offenſer par d'injuſtes allarmes.
C'eſt à moi que l'on doit le ſecours de ſes armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces Amans,
Dont le Pere d Héléne a reçu les ſermens.
Lui ſeul de tous les Grecs, maître de ſa parole,
S'il part contre Ilion, c'eſt pour moi qu'il y vole;
Et ſatisfait d'un prix qui lui ſemble ſi doux,
Il veut même y porter le nom de mon Epoux.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

CLITEMNESTRE.

MA Fille, il faut partir ſans que rien nous retienne,
Et ſauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit & diſtrait,
Votre Pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette Lettre.
Arcas s'eſt vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons encore un coup notre gloire offenſée.
Pour votre Hymen, Achille à changé de penſée,

Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

IPHIGENIE.

Qu'entends-je?

CLITEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
Et mon choix que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au Fils d'une Déesse.
Mais puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux dont on le fait sortir,
Ma Fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un Hymen qu'il différe.
J'ai fait de mon dessein avertir votre Pere;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer,
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(à Eriphile.)

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre.
A de plus cheres mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCENE V.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon Hymen, Achille a changé de pensée.
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas.

ERIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGENIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycéne.
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine?

ERIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGENIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir?

ERIPHILE.

D'Argos, dans un moment vous reprenez la route.

IPHIGENIE.

Un moment, quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser.
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ERIPHILE.

Moi! Vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerois, Madame, un Vainqueur furieux,
Qui toûjours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui la flamme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGENIE.

Oui, vous l'aimez, perfide!
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ses bras que dans le sang vous avez vu baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame;
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir, & j'ai vu le fond de vos pensées;
Mais toûjours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimiez. Que faisois-je! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule, je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui,
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée.
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.
Mais que sans m'avertir du piege qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grece

L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide! cet affront se peut-il pardonner?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame; on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les Dieux, contre moi, dès long-tems indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des Amans excuser l'injustice,
Et de quoi vouliez vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon,
Achille préferat une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre?

IPHIGENIE.

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur,
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil & ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois, vos transports sont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grece, il est mon Pere, il m'aime;
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient sçu le toucher.
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse.

SCENE

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

IL eſt donc vrai, Madame, & c'eſt vous que je vois!
Je ſoupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous, en Aulide? Vous? Hé! qu'y venez-vous faire?
D'où vient qu'Agamemnon m'aſſuroit le contraire?

IPHIGENIE.

Seigneur, raſſurez-vous. Vos vœux ſeront contens.
Iphigénie encor n'y ſera pas long-tems.

SCENE VII.

ACHILLE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

ELle me fuit! veillai-je? ou n'eſt-ce point un ſonge?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne ſçai ſi, ſans vous irriter,
Achille devant vous pourra ſe préſenter.

Mais, si d'un ennemi vous souffrez la priere,
Si lui-même souvent a plaint sa Prisonniere ;
Vous sçavez quel sujet conduit ici leurs pas.
Vous sçavez...

ERIPHILE.

Quoi, Seigneur! ne le sçavez-vous pas?
Vous, qui depuis un mois brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la premiere fois.

ERIPHILE.

Quoi! Lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycene,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous qui de sa Fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; & si l'effet eut suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je? En ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, & sembloient m'annoncer
Que si j'en crois ma gloire il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je sans le sçavoir, la fable de l'Armée?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Dieux! qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse Rivale, on t'aime, & tu murmures?
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures?
Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et si le sort contr'elle à ma haine se joint,
Je sçaurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer seule, & mourir sans vengeance.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

OUi, Seigneur, nous partions, & mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille & le camp loin de nous.
Ma Fille, dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais, lui-même étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, & de nous arrêter?
Il presse cet Hymen qu'on prétend qu'il différe,
Et vous cherche, brûlant d'amour & de colere.
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître & confondre l'Auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma Famille,
Vous pouvez à l'Autel envoyer votre Fille;
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.

Tout y ressent la Guerre, & non point l'Hymenée.
Le tumulte d'un Camp, Soldats & Matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verroient l'Epouse de leur Roi
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet Hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLITEMNESTRE.

Qui, moi? Que remettant ma Fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous.
Et qui présentera ma Fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le Palais d'Atrée.
Vous êtes dans un Camp...

CLITEMNESTRE.

Où tout vous est soumis,
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,
Où je vois sous vos loix marcher la Grece entiere,
Où le Fils de Thétis va m'appeller sa Mere.
Dans quel Palais superbe, & plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raisons.

CLITEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,
D'un ſpectacle ſi doux ne privez point mes yeux,
Daignez ne point ici rougir de ma préſence.

AGAMEMNON.

J'avois plus eſpéré de votre complaiſance.
Mais puiſque la raiſon ne vous peut émouvoir,
Puiſqu'enfin ma priere a ſi peu de pouvoir;
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, & je vous le commande.
Obéiſſez.

SCENE II.

CLITEMNESTRE *ſeule.*

D'Où vient que d'un ſoin ſi cruel,
L'injuſte Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de ſon nouveau rang m'oſe-t-il méconnoître?
Me croît-il à ſa ſuite indigne de paroître ?
Ou, de l'Epire encor timide poſſeſſeur,
N'oſeroit-il d'Héléne ici montrer la Sœur ?
Et pourquoi me cacher, & par quelle injuſtice
Faut-il que ſur mon front ſa honte réjailliſſe ?
Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y réſout.

Ma Fille, ton bonheur me console de tout.
Le Ciel te donne Achille, & ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais, le voici lui-même.

SCENE III.

ACHILLE, CLITEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succéde, Madame, à mon empresse-
ment.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports, & sans presque m'en-
tendre,
Il vient en m'embrassant de m'accepter pour gen-
dre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le Camp vous avez apporté?
Les Dieux vont s'appaiser. Du moins Calchas pu-
blie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
Que Neptune & les Vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie.
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troye.
Pour moi, quoique le Ciel au gré de mon amour,
Dut encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'Hymenée;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion

D'aller du ſang Troyen ſceller notre union ?
Et de laiſſer bientôt ſous Troye enſévelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie.

SCENE IV.

ACHILLE, CLITEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

PRinceſſe, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre Pere à l'autel vous deſtine un époux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGENIE.

Seigneur, il n'eſt pas tems que nous partions encore.
La Reine permettra que j'oſe demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous préſenter une jeune Princeſſe;
Le Ciel a ſur ſon front imprimé ſa nobleſſe;
De larmes, tous les jours, ſes yeux ſont arroſez;
Vous ſçavez ſes malheurs, vous les avez cauſés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colere!)
J'ai tantôt ſans reſpect, affligé ſa miſere.
Que ne puis-je auſſi-bien par d'utiles ſecours,
Réparer promptement mes injuſtes diſcours!
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous ſeul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.

Elle eſt votre captive, & ſes fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez tomberont de ſes mains.
Commencez donc par-là cette heureuſe journée.
Qu'elle puiſſe à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais ſuivre au pied de nos autels
Un Roi, qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embraſemens ne borne point ſa gloire,
Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire;
Et par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs ſoulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive.
Mais c'eſt pouſſer trop loin ſes droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je ſouffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ERIPHILE.

Oui, Seigneur; & ſans conter le reſte,
Pouvez-vous m'impoſer une loi plus funeſte
Que de rendre mes yeux les triſtes ſpectateurs
De la félicité de mes perſécuteurs?
J'entends, de toutes parts, menacer ma Patrie.
Je vois marcher contre elle une armée en furie.
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que loin du camp & loin de votre vue,
Toûjours infortunée, & toûjours inconnue,
J'aille cacher un ſort ſi digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taiſent la moitié.

ACHILLE.

C'eſt trop, belle Princeſſe. Il ne faut que nous
ſuivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité,
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGENIE,
ERIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

MAdame, tout eſt prêt pour la cérémonie,
Le Roi près de l'Autel attend Iphigénie,
Je viens la demander. Ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLITEMNESTER.

Dieux! Que vient-il m'apprendre?

ARCAS, *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui puiſſiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme & l'accuſe à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé le ſecret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme eſt toute prête.
Dût tout cet appareil retomber ſur ma tête,

Il faut parler.

CLITEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce ſoit, parlez, & ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes ſon Amant, & vous êtes ſa Mere;
Gardez-vous d'envoyer la Princeſſe à ſon Pere.

CLITEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la ſacrifier.

ACHILLE.

Lui!

CLITEMNESTRE.

Sa Fille!

IPHIGENIE.

Mon pere!

ERIPHILE.

O Ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle?
Ce diſcours, ſans horreur, ſe peut-il écouter?

ARCAS.

Ah, Seigneur! plut au Ciel que je puſſe en douter!
Par la voix de Calchas l'Oracle la demande;
De toute autre victime il refuſe l'offrande;
Et les Dieux, juſques-là protecteurs de Paris,
Ne nous promettent Troye & les vents qu'à ce prix.

CLITEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable ?

IPHIGENIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi ſuis-je coupable ?

CLITEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGENIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'Hymen où j'étois deſtinée!

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée.
Tout le camp même encore eſt trompé comme vous.

CLITEMNESTRE.

Seigneur, c'eſt donc à moi d'embraſſer vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah, Madame!

CLITEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe, ſi mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une Mere à vos pieds peut tomber ſans rougir.
C'eſt votre épouſe, hélas! qui vous eſt enlevée!
Dans cet heureux eſpoir je l'avois élevée.
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la juſtice,
Embraſſer leurs autels parés pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul. Vous êtes en ces lieux
Son pere, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

MAdame, je me tais, & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille?
Une Mere, pour vous, croit devoir me prier.
Une Reine à mes pieds, se vient humilier;
Et me déshonorant par d'injustes allarmes,
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?
Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde; &, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, & je cours vous venger;
Et punir à la fois le cruel stratagême,

Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGENIE.

Ah! demeurez, Seigneur, & daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, Madame, un barbare osera m'insulter?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage,
Il sçait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content & glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant, aujourd'hui sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature;
C'est peu que de vouloir sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel.
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice?
Que ma crédule main conduise le couteau?
Qu'au lieu de votre époux je sois votre Bourreau?
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc, à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement?
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.

A l'honneur d'un époux vous-même intéreſſée,
Madame, vous devez approuver ma penſée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriſer,
Apprenne de quel nom il oſoit abuſer.

IPHIGENIE.

Hèlas! ſi vous m'aimez, ſi pour grace derniere,
Vous daignez d'une Amante écouter la priere,
C'eſt maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin, ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuſte, ſanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, ſongez qu'il eſt mon Pere.

ACHILLE.

Lui, votre Pere? Après ſon horrible deſſein,
Je ne le connois plus que pour votre aſſaſſin.

IPHIGENIE.

C'eſt mon pere, Seigneur, je vous le dis encore;
Mais un Pere que j'aime, un Pere que j'adore,
Qui me chérit lui-même, & dont juſqu'à ce jour
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce reſpect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offenſe;
Et loin d'oſer ici par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes diſcours je l'attire moi-même;
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu ſouffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,
Il ne gémiſſe pas du coup qu'on me prépare?
Quel Pere, de ſon ſang ſe plaît à ſe priver?

Pourquoi me perdroit-il, s'il pouvoit me ſauver?
J'ai vu, n'en doutés point, ſes larmes ſe répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs ſon cœur déjà troublé,
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, Madame, parmi tant de ſujets de crainte,
Ce ſont-là les frayeurs dont vous êtes atteinte?
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe?
On me ferme la bouche! On l'excuſe! On le plaint!
C'eſt pour lui que l'on tremble, & c'eſt moi que l'on craint!
Triſte effet de mes ſoins! Eſt-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGENIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu ſi tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, & comme indifférente
J'ai reçu de ma mort la nouvelle ſanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon déſeſpoir,
Quand, preſqu'en arrivant, un récit peu fidelle
M'a de votre inconſtance annoncé la nouvelle?
Qui ſçait même, qui ſçait ſi le Ciel irrité
A pu ſouffrir l'excès de ma félicité?

Hélas

Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLITEMNESTRE, IPHIGENIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des Gardes que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, & je vais lui parler.

IPHIGENIE.

Ah ! Madame... Ah ! Seigneur ! Où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste priere ?
Vous faudra t-il toûjours combattre la premiere?

CLITEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma Fille ?

IPHIGENIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sçai jusqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon Pere est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une Mere oppressée:
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, & de vivre pour vous!

ACHILLE.

Enfin, vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une & l'autre un conseil salutaire.
Rappellez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & sur-tout pour le sien.
Je perds trop de momens en des discours frivoles.
Il faut des actions, & non pas des paroles.

(*à Clitemnestre.*)

Madame, à vous servir je vais tout disposer,
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas;
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS.

AH! que me dites-vous? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le ſort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire: Et jamais, dites-vous,
Vos yeux, de ſon bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel cœur ſi farouche...

ERIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'eſt ſorti de ma bouche.
Jamais de tant de ſoins mon eſprit agité
Ne porta plus d'envie à ſa félicité.
Favorables périls! Eſpérance inutile!
N'as-tu pas vu ſa gloire, & le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les ſignes trop certains.
Ce Héros ſi terrible au reſte des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, ſi l'on nous fait un fidelle diſcours,
Suça même le ſang des Lions & des Ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentiſſage;

Elle l'a vu pleurer & changer de visage.
Et tu la plains, Doris? Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure . . .
Mais que dis-je, expirer? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enséveli,
Achille aura pour elle impunément pâli?
Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire & mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
On supprime des Dieux la sentence mortelle;
Et quoique le bûcher soit déjà préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré.
Tout le Camp n'en sçait rien. Doris, à ce silence
Ne reconnois-tu pas un Pere qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici?
Une mere en fureur, les larmes d'une Fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant tout prêt à l'accabler.
Non, te dis-je, les Dieux l'ont envain condamnée;
Je suis, & je serai la seule infortunée.
Ah! si je m'en croyois!

DORIS.

Quoi ! que méditez-vous?

ERIPHILE.

Je ne ſçai qui m'arrête & retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui ſe paſſe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace;
Et publier par-tout les complots criminels,
Qu'on fait ici contr'eux & contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel deſſein, Madame!

ERIPHILE.

Ah! Doris, quelle joie!
Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye!
Si troublant tous les Grecs, & vengeant ma priſon,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon?
Si leur haine, de Troye oubliant la querelle,
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguiſent contr' elle;
Et ſi de tout le camp mes avis dangereux
Faiſoient à ma Patrie un ſacrifice heureux.

DORIS.

J'entends du bruit, on vient, Clitemneſtre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez ſa préſence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Conſultons des fureurs qu'autoriſent les Dieux.



SCENE II.

CLITEMNESTRE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

ÆGine, tu le vois, il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure, & tremble pour sa vie,
Elle excuse son pere, & veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! O respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

QUe faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée ;
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?

A mes justes desirs ne vous rendez vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLITEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? Et de quel soin jaloux...

SCENE IV.

IPHIGENIE, AGAMEMNON, CLITEMNESTRE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous.
Venez remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel difcours? Ma fille, vous pleurez,
Et baiffez devant moi vos yeux mal affurés?
Quel trouble! Mais tout pleure, & la fille, & la
mere.
Ah! Malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGENIE.

Mon pere,
Ceffez de vous troubler, vous n'êtes point trahi,
Quand vous commanderez, vous ferez obéi.
Ma vie eft votre bien. Vous voulez le reprendre,
Vos ordres fans détour pouvoient fe faire entendre.
D'un œil auffi content, d'un cœur auffi foumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je fçaurai, s'il le faut, victime obéiffante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et refpectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le fang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce refpect, fi cette obeiffance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompenfe,
Si d'une Mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ofe vous dire ici qu'en l'état où je fuis,
Peut-être affez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas fouhaiter qu'elle me fut ravie,
Ni qu'en me l'arrachant par un fecret deftin,
Si près de ma naiffance on eut marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'eft moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.
C'eft moi, qui, fi long-temps le plaifir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux;
Et pour qui tant de fois prodiguant vos careffes,
Vous n'avez point du fang dédaigné les foibleffes.

Hélas! avec plaiſir je me faiſois compter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà d'Ilion préſageant la conquête,
D'un triomphe ſi beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon ſang fut le premier que vous devez verſer.
Non que la peur du coup, dont je ſuis menacée,
Me faſſe rappeller votre bonté paſſée.
Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un pere tel que vous.
Et ſi je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois ſçu renfermer un ſouvenir ſi tendre.
Mais à mon triſte ſort, vous le ſçavez, Seigneur,
Un mere, un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illuſtre hyménée.
Déjà ſûr de mon cœur à ſa flamme promis,
Il s'eſtimoit heureux, vous me l'aviez permis,
Il ſçait votre deſſein, jugez de ſes allarmes.
Ma mere eſt devant vous, & vous voyez ſes larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je vous vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il eſt trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colere des Dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre ſang coule ſur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.
Je ne vous dirai point combien j'ai réſiſté.

Croyez en cet amour, par vous-même attesté.
Cette nuit même encor (on a pu vous le dire)
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'interêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée,
Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné
Qui protégeoit envain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux nous livrant à son zele indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil, qu'à peine je reçois.
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez en expirant de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez; & que les Grecs qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLITEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas en le traçant arrêté votre main?

Pourquoi feindre à nos yeux une vaine tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Héléne on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Héléne, qui trouble & l'Europe, & l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois?
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frere,
Thésée avoit osé l'enlever à son Pere.
Vous sçavez, & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un Hymen clandestin mit ce Prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse,
Que sa Mere a cachée au reste de la Grece.

Mais non, l'amour d'un frere, & son honneur
blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de regner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous
craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être pere? Ah! toute ma raison
Céde à la cruauté de cette trahison.
Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma Fille une main criminelle!
Déchirera son sein! Et d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule, & désespérée!
Je verrai les chemins encor tous parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere,
Et vous, rentrez, ma Fille, & du moins à mes loix
Obéissez encor pour la derniere fois.

SCENE V.

AGAMEMNON *seul.*

A De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris!
Hélas! En m'imposant une loi si févere,
Grands Dieux! me deviez-vous laisser un cœur de pere?

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

UN bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'autel appellée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,

Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins:
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée,

ACHILLE.

Ah! je sçai trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le sçavez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O Ciel! Le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son pere? Etes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'eſt plus à vous.
On ne m'abuſe point par des promeſſes vaines.
Tant qu'un reſte de ſang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon ſort unir tous ſes momens,
Je défendrai mes droits fondés ſur vos ſermens.
Et n'eſt-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accuſez & Calchas, & le camp tout entier,
Ulyſſe, Ménélas, & vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Aſie embraſſant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête;
Vous, qui vous offenſant de mes juſtes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la ſauver, vous ouvroit une voie.
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermois le champ, où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, ſa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juſte Ciel! Puis-je entendre, & ſouffrir ce langage?
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle?

Pour qui, ſourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un Pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort, tant prédite à leur fils ?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Théſſaliens oſerent-ils deſcendre ?
Et jamais dans lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma Sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où ſont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,
Pour vous, à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer & leur chef, & le mien ;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Héléne à ſon époux ?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime ?
Seul d'un honteux affront votre frere bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
Elle eſt de mes ſermens ſeule dépoſitaire.
Content de ſon hymen, vaiſſeaux, armes, ſoldats,
Ma foi lui promit tout, & rien à Ménélas.
Qu'il pourſuive, s'il veut, ſon épouſe enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon ſang réſervée.
Je

Je ne connois Priam, Héléne, ni Paris.
Je voulois votre fille, & ne part qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, & juge à vos discours,
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déjà vous vous rendez l'arbitre;
Ses Rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.
Un bienfait reproché tint toûjours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur, & plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere.
D'Iphigénie encor je respecte le Pere.
Peut-être sans ce nom, le chef de tant de Rois,
M'auroit osé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble, & ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur, que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

SCENE VII.

AGAMEMNON *seul.*

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibcrons plus, bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà, Gardes, à moi.

SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer!
Quel est cet ennemi que tu leur va livrer ?
Une Mere m'attend, une Mere intrépide,
Qui défendra son sang contre un Pere homicide.

Je verrai mes Soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise.
Mais, ma fille en est-elle à mes loix moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilege zele ?
Quels vœux en l'immolant formerai-je sur elle ?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.
Ah ! Quels Dieux me seroient plus cruels que moi-même !
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui céde, & qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui ;
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appellez la Princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.



SCENE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

GRands Dieux! ſi votre haine
Perſévere à vouloir l'arracher des mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains!
Loin de la ſecourir, mon amitié l'opprime;
Je le ſçai. Mais, grands Dieux! une telle victime
Vaut bien que confirmant vos rigoureuſes loix,
Vous me la demandiez une ſeconde fois.

SCENE X.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

ALlez, Madame, allez, prenez ſoin de ſa vie.
Je vous rends votre Fille, & je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ſes pas.
Mes Gardes vous ſuivront commandés par Arcas.
Je veux bien excuſer ſon heureuſe imprudence.
Tout dépend du ſecret & de la diligence.

Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille, & que tout le Camp croie
Que je la retiens seule, & que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-temps!
Gardes, suivez la Reine.

CLITEMNESTRE.

Ah, Seigneur!

IPHIGENIE.

Ah, Mon Pere!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévere.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour au moins lui demander le reste,

SCENE XI.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

SUis-moi. Ce n'est pas-là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ERIPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raisons. Il faut, ou la perdre, ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir,

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, ÆGINE.

IPHIGENIE.

CEsse de m'arrêter. Va, retourne à ma Mere,
Ægine, il faut des Dieux appaiser la colere.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considére l'état où la Reine est réduite.
Vois comme tout le Camp s'oppose à notre fuite,
Avec quelle insolence ils ont de toutes parts
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos Gardes repoussés, la Reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer; souffre que je la fuie!
Et sans attendre ici ses secours impuissans,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon pere même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon pere, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame! Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGENIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse.
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice.
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame!

IPHIGENIE.

Ah, ſentence! Ah, rigueur inouie!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
Mourons, obéiſſons. Mais, qu'eſt-ce que je vois?
Dieux! Achille!

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

Venez, Madame, ſuivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuiſſante
D'un peuple qui ſe preſſe autour de cette Tente.
Paroiſſez; & bientôt, ſans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, & quelques Chefs qui marchent à ma ſuite,
De mes Theſſaliens vous amenent l'élite.
Tout le reſte, aſſemblé près de mon étendard,
Vous offre de ſes rangs l'invincible rempart.
A vos Perſécuteurs oppoſons cet aſyle.
Qu'ils viennent vous chercher ſous les Tentes d'Achille.
Quoi, Madame! Eſt-ce ainſi que vous me ſecondez?
Ce n'eſt que par des pleurs que vous me répondez?
Vous fiez vous encore à de ſi foibles armes?
Hâtons-nous. Votre pere a déjà vu vos larmes.

IPHIGENIE.

Je le ſçais bien, Seigneur. Auſſi, tout mon eſpoir
N'eſt plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir? Ah! ceſſez de tenir ce langage.
Songez-vous quel ſerment vous & moi nous engage!
Songez-vous (pour trancher d'inutiles diſcours)
Que le bonheur d'Achille eſt fondé ſur vos jours?

IPHIGENIE.

Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée,
Attaché le bonheur de votre deſtinée.
Notre amour nous trompoit; & les arrêts du ſort
Veulent que ce bonheur ſoit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, ſongez à ces moiſſons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains préſente la victoire.
Ce Champ ſi glorieux, où vous aſpirez tous,
Si mon ſang ne l'arroſe, eſt ſtérile pour vous.
Telle eſt la loi des Dieux à mon pere dictée.
Envain ſourd à Calchas il l'avoit rejettée.
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels ſe ſont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obſtacles.
Vous-même dégagez la foi de vos Oracles.
Signalez ce Héros à la Grece promis,
Tournez votre douleur contre les ennemis.
Déjà Priam pâlit. Déjà Troye en allarmes,
Redoute mon bucher, & frémit de vos larmes.
Allez; &, dans ſes murs vuides de Citoyens,
Faites pleurer ma mort aux Veuves des Troyens.
Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille!
Si je n'ai pas vécu la Compagne d'Achille,
J'eſpére que du moins un heureux avenir,

A vos faits immortels joindra mon ſouvenir;
Et qu'un jour mon trépas, ſource de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une ſi belle Hiſtoire.
Adieu, Prince, vivez digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funeſtes adieux.
Envain par ce diſcours votre cruelle adreſſe
Veut ſervir votre pere, & tromper ma tendreſſe;
Envain vous prétendez, obſtinée à mourir,
Intéreſſer ma gloire à vous laiſſer périr.
Ces moiſſons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous ſervant, les trouvent toutes prêtes.
Et qui de ma faveur ſe voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous aſſurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame, il faut les en croire, & me ſuivre.

IPHIGENIE.

Qui, moi? Que contre un pere oſant me révolter,
Je mérite la mort, que j'irois éviter?
Où ſeroit le reſpect, & ce devoir ſuprême...

ACHILLE.

Vous ſuivrez un époux avoué par lui-même.
C'eſt un titre qu'envain il prétend me voler.
Ne fait-il des ſermens que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir ſi ſévere,
Quand il vous donne à moi, n'eſt-il point votre pere?
Suivez-vous ſeulement ſes ordres abſolus,
Quand il ceſſe de l'être, & ne vous connoît plus?
Enfin, c'eſt trop tarder, ma Princeſſe; & ma crainte...

IPHIGENIE.

Quoi, Seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur!
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie?
Ah! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire,
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je sçaurai m'affranchir, dans ces extrêmités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien! N'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre pere un cœur, où j'entrevoi
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'autel, & moi j'y cours, Madame.
Si de sang & de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé;
A mon aveugle amour tout sera légitime,
Le Prêtre deviendra la premiere victime,
Le bucher, par mes mains détruit & renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre pere frappé tombe, & périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant le triste fruit,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGENIE.

Ah, Seigneur! Ah, Cruel! ... Mais il fuit, il
m'échappe.

O toi ! qui veux ma mort, me voilà ſeule, frappe,
Termine, juſte Ciel ! ma vie & mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi.

SCENE III.

CLITEMNESTRE, IPHIGENIE, ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLITEMNESTRE.

OUi, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahiſſez votre Reine opprimée!

EURYBATE.

Non, Madame, il ſuffit que vous me commandiez.
Vous nous verrez combattre, & mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous defendre?
Ce n'eſt plus un vain peuple en déſordre aſſemblé,
C'eſt d'un zele fatal tout le Camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas ſeul regne, ſeul commande.
La piété ſévere exige ſon offrande.
Le Roi de ſon pouvoir ſe voit dépoſſéder ;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout céde, Achille, à cet orage
Voudroit lui-même envain oppoſer ſon courage.
Que fera-t-il, Madame ? Et qui peut diſſiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLITEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc ſur moi prouver leur zele impie,

Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, là mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre, & lier toutes
deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais... Ah, ma Fille!

IPHIGENIE.

Ah, Madame!
Sous quel astre cruel avez vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous
sommes?
Vous avez à combattre & les Dieux & les hom-
mes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez vous?
N'allez point dans un Camp rebelle à votre
époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des Soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du Bucher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos
yeux.
Sur-tout, si vous m'aimez par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLITEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGENIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point
tenté!

CLITEMNESTRE.

Par quelle trahifon le cruel m'a déçue!

IPHIGENIE.

Il me cédoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Orefte mon frere.
Puiffe-il être, hélas! moins funefte à fa mere!
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois,
Madame; & rappellant votre vertu fublime...
Eurybate, à l'autel conduifez la victime.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLITEMNESTRE.

AH! vous n'irez pas feule, & je ne prétends pas...
Mais on fe jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre foif fanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame, & que voulez-vous faire?

CLITEMNESTRE.

Hélas! je me confume en impuiffans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je fors.
Mourrai-je tant de fois fans fortir de la vie!

ÆGINE.

Ah? Sçavez-vous le crime, & qui vous a trahie,
Madame? Sçavez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein?
Eriphile en ces lieux par vous-mêmes conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLITEMNESTRE.

O Monstre! que Mégére en ses flancs a porté!
Monstre! que dans nos bras les enfers ont jetté!
Quoi, tu ne mourras point? Quoi, pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi, pour noyer les Grecs, & leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux?
Quoi, lorsque les chassant du port qui les recéle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents si long-temps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, Soleil, & toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier, & le vrai fils d'Atrée;
Toi, qui n'osas du pere éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais cependant, O Ciel! O Mere infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son pere aprêtés.
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez;
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, & sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS.

N'En doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prieres ;
Il a brisé des Grecs les trops foibles barrieres.
Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer ;
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours ;
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante.
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLITEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! Courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai par-tout. Mais, Dieux ! Ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

SCENE VI. & Dernière.

ULYSSE, CLITEMNESTRE, DORIS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

NOn, votre fille vit, & les Dieux sont contens.
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLITEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui long-temps contre elle & contre vous,
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux.
Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austeres conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puis qu'enfin le Ciel est appaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLITEMNESTRE.

Ma fille! Ah, Prince! O Ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, & de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
Déjà de tout le Camp la discorde maitresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,

Et

Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille, & contre elle l'Armée.
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée, & partageoit les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage.
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute:
Vous, Achille, a-t-il dit, *& vous Grecs, qu'on m'écoute.*
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son Oracle, & m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrétement,
Fit succeder l'hymen à son enlévement.
Une Fille en sortit, que sa Mere a celée.
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée,
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux.
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le Camp immobile
L'écoute avec frayeur, & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel, & peut-être en son cœur,
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur,
Elle-même tantôt d'une course subite
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.

On admire en secret sa naissance, & son sort.
Mais puisque Troye enfin est le prix de sa mort,
L'Armée à haute voix se déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, *& ne m'approche pas.*
Le sang de ces Héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre.
Furieuse elle vole, & sur l'Autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule & fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la Mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit blanchissante d'écume.
La flamme du Bûcher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entrouvre, & parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le Soldat étonné dit que dans une nue,
Jusques sur le Bûcher Diane est descendue;
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille & lui brûlant de vous revoir,
Madame, & désormais, tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste Alliance.

CLITEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel! puis-je jamais
Récompenser Achille, & payer tes bienfaits!

FIN.

GUSTAVE
TRAGÉDIE.
Par Monsieur PIRON.

ACTEURS.

GUSTAVE, *Prince du Sang des Rois de Suede.*

CHRISTIERNE, *Roi de Danemarck & de Norwege, Usurpateur de la Couronne de Suede.*

FRE'DE'RIC, *Prince de Danemarck.*

ADE'LAIDE, *Princesse de Suede.*

LEONOR, *Mere de Gustave.*

CASIMIR, *Seigneur Suédois.*

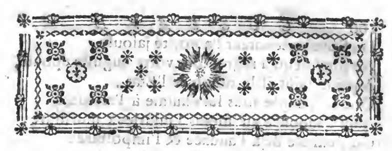
RODOLPHE, *Confident de Christierne.*

SOPHIE, *Confidente d'Adélaïde.*

OTHON, *Capitaine des Gardes.*

GARDES.

La Scene est à Stockholm, dans l'ancien Palais des Rois de Suede.



GUSTAVE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton Roi ?
De Chriſtierne abſent révére-t'on la loi ?
Et tandis que Stockholm exige ma préſence,
Le Danemarck, en paix, ſouffre-t'il la Régence ?
La Reine ...

RODOLPHE.

Elle n'eſt plus, Seigneur ! & cette mort
Peut-être enlève un Sceptre au Monarque du Nord.

Du Sénat mécontent l'autorité jaloufe,
Ne ployoit qu'à regret fous vôtre augufte époufe;
A peine faifit-il le timon de l'État,
Que le peuple fous lui s'anime à l'attentat.
Ainfi l'annonce au moins l'injurieux murmure,
Où s'exhale déjà l'audace & l'impofture:
Licence, qui montant de degrés en degrés,
Méconnoîtra bien-tôt les droits les plus facrés.

CHRISTIERNE.

De ce défordre, ami, n'accufons que la Reine.
En épargnant le fang, elle a trompé ma haine.
Sa foibleffe a tout fait. Tel ofe m'offenfer,
Qui ne devroit plus être en état d'y penfer.
Quelque tête abattue en eut bien épargnées,
Nos difgraces pourtant font encore éloignées.
Le Rebelle effrayé va trembler devant moi.
Guftave eft mort, dit-on; s'il eft mort, je fuis
Roi.
Jufqu'ici, dans le cours d'une guerre inconftante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Tint du Nord, entre nous, l'hommage fufpendu:
Ce Rival accablé; j'obtiens ce qui m'eft dû.
Je regne, & déformais, fans trouble & fans mefure,
Mon pouvoir ne finit, qu'où finit la nature.
Mais, Rodolphe, laiffant ces foins ambitieux,
Ton Roi fe veut ouvrir tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le fort d'une époufe importune,
Dont l'époux, dès long-tems, méditoit l'infortune;
Oui, la mort le frappant de fes traits imprévus,
Rompt des nœuds que bien-tôt le divorce eut rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;
Les transports d'un amour trop long-tems combattu,
Et d'autant plus ardent, que toûjours il s'est tû.

RODOLPHE.

La nouvelle en effet me surprend ; & j'ignore
Quel est l'objet, Seigneur, que votre flâme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente, en apprenant son nom.
Adélaïde.

RODOLPHE.

Quoi ? ...

CHRISTIERNE.

La fille de Sténon,
Captive, dans mes fers gémissant en esclave:
Promise à Frédéric ; amante de Gustave ;
Reste unique & plaintif d'un sang que j'ai versé.
C'est de-là qu'est parti le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chere,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espére ?

CHRISTIERNE.

De ce blâme sensible aigris moins que jamais
Les reproches sanglans, ami, que je me fais.
Juste punition du mépris trop barbare
Dont j'outrageai d'abord une beauté si rare.
Ecoute, & tu plaindras un cœur qui se soumit,

Quand il eut fuſcité les maux dont il gémit.
Du maſſacre des miens, Stockholm enſanglantée,
Par un dernier aſſaut, venoit d'être emportée :
La vengeance y faiſoit éclater ſa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant une garde aſſez forte,
Nous y courons, la hache en fait tomber la porte.
J'entre. On fuit devant nous. Le ſang coule, & nos cris
Font voler la terreur ſous ces vaſtes lambris.
Mourante entre les bras d'une femme éperdue ;
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colere enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient déſarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille ;
Que le reſte d'un ſang, funeſte à ma famille ;
Les armes de ſon pere ont fait périr mon fils :
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
Je craignis la pitié toûjours trop magnanime.
Je détournai les yeux de deſſus la victime ;
Et ma rigueur ainſi prenant un libre eſſor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en ſortir jamais, elle étoit condamnée.
Mais ces peuples aimoient le ſang dont elle eſt née.
Il étoit important de les pacifier ;
Et ce fut à ma haine à ſe ſacrifier :
A ſouffrir que l'hymen unit à ſa perſonne
L'héritier préſomptif de ma triple Couronne.
Frédéric avoué de l'état & de moi,
Eut donc ordre d'aller lui préſenter ſa foi.

Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance ;
Mais, quoiqu'il eut pour lui rang, mérite, naissance ;
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mit fin ;
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
De ce refus constant mon autorité lasse,
D'une vaine indulgence eut bien-tôt pris la place ;
Mais le Prince allarmé rejettant ce secours,
Reçula son bonheur, en m'appaisant toûjours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance ;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah, Rodolphe ! Peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi !
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des graces,
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Son front timide, un air interdit & distrait,
Tout, jusqu'à ses malheurs, fut en elle un attrait ;
Et d'autant plus touchant qu'ils étoient mon ouvrage !
Triomphe humiliant des beautés qu'on outrage !
La honte fait sentir je ne sçais quels remords
Qui du tyran des cœurs sont les traits les plus forts.
Ainsi l'amour, en moi, sembloit prendre naissance
De tout ce qui devoit bannir mon espérance :
En effet, que prétendre ? & de quoi se flatter ?
Du divorce la voix étoit à redouter.
Frédéric vertueux voir rejetter sa flâme.
Gustave fugitif regnoit seul sur cette ame.

Je n'osai donc parler ; mon feu se renferma :
Mais, sous ce feu couvert, ma fureur s'alluma.
Craignant de deux amans l'intelligence adroite,
La prison de l'amante en devint plus étroite ;
Et me servant d'un droit redoutable aux Proscrits,
De l'amant préféré je mis la tête à prix.
Dernier expédient ; fâcheux, mais infaillible ;
L'or étant un appât qui nous rend tout possible.
Ce jour, de toute part, secondé par le sort,
J'apprends que je suis libre, & que Gustave est
mort.
Frédéric ici donc est le seul qui me nuise.
Je veux qu'en Danemarck son devoir le conduise ;
Qu'il parte ; & que l'honneur d'être utile à son
Roi,
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Seigneur, à cet écueil n'exposez pas son zele.
Le Prince est adoré dans le parti rebelle.
Le peuple en fait son Roi ; le Sénat l'a souffert.
Quelle fidélité tient contre un sceptre offert ?
Et sur-tout dans le tems que chacun le proclame,
Il soupçonne, il apprend le tort fait à sa flâme ;
Ajoutez que pour lui, tous les cœurs prévenus
Rappellent quelques droits qu'il a mal soutenus ;
Et que le Danemarck entraînant la Norwége,
Des droits de l'équité colore un sacrilege.
Ainsi vous ne pouvez, Seigneur, en ce danger,
Ni trop le retenir, ni le trop ménager.
Qu'il reste sous vos yeux, qu'il serve la Princesse.
Dès qu'il n'est point aimé, que votre crainte
cesse.

Sous le joug cependant ramenant le Danois,
Et pour un sceptre alors pouvant en offrir trois;
Sur quiconque oseroit entrer en concurrence,
Christierne aisément aura la préférence:
Et connoîtra bientôt, au comble de ses vœux;
Qu'un amant couronné jamais n'est malheureux.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans, où mon cœur se consume!
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Poursuis, sur tes conseils je réglerai mes pas.
Veille, écoute, instruis-toi; ne te rallentis pas;
Perce de cette Cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
Fais-là, de sa prison, passer en ce Palais:
Mais, auprès d'elle encor, n'accorde aucun accès.
Du sort de son Amant, gardons-nous de l'instruire.
Chargeons-en le Rival à qui nous voulons nuire.
Vas, tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la pressentir sur l'offre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE *seul.*

Des faveurs que le Ciel m'annonce ou me prépare;
Un si fidele ami sans doute est la plus rare.
Elle faisoit envain mon unique souhait:
Tout m'abandonne; tout me trahit ou me hait.
Sur ce Trône éclatant que son erreur me vante,
Siégent les noirs soupçons & l'aveugle épouvante;

Un sommeil inquiet en suspend les travaux,
Et le trouble me suit jusqu'au sein du repos.
Quoi, pour objet de crainte & de guerres cruelles,
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles?
J'ai dompté les premiers; & les autres cent fois;
De ma vengeance austere ont ressenti le poids.
Déjà, si je n'accours, l'Hydre est prête à renaitre.
Esclaves révoltés tremblez sous votre maître!
Redoutez un courroux tant de fois rallumé!
Traîtres! Je serai craint, si je ne suis aimé.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

Frédéric, sçavez-vous le destin de la Reine?

FREDERIC.

Seigneur, à vos douleurs je viens joindre la mienne.

CHRISTIERNE.

Un malheur toûjours traîne un malheur après soi.
Mon peuple se révolte, & vous veut pour son Roi.

FREDERIC.

Moi, Seigneur! Ah, croyez que n'avouant personne...

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guere à ceux que l'on soupçonne.

Qui m'eut été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eut reçu son arrêt.
Je vous connoîs si bien, que mon ordre suprême,
Des soins du châtiment, vous eut chargé vous-même:
Si je n'avois pas craint, pour vous, l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FREDERIC.

A de pareils égards, je dois être sensible.
Mais cet objet aimé, Seigneur, est inflexible.
Je n'y dois plus prétendre: & quelque éloignement
Seroit, pour moi, plutôt un secours, qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe; & n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse.
Et je veux...

FREDERIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir!
Ah! Laissez-moi me plaindre! & soyez moins rigide!
Ne persécutons plus la triste Adélaïde!
J'ai près d'elle employé la constance & les pleurs,
Croyant, par mon hymen, adoucir ses malheurs.
Mais puisqu'il n'en est point que sa douleur ne brave;
Puisque le doux lien qui l'attache à Gustave,
Est serré par le tems, loin d'en être affoibli;
Je ne veux, & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FREDERIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une Ombre qu'elle adore.

FREDERIC

Qu'une Ombre! Quoi, Gustave...

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une secrette main vendue à mon courroux.
Qu'à présent votre amour parle avec confiance.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR, OTHON.

OTHON.

SEigneur, un incônnu vous demande audience.
Il apporte, dit-il, une tête en vos mains,
Dont la chûte importa long-tems à vos desseins.

CHRISTIERNE.

Qu'on lui fasse un accueil digne d'un tel service.
Chargez-vous un moment, pour moi, de cet office;
Othon, il me verra; vous pouvez l'en flatter.



SCENE V.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE

PRince, vous l'entendez, il n'en faut plus
douter.
C'eſt pour Adélaïde une triſte nouvelle,
Mais c'eſt une raiſon pour tout eſpérer d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en vous-même ; & ne m'accuſez pas.
Achevez, dans l'eſpoir de poſſéder ſes charmes,
D'épuiſer, en ce jour, & d'eſſuyer ſes larmes;
Vous lui pourrez vanter vos ſoins officieux:
Je leur accorde enfin ſon retour en ces lieux.
Qu'elle ne s'arme plus d'une vaine conſtance,
Contre un pouvoir que rien déſormais ne balance ;
Ou ſi l'ingrate encor perſiſte en ſes refus:
Ce pouvoir outragé ne vous conſulte plus.

SCENE VI.

FREDERIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MOn ame dès-long-tems, Seigneur, vous
eſt connue.
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue,

Les malheurs de Gustave & ceux de mon pays.

FREDERIC.

Les intérêts du mien n'en sont pas moins trahis,
Casimir. Répandons l'un & l'autre des larmes,
Toi, sur Gustave, & moi, sur la honte des armes,
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant.
Le perfide! Et c'est là mon Prince? lui, mon
Maître?
Ah! Laissant-là le droit du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du Ciel doit être autorisé:
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé!

CASIMIR.

L'infortune publique & ce noble langage
Montrent bien que le Trône étoit votre partage.
Ah! qu'un peu de mépris en vous, pour ce haut rang
Nous auroit épargné de larmes & de sang!
Mais la vertu néglige, & souvent même ignore
Des droits, qu'ainsi le crime usurpe & déshonore.

FREDERIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins
beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisois point les droits de ma naissance.
J'évitois le fardeau de la Toute puissance.
Je cédois sans regret des honneurs dangereux;
Et le pénible emploi de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
Des forfaits du Tyran ma mollesse est coupable;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il
commet;
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.

Par un assassinat qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire:
C'est peu de publier qu'à cette cruauté,
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté;
Pour achever ma honte, & consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;
Que par moi la Princesse apprenne son malheur;
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur.
Hélas! Tout odieux qu'est l'emploi qu'on me laisse,
Fuyons. J'obéirois. Je me connois: sans cesse
Son amour m'interroge, & ma pitié l'instruit.
Elle tient de moi seul, l'espoir qui la séduit.
Puis-je, d'un front serein, l'en voir encor flattée!
Elle pénétrera dans mon ame agitée;
Un seul mot, un regard, un soupir... je la voi!
Retiens, cher Casimir, tes pleurs! ou laisse-moi.

SCENE VII.

FREDERIC, ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance!
Lieu témoin du bonheur de ma paisible enfance!
Palais de mes ayeux, où leur sang est proscrit!
Que votre auguste aspect me frappe & m'attendrit!

FREDERIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence,
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADELAIDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du Roi.
A la clarté du jour, il souffre que je vive,
Avec quelque douceur, il parle à sa captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix.
Vous l'êtes-vous promise ! auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire?

FREDERIC.

Non, Madame ; vous-même avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement ?
Non, sincere & soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance ;
Frédéric qui vous aime, & que vous avez craint,
N'aspire qu'à la fuite ; & ne veut qu'être plaint.

ADELAIDE.

Hé! Seigneur! est-ce à ceux que l'infortune accable,
A jetter sur quelqu'autre, un regard pitoyable!
Si votre cœur gémit en de tristes liens,
Le plus grand de vos maux est le moindre des miens.

FREDERIC.

Mon malheur le plus grand, Madame, c'est le vôtre.

Plut au Ciel que je n'eusse à gémir que de l'autre!
Mais sentant à la fois ma peine & vos ennuis,
Qui ne compatiroit à l'état où je suis?

ADELAIDE.

Vous avez, je le sçai, partagé mes allarmes.
Ma prison rigoureuse à fait couler vos larmes;
Et votre appui sans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un instant qu'à mon persécuteur,
De la même pitié l'adresse téméraire,
Ne m'eut peint incertaine & prête à lui complaire.
Grace au Ciel! Elle a sçu plus noblement agir;
Et je puis en goûter les effets, sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.
Que le don de mon cœur n'est il en ma puissance!
Mais vous sçavez, Seigneur, si j'en puis disposer.
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
D'autres vertus, avant les vôtres, l'exigérent.
Lassez-vous d'un récit que vos plaintes suggérent.
Je dois être à Gustave: il en a pour garant,
La volonté d'un pere, & d'un pere expirant.
Ma fille, me dit-il, *comptons sur sa vaillance*,
Il sera mon vengeur; soyez sa récompense.
Cet ordre, son amour, mon penchant, sa valeur,
Voilà ses droits. J'en compte encore un; son malheur.
La fuite, où le condamne un pouvoir tyrannique.
Exil, où mon image est sa douceur unique!
Cela seul, en mon cœur, a droit de le graver;
Et le vôtre est trop grand, pour ne pas m'approuver.
Si jamais la fortune aussi moins inhumaine,
Si la Victoire, un jour, en ces lieux la ramene;

De ce Héros instruit de vos bontés pour moi,
L'estime & l'amitié payeront ce que je doi.
J'espére tout encor, Seigneur, puisqu'il respire;
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime. Il sçaura vaincre. Il brisera mes fers.
Les Tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FREDERIC, *à part.*

Malheureuse Princesse!

ADELAIDE.

Vous me plaignez! Quelle est la pitié qui vous presse?

FREDERIC.

Vous connoissez le Roi, Madame, vous sçavez...

ADELAIDE.

Je sçais que le barbare ose tout. Achevez.

FREDERIC.

Hélas!

LEONOR.

Va t'il sur nous fondre un nouvel orage?

FREDERIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage!
Adieu. *(Il sort.*

LEONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADELAIDE.

Ah! mon cœur a frémi, Seigneur! Gustave est mort!

SCENE VIII.

ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

A Ce comble de maux vous m'aviez réſervée,
Madame, & par vos ſoins je m'y vois arrivée,
Mon déſeſpoir affreux ne vous pardonne pas.
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour, où dans les fers par vous je fus ſuivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie!
Mes yeux, mes triſtes yeux, qu'à regret je r'ouvris,
N'auroient pas à pleurer votre malheureux fils.
Que je vais payer cher un eſpoir inutile!

LEONOR.

Eſt-ce à vous à pleurer, quand ſa mere eſt tranquille?

ADELAIDE.

Calme dénaturé qui ne ſert en ce jour
Qu'à prouver que le ſang eſt moins fort que l'amour!

LEONOR.

Il prouve qu'à mon âge, un peu d'expérience
Condamne, entre ennemis, l'aveugle confiance.
Un fils m'eſt auſſi cher, que vous l'eſt un amant;
Et je ne voudrois pas lui ſurvivre un moment.
Mais n'eſt-ce pas, Madame, être auſſi trop crédule?

De vous tromper ici, se fait on un scrupule?
On croit, de vos sermens, par-là vous dégager.

ADELAIDE.

Ah! le Prince a trop craint toûjours de m'affliger.
Frédéric est sincere.

LEONOR.

Oui, mais, Madame, il aime.
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même.
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
De tout tems, par la voix des peuples peu croyables,
La vaine Renommée a débité des fables.
Gustave, sans chercher d'exemples au dehors,
Sur de mauvais garants, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre, où je perdis son pere,
L'opinion publique enveloppant sa mere,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Par un coup toutefois que tout le monde ignore,
Comme il peut me revoir; on peut le voir encore.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Comme un heureux augure acceptons mon espoir.
Que vous dirai-je enfin? Si le vouloir céleste,
Par un songe, aux Mortels, souvent se manifeste;
Le bras vengeur est prêt de frapper en ces lieux.
Je l'ai vu, cette nuit, ce fils victorieux.
Le Ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
Dans sa main triomphante avoit remis sa foudre.
De la pourpre Royale, il étoit revêtu,

Tandis que sous ses pieds, Christierne abattu,
Cachant dans la poussiere, un front sans diadême,
Restoit dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Ce songe, de mon fils présage-t'il la mort ?
Rentrons; & de Sophie attendons le rapport.
Sophie à ses parens, pour un moment rendue,
Ne borne pas sa joye à jouir de leur vue.
De tout ce qui s'est fait, son zele s'instruira ;
Et je ne m'en tiendrai qu'à ce qu'elle en dira.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CASIMIR *seul.*

HÉros de la Patrie! Ombre auguste & plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive ;
Si je leur obéis; si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repait.
Ici bien-tôt; ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire ;
Ce fer le lui réserve. Il mourra. Fut-ce aux yeux
Du Monarque abreuvé d'un sang si précieux!
Lui-même eut satisfait le premier à tes Mânes.
Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains profanes,

Dans leur ſang tel qu'il ſoit, défend de le tremper,
Et ſon tonnerre ſeul a droit de les frapper,
Souffre donc...

SCENE II.

CASIMIR, FREDERIC.

CASIMIR.

AH, Seigneur! où courez-vous? d'où naiſſent
Les tranſports & le trouble où tous vos ſens paroiſſent?
Quelque nouveau malheur viendroit-il d'arriver?

FREDERIC.

Du plaiſir de la voir je devois me priver.
Caſimir! C'en eſt fait! J'ai part au parricide.
J'ai du ſort de Guſtave, inſtruit Adélaïde.
Je n'ai pu ſurmonter la pitié qu'inſpiroit
Une eſpérance vaine, où ſon cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée, & j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler ſa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même oſé,
C'eſt m'être mis au rang de ceux qui l'ont cauſé.
Ma triſteſſe, à ſes yeux, peut-elle être ſincere?
Elle craint mon amour; elle croit que j'eſpére
Qu'un triomphe ſecret renferme dans mon ſein
Les lâches ſentimens d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,

Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Jusqu'où n'aveugle pas l'excès de la douleur?
Excusons l'injustice au milieu du malheur.
Je ne m'en prends qu'aux soins du Tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur; plus il me rend coupable.
A ma perte, à sa honte, il veut être obéi;
Et s'il me servoit moins, je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princesse;
Que sans doute pour vous, en ce moment, il presse.

FREDERIC.

Et c'est-là le sujet de mon emportement?
Je courois la rejoindre à son appartement;
Epancher à ses pieds, & mon cœur & mes larmes;
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes;
Et dans les pleurs, du moins la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi.
Et quand je veux l'y suivre; on m'en défend l'entrée:
De dépit, de douleur mon ame est pénétrée.
C'est trop mettre à l'épreuve un Prince au désespoir,
Qui hors de l'équité, méconnoît tout pouvoir;
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez y, Seigneur, abbattez qui vous brave;

Attaquez-le en un tems, où le ſang de Guſtave;
Où le ſang indigné de tant d'autres Proſcrits,
Aux lieux d'où par la foudre, a fait monter ſes cris.
Vos armes, dans le cours d'une ſi juſte guerre,
Auront l'appui du Ciel; & les vœux de la terre;
Que dis-je? Le Tyran n'eſt-il pas dépoſé?
Le Peuple & le Sénat pour vous ont tout oſé:
Vous avez leur ſuffrage: & la flotte informée,
Déjà du même zele eſt ſans doute animée.
Eclatez, le triomphe eſt ſûr, & n'eſt pas loin.
Mais n'en attendez plus Caſimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma Patrie.
Je veux de Chriſtierne affronter la furie.
Meure le ſcélérat dont le bras l'a ſervi;
Et que le jour après, s'il veut, me ſoit ravi.
Trop content ſi je ſuis la derniere victime
D'un pouvoir ſi funeſte & ſi peu légitime!

FREDERIC.

Adieu, le meurtrier s'avance vers ces lieux:
Et j'évite un aſpect qui me bleſſe les yeux.

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*

Préſenter le combat à ce monſtre exécrable,
C'eſt l'honorer encor d'un ſort trop favorable.

(haut & tirant l'épée.)

Evite si tu peux le péril que tu cours ;
Je ne t'imite point, traître, défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête! ouvre les yeux, Casimir, envisage
L'ennemi qui t'aborde, & que ton zele outrage!
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux.

CASIMIR.

Que vois-je? quel prodige! ah, Seigneur! est-ce vous?
Vous de qui la Suede a pleuré la disgrace.

GUSTAVE.

Parlons bas. Léve-toi, Casimir, & m'embrasse.

CASIMIR.

Moi-même dans vos bras, à peine je m'en croi,
Qui ne seroit glacé de surprise & d'effroi?
Quel désespoir vous jette en ce péril extrême?
Vous, Seigneur, à Stockholm! & dans le Palais même
D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mandier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connoîs Christierne, & sçais où je m'expose;
Casimir, mais j'espére encor plus que je n'ose.
Envain la barbarie habite ce séjour,
Si j'y vois mon courage approuvé par l'amour;
Plus avant que jamais rentre en ma confidence...
Mais peut-on se parler ici sans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du Palais, est le plus assuré.
De tous ses Courtisans Christierne entouré
Ne revient pas si tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre ſoin, raſſure un feu timide
Qui d'une longue abſence a droit d'être allarmé.
Le fidele Guſtave eſt-il encor aimé?

CASIMIR.

A-t'il pu ſoupçonner la foi de la Princeſſe?

GUSTAVE.

J'y comptois. Mais dis-moi; libre de ſa promeſſe,
Sur le bruit de ma mort prenoit-elle un époux?

CASIMIR.

Non, Seigneur; elle n'aime, & n'eut aimé que vous.

GUSTAVE.

Tu crois que ſa conſtance eut honoré ma cendre.

CASIMIR.

Vos malheurs la rendoient plus fidele & plus tendre.

GUSTAVE.

Je ne connoîs donc plus ni crainte ni danger,
Ami, Stockholm eſt libre, & je vais la venger.

CASIMIR.

Et, quelle trame heureuſe a donc été tiſſue?
Vos ſoins l'auroient conduite, & je ne l'ai pas ſçue!
Seigneur, de vos ſecrets j'étois moi ſeul exclus;
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus.

GUSTAVE.

Le Tyran, juſques-là portoit ma prévoyance,
En affectant de mettre en toi, ſa confiance.

CASIMIR.

Lui! Se fier à moi? Seigneur, le croyez-vous?
Tout eſt ſuſpect à ceux qui ſont ſuſpects à tous.
La défiance marche avec la tyrannie.
De l'ame du méchant toute peine eſt bannie.

Aux plus noires fureurs le lâche abandonné,
Se croit de ses pareils toûjours environné.
Et quand, en ma faveur, sa fureur se surmonte;
Si je ménage un choix qui me couvre de honte,
Si j'en soutiens l'affront; le motif en est beau;
Vos amis, sans cela, seroient tous au tombeau:
J'ai flatté, sans rougir, une injuste puissance,
Qui souvent, à ma voix, épargnoit l'innocence;
Et vous devez, Seigneur, à mon zele, à ma foi,
Ceux que vous avez cru plus fideles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, & désormais n'ayons l'ame occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
Je craignois ta rencontre; & déjà je la prends
Pour le présage heureux de ce que j'entreprens.
Dans le piége mortel je tiens enfin ma proye.
Conçois-tu, Casimir, mon audace & ma joye?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé;
Rappellons-nous ici ma premiere infortune,
Image à des vengeurs plus douce qu'importune!
Gustave, Ambassadeur du malheureux Sténon,
Contre la foi publique, & sans respect du nom,
Eprouve des cachots le supplice & l'injure;
Je demeure enchaîné tandis que le parjure
Vient saccager ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eut trop bien défendu.
J'échappai, mais trop tard, & fuyant nos frontieres,
Depuis cinq ans, en proye aux armes étrangeres,
Je passai sous un Ciel encor plus ennemi,

Où le Soleil n'échauffe, & ne luit qu'à demi:
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encor à des hommes sauvages;
Asyle inhabitable, & tel qu'en ses deserts,
Tout autre fugitif eut regretté ces fers.
Sans espoir, sans patrie, ignoré sur la terre:
C'est là, durant trois ans, que je fuis & que j'erre:
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois l'instant où je suis né.
Une misere enfin si profonde & si rare,
Trouve quelque pitié dans ce climat barbare:
J'arme, je viens, je vole, & les âpres hyvers
Me font d'un pied léger franchir de vastes mers.
C'est alors que pour vaincre, il fallut disparoître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître)
Offrit ma tête en bute à l'avare assassin.
J'oppose avec succés, la ruse à ce destin;
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible.
Travesti, mais des miens par-tout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave, à couvert triomphe impunément.
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même.
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté;
D'un Temple, d'un Palais, le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mere plaintive;
Tout m'émeut, tout retrace à mon ame attentive,
L'instant où de leur fils reclamant le secours,
Périrent sous le fer les Auteurs de mes jours:
Et juge en mes projets quelle est ma diligence,
Quand le cœur embrasé d'amour & de vengeance,
Je lançois mes regards vers l'horrible prison,

Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis, mon aspect les ranime.
J'ai peine à réprimer leur fureur magnanime.
Ils doivent cette nuit attaquer le Palais,
Tandis qu'à fondre ici, mes bataillons tous prêts,
Du creux de nos rochers, sortant sous ma conduite,
Améneront l'allarme & le trouble à ma suite.
Du carnage, mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux de ce Palais enlever ma Princesse.
Dans ce dessein, qu'envain tu n'approuverois pas;
Moi-même je répands le bruit de mon trépas,
Et viens paroître aux yeux d'un Tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer,
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner:
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
D'un Tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non, quand ce Roi barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et rendu par le tems méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand pour pénétrer jusques à la Princesse,
Il ne me faut pas moins de courage & d'adresse;

Quand personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric.
Ami, j'y réfléchis: dis moi; dois-je t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidele à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir.
Sur sa pitié pour elle & sur son désespoir.
Ne cherchons pas, Seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Sa flamme généreuse égale sa douleur
A celle de l'objet qui fait tout son malheur.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse,
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse.
Du Tyran qui le sert, il déteste l'appui:
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa flâme.

GUSTAVE.

Voilà pour un Rival bien de la grandeur d'ame!

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.
Plus le Rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame & moins noble & moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eut pu prétendre.
Que ne peut la vertu sur les cœurs vertueux!
Je serois bien injuste & bien présomptueux,
Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice.
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier,

On l'eſtime: on l'eut plaint; il m'eut fait oublier.
Déjà peut-être... Mais mes yeux vont m'en inſtruire.
Un plus long entretien, Ami, nous pourroit nuire.
Laiſſe-moi. Cependant flatte plus que jamais
L'ennemi qu'il eſt tems d'obſerver de plus près.

SCENE IV.

GUSTAVE *ſeul.*

MEs yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde.
Je tremble. Voilà donc ce Guſtave intrépide
Qui veut changer la face & les deſtins du Nord?
Ce Guerrier redouté qui mépriſant la mort,
Juſques dans ſon Palais vient braver Chriſtierne?
Un mouvement jaloux l'abat & le conſterne!
De quoi jaloux encor? J'en rougis; mais hélas!
Tendre & toûjours abſent, quels ſoupçons n'a-t'on pas?
Quelqu'un vient renfermons le trouble qui m'agite.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

CE calme, je l'avoue, & m'étonne & m'irrite;
Rodolphe, que dis-tu de ſa tranquillité?

Mais nous confondrons bien cette incrédulité !
Est-ce là le témoin que ma colere apprête ?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui, Seigneur, c'est moi-même, & vous regnez enfin.

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance,
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir,
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce Chef téméraire,
A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire ?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prit, Seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonstance
Le Ciel a-t'il livré le traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, Seigneur, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE

En quels lieux ? Dans quel tems !

GUSTAVE.

A Stockholm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux ?

GUSTAVE.

Ici même, & dans l'instant peut-être,

Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Pourſuis. Comment triomphes-tu ?
L'as-tu pris ſans défenſe ? ou l'as-tu combattu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la ſuite éprouver mon courage :
Et vous verrez alors quand je cueille un laurier,
Seigneur ; que je le cueille en généreux guerrier.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

J'aime ſa noble audace. (*à Guſtave.*) Exige ton ſalaire ;
Ce que j'ai de pouvoir s'offre à te ſatisfaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif ne s'étoit point armé.
Un intérêt ſi bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en expoſant ma vie,
Le deſir glorieux de ſervir ma Patrie ;
Et puiſque l'honneur ſeul excita ma valeur,
Il faut pour tout ſalaire acquitter cet honneur.
Faites que ſon eſpoir n'ait pas été frivole.

CHRISTIERNE.

Prononces, que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Qu'as-tu promis ?

GUSTAVE.

Guſtave, aux portes de la mort
A tracé cet écrit, par un dernier effort,
Et j'ai cru lui pouvoir haſarder la promeſſe
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princeſſe.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient, tu feras fatisfait;
Je connois fa main; donne, oui, c'eft-elle en effet.

Il lit.

Adieu, Princeffe infortunée,
La victoire n'eft pas du plus jufte parti :
Je vous fervois; je meurs. Telle eft ma deftinée;
Et mon Aftre cruel ne s'eft pas démenti.
D'une félicité vainement attendue,
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs;
Votre repos m'occupe au moment où je meurs;
Regnez : je vous remets la foi qui m'étoit due;
Laiffez-en déformais difpofer les Vainqueurs.

A GUSTAVE.

Sors, avant que le jour de ces lieux difparoiffe;
Rodolphe te fera parler à la Princeffe.

GUSTAVE.

Il me refte une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Eh quoi !

GUSTAVE.

Que par ménagement & pour elle & pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de fa perte;
Mais comme un fimple ami dont la main s'eft offerte...

CHRISTIERNE.

Je t'entends; c'eut été le premier de mes foins.



SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

HE bien, lui faudra-t'il encor d'autres témoins ?
Elle en croira Gustave ; elle verra sa lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Le tems peut en effet...

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe, demain.
C'est tout le tems que peut souffrir la violence
D'un feu que pousse à bout la gêne & le silence ;
Soumise ou non ; demain, elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux ;
D'un Prince qu'appuyeront des Sujets infideles...

CHRISTIERNE.

Vains discours, je ne crains ni lui ni les Rebelles.
Frédéric y renonce ; osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procéde
Que du feu de la guerre allumée en Suede ;
Ici par mon hymen, quand j'aurai tout calmé,
Là, bien-tôt par la peur, tout sera désarmé.

Je te dispense enfin de ces marques de zele ;
J'adore Adélaïde, & je ne vois plus qu'elle.
Toi-même qui l'as vue, à d'amoureux transports,
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts ?
Quel est donc mon pouvoir ? Maître de tant de charmes,
S'agira-t'il toûjours de contraintes, d'allarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder ?
Il s'agit de mourir ou de la posséder !
Il n'est point de périls que l'Amour ne dédaigne.
Différer, est le seul aujourd'hui que je craigne :
Il me reste un Rival qui s'est fait estimer ;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Espérez-mieux, Seigneur, de ceux qui vous secondent.
Il ne la verra plus : mes soins vous en répondent.
On l'oubliera bien-tôt, vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien, daignez plaire : essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une Amante insensée !
Voulez-vous...

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe ; oui, telle est mon ardeur,
Dût-elle entre mes bras, signaler sa fureur !
Fut-ce à la perfidie, allier la tendresse,
Et placer dans mon lit, la haine vengeresse...
Mais de quoi s'allarmer au sein de la vertu ?
J'aurai sa foi, je l'aime, & je regne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine ?
Les Autels sont alors les bornes de la haine ;
Le nom d'époux, de Roi, ne désarme-t'il pas ?

L'hymen a des devoirs, le Trône a des appas.
L'un ou l'autre peut-être adouciront ſon ame.
Tantôt tu permettois plus d'eſpoir à ma flamme:
D'un Amant couronné tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéiſſoit aux Rois.

RODOLPHE.

Auſſi je ne crois pas la Princeſſe inflexible;
Quelques ſoins, quelque égard peut la rendre ſenſible.
Si même à Frédéric elle réſiſte encor,
Ne l'en accuſez point.

CHRISTIERNE.

Eh qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, Seigneur, vous eſt-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'étoit, il m'en ſouvient, la ſuivante éperdue,
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la Princeſſe expirante en ſes bras.

RODOLPHE.

C'eſt votre véritable & mortelle ennemie.
La Princeſſe, Seigneur, par elle eſt affermie
Dans les reſſentimens qu'elle fait éclater.
J'ai ſurpris des diſcours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne penſe.
Ce qu'elle eſt, ſe démêle à travers l'apparence;
Et tout ſon air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-deſſus du rang qui l'avilit.
Seigneur, dans vos deſſeins, vous me prenez pour guide?
Séparez Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'eſt pas à rejetter.
J'implore là-deſſus ta prudence ordinaire.
Veille-les de plus près, & s'il eſt néceſſaire,
Pour peu que tes ſoupçons pénétrent plus avant,
Tu peux les ſéparer: vas, mais auparavant,
A quelque affreux danger qu'un prompt hymen expoſe,
Cours au Temple: que tout pour demain s'y diſpoſe.
Inſtruis-en de ma part la fille de Sténon;
De l'époux ſeulemeut laiſſe ignorer le nom.
C'eſt au pied de l'Autel où je dois la conduire,
Qu'en Monarquc abſolu je prétends l'en inſtruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur, ſi pourtant...

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,
Ni de retardemens, je le veux. Obéis.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.

HE bien, chere Sophie, après tant de miſere,
Libre enfin tu volois entre les bras d'un pere;
On te le permettoit; mais je vois à tes pleurs,

Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma priſon n'a-t'elle été ma ſépulture !
J'euſſe ignoré des maux dont frémit la nature.

ADELAIDE.

Ainſi, dans notre ſang l'ennemi s'eſt baigné ?
Et le fer des Vainqueurs n'a donc rien épargné?

SOPHIE.

Ils ont laiſſé par-tout le deuil & le ravage,
Nous ne nous en faiſions qu'une imparfaite image.
Cette Ville n'eſt plus qu'un débris effrayant,
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant;
Stockholm a diſparu; ſa ſplendeur eſt éteinte.
Un deſert a reſté; vaſte & lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de Héros,
A péri dès long-tems par la main des Bourreaux.
Mon pere fut du nombre ; & je viens de l'apprendre ;
Mais perſonne ne ſçait où repoſe ſa cendre;
Et c'eſt me dire aſſez que de ſon triſte ſort,
L'horreur s'eſt étendue au-delà de ſa mort.

ADELAIDE.

Ton pere étoit fidele & cher à ſa Patrie.
Pour oublier ſa mort, ſouviens-toi de ſa vie ;
Et ſers-toi des conſeils dont tu ſçavois ſi bien
Combattre mes douleurs, quand je pleurois le mien.
Hélas ! près de tes maux, quels ſont ceux que j'endure !
Vois gémir à la fois, l'Amour & la Nature.
Car enfin ſois ſincere; en crois-tu Léonor?

Qu'en penses-tu? son fils respire encor?

SOPHIE.

Non, Madame; sa mort n'est que trop avérée.

ADELAIDE.

Cruelle! Et quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

ADELAIDE.

Le même coup, deux fois, m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles:
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le Ciel depuis six mois favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe, il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carriere.
C'est-là qu'il est frappé d'une main meurtriere,
Et qu'à ce Défenseur, long-tems victorieux,
On arrache la vie & la palme à nos yeux.
Sa déplorable mere est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande ame abattue...

ADELAIDE.

Nous nous importunons dans notre accablement;
J'ai besoin comme toi d'être seule un moment.

SCENE II.

ADELAIDE *seule.*

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!

Ainsi donc la vertu céde au crime impuni,
Toute erreur est cessée ; & tout espoir fini.
Ai-je bien-tôt du Ciel épuisé la colere ?
O mort ! ô seul asyle ! . . .

SCENE III.

ADELAIDE, LEONOR.

LEONOR.

AH, ma fille !

ADELAIDE.

Ah, ma mere !

LEONOR.

Moi, sans fils désormais, comme vous, sans époux,
Notre unique recours est à des noms si doux.

ADELAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices !

LEONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai crus plus propices !

ADELAIDE.

Pressentimens trompeurs !

LEONOR.

Tous nos vœux sont trahis !

ADELAIDE.

O mon dernier espoir ! o Gustave !

LEONOR.

O mon fils !

ADELAIDE.

Heureuſes, dans ce jour d'amertume & d'allarmes,
Qu'il nous ſoit libre encor de confondre nos larmes !

LEONOR.

Ne l'oubliez jamais ! Qu'il vive en votre cœur !
Vous me verrez pour vous ſurvivre à ma douleur.

ADELAIDE.

S'il vivra dans mon cœur ? Oubliez-vous, vous-même,
Combien, depuis quel tems, à quels titres je l'aime?
Oubliez-vous, Madame, en ce triſte moment,
Que je le pleure à titre & d'époux & d'amant ?
Mon pere le nomma ſon Gendre, à ma naiſſance.
Nous fumes l'un à l'autre engagés dès l'enfance;
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux,
Un ſouvenir ſi cher attendrit nos adieux.
Bien que mon ſecond luſtre alors finit à peine,
L'abſence n'avoit fait que reſſerrer ma chaîne.
Ma flâme, en attendant des nœuds plus ſolemnels,
Croiſſoit de jour en jour dans vos bras maternels.
Je le voyois en vous; ſa mere étoit la mienne.
A ma tendre amitié, je meſurois la ſienne.
Vous cultiviez en moi des ſentimens ſi doux.
Mon cœur vous ſecondoit. Ah, Madame ! Eſt-ce à vous,
Quand la mort me l'enleve, eſt-ce à vous d'oſer croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire ?
Qui ſeroit-ce ? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout vertueux qu'il eſt, ne fut plus odieux.

LEONOR.

C'est encor un bonheur que dans notre infortune,
Il sçache commander à sa flâme importune.
Le Tyran semble même avoir abandonné
Les projets où d'abord il étoit obstiné.
Dès long-tems l'inhumain n'use plus de menace.
Je vois que votre aspect le touche & l'embarrasse.
Ses persécutions n'ont plus la même ardeur.
Hélas! il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur!
Il cesse de haïr, cessant d'avoir à craindre!
Dans mon sang malheureux, sa rage a dû s'éteindre.
Je vous ai bien acquis la triste liberté
De vouer à mon fils quelque fidélité.

ADELAIDE.

Attendons-nous plutôt à quelque ordre sinistre,
Le Tyran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

SCENE IV.

ADELAIDE, LEONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Non, Madame, le Roi n'aspire désormais
Qu'à fuir, à ses rigueurs succédent ses bienfaits.
En ce jour où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare, & s'efface;
Que le sang de Sténon rentre ici dans ses droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La Garde qui vous suit, déjà n'est plus la sienne.

Ce Palais reconnoît en vous sa souveraine.
Commandez-y, Madame, & reprenez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le Sang.

ADELAIDE.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre;
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépandre;
Si tout, dans ce Palais, se doit assujettir,
Si j'y commande enfin; qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux Climats qui bornent cet Empire.
La nature y languit loin de l'astre du jour.
Mon repos, mon bonheur est là: c'est le séjour,
L'asyle & le Palais qu'on demande à ton Maître:
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne, en ces deserts, me faire abandonner;
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un climat sauvage,
D'un Peuple qui vous aime, ensévelir l'espoir!
Faites céder, pour lui, la tristesse au devoir.
Faites céder, pour vous, la foiblesse à la gloire.
L'on dépose, à vos pieds, les fruits de la victoire.
Votre pere n'eut eu qu'un Sceptre à vous laisser.
Dans un rang trop commun, c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple Diadême:
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame; & les Autels sont parés pour demain.

LEONOR.

De nos Perſécuteurs, le Miniſtre barbare
Leur a-t'il inſpiré l'ordre qu'il nous déclare;
Au Miniſtre ſoumis, s'il ne fait qu'obéir,
Ne lui rien remontrer, n'eſt-ce pas les trahir ?
Parlons à cœur ouvert: & laiſſons l'artifice
Qui veut d'un faux honneur, colorer l'injuſtice.
L'uſurpateur a mis le comble à ſes forfaits.
De leur fruit dangereux, il veut jouir en paix;
Et l'Hymen qu'il oppoſe à la haine publique,
De ſes pareils toûjours fonda la politique.
Mais quel tems choiſit-il pour en former les nœuds ?
Qu'il ſoit prudent du moins, s'il n'eſt pas généreux.
Qu'inſultant lâchement aux pleurs de la Princeſſe,
Toute pudeur en lui, toute humanité ceſſe;
Bravera-t'il un Peuple encor mal aſſervi?
Idolâtre d'un ſang ſi long-tems pourſuivi!
Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,
De Guſtave égorgé, verra porter la tête.
Que ces reſtes ſanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du Nord, des ſources de terreur!

RODOLPHE.

Léonor, réprimez une audace inutile;
Du vainqueur, à jamais, le pouvoir eſt tranquille;
Et du vaincu la tête expoſée en ces lieux,
N'y doit épouvanter que les ſéditieux.

LEONOR.

Ciel vengeur! ſe peut-il que ta juſtice endure
D'un ſemblable Vaincu le malheur & l'injure?
De ceux qu'on aſſaſſine, eſt-ce donc-là le nom ?

Téméraire ! En nommant le Gendre de Sténon,
Respecte d'un Héros l'auguste caractere;
Sur-tout en adressant la parole à sa mere.

RODOLPHE.

Vous, sa mere !

ADELAIDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort !
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame; le Roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours dès qu'elle vous est chere.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADELAIDE.

Nous séparer, cruel! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon Maître, pour vous, je m'y crois obligé.
Gardes.

ADELAIDE.

Qu'oses-tu faire? Est-ce-là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LEONOR.

Adieu, Madame, adieu; ce triste éloignement,
D'un trépas désiré, hâtera le moment;
Le Tyran m'offriroit une grace inutile.

ADELAIDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asyle.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,

Ces

Ces foibles bras ſçauront vous diſputer aux leurs.
Hé quoi ! Vous me laiſſez déſolée & confuſe ?
A mes embraſſemens ma mere ſe refuſe.

LEONOR.

Que me reprochez-vous ? Eh bien, je le reçois,
Madame ; honorez-m'en pour la derniere fois :
Mais puiſez dans les miens, un peu de ma conſtance.
Ne vous abaiſſez pas juſqu'à la réſiſtance !
Quel ſecours vous promet l'impuiſſante amitié ?
L'on ne connoît ici ni reſpect, ni pitié ;
Et le ſexe & le rang ſont de vains privileges.
Le ſort nous abandonne à des mains ſacrileges.
Les déſarmerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités oppoſons le mépris ;
Que le vôtre en ce jour, plus que jamais éclate.
Confondez hardiment l'eſpoir dont on vous flatte.
Redoutant vos ſujets prompts à ſe révolter,
Chriſtierne, à vos jours, n'oſeroit attenter.
A qui donc oſe ici nous traiter en eſclave,
Expliquez-vous en Reine, en Veuve de Guſtave.
Redemandez le ſang d'un Pere & d'un époux !
Pleurez-les ! pleurez-moi ! vengez-les ! vengez-vous !
Je ne me croirai point d'avec vous ſéparée,
Si, fidele à l'amour que vous avez jurée...
Vous le ferez ; c'eſt trop offenſer votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi.
Adieu. *(à Rodolphe.)* Fais ton devoir.

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne.

SCENE V.

RODOLPHE, ADELAIDE.

RODOLPHE.

MAdame, une autre main plus chere que la sienne,
Du côté le plus sûr, sçaura guider vos pas.
La mere sur le fils, ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous, qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, si vous bravez la Puissance suprême,
Un Amant peut ne pas vous supplier envain.
Il a laissé pour vous, un billet de sa main,
Où ce que je vous dis se fait assez connoître.
Un des siens vous l'apporte, & je le vois paroître.
Je vous laisse.

SCENE VI.

GUSTAVE, ADELAIDE.

GUSTAVE, *à part.*

J'Ai vu tout ce que j'avois craint !
L'infidele va rompre un nœud qui la contraint!
Au Temple où tout est prêt, ma mémoire est proscrite.

ADELAIDE, *sans tourner les yeux vers lui.*
Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un ami qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi l'on n'auroit pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur jusques-là, n'est digne que d'envie.
Madame, à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre & de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre.
Il croyoit....

ADELAIDE.

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, Madame; entouré des horreurs du trépas,
Il a, de vos sermens, affranchi vos appas;
Et les derniers efforts de son amour extrême,
Sont allés jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADELAIDE.

Il eut dû s'épargner des efforts superflus.
[*Elle ouvre le billet.*]
C'est lui-même. Ecoutons un Amant qui n'est plus.
Elle lit.

. . . .

D'une félicité vainement attendue,
Si vous m'aimez encor, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
Regnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due;
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!

Voilà donc mon Arrêt & sur quoi l'on décide?
Barbare Frédéric! est-ce-là ta vertu!
Ton Rival expiroit, de quoi te prévaus-tu?
Cet aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre.
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah! sur ce titre, envain mon espoir est fondé!
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
D'un Héros jusqu'à toi daignerois-je descendre?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre,
Et m'embarrassant peu d'un repos qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.
Reprenons un récit que ma douleur exige.

(*Gustave à ses pieds.*)

Dites-moi... Mais, que vois-je!

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADELAIDE.

Où suis-je

GUSTAVE.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour vous!

ADELAIDE.

Ah! Je le reconnois: j'embrasse mon époux!

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure!

ADELAIDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens?
Cruel! je n'attendois qu'une mort; & tu viens
M'en faire souffrir mille, en mourant à ma vue!

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçue,

Madame; si j'accorde au Vainqueur votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autre Vainqueur que moi.
Vos Tyrans assiégés vont payer de leurs têtes
Tout le sang...

ADELAIDE.

Ah! Seigneur; songez vous où vous êtes?
Si quelqu'un...

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous,
Casimir nous seconde & veille ici pour nous.

ADELAIDE.

Et d'erreur, en entrant ne m'avoir pas tirée?
Avoir de mes regrets prolongé la durée?
Et sur des fictions, laissé couler mes pleurs?

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs.
Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalousie.
Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent!
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les soins de Frédéric, ses vertus, sa puissance;
Et dans le Temple enfin son bonheur annoncé...

ADELAIDE.

Ah! qu'un moment plutôt, mon amour offensé,
A cette jalousie injuste & criminelle,
Opposoit un témoin bien cher & bien fidele!

GUSTAVE.

Et qu'attester encor après ce que j'ai vu?

Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui le doit faire absoudre.
Cette nuit vous regnez, je vous venge; la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours, le coup eut moins tardé.
Mais vos fers vous laissoient à la merci du Traître,
De vous, au premier bruit, il se fut rendu maître:
Et le glaive, à nos yeux, levé sur votre sein,
Il nous eut arraché les armes de la main.
Nous-mêmes, des fureurs désarmons la plus noire
Qu'il ne dispose plus du fruit de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,
L'usage est d'importance, & l'avantage est grand;
Il en faut profiter: si-tôt que la nuit sombre,
Sur ces lieux menacés, épaissira son ombre;
Hâtez-vous de vous rendre au Portique éloigné
Qui de la mer, alors, cesse d'être baigné.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe & le votre commence;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens
Immoler les auteurs de vos jours & des miens.
Vous pleurez! doutez-vous du succès de mes armes?

ADELAIDE.

Non, je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras?
Et l'amour triomphant ne l'affoiblira pas.
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage,
Ma fuite laisse encor un précieux otage?

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le foin,
Madame; quel eſt il ?

ADELAIDE.

Ce fidèle témoin
Près de qui s'inſtruiſoit votre flâme jalouſe ;
Une tête auſſi chère à vous qu'à votre épouſe.
Votre mere.

GUSTAVE.

Ma mere! Eh quoi? Ma mere vit!

ADELAIDE.

Dans les fers d'où je fors Léonor me fuivit;
Et reſta près de moi, tout ce tems inconnue,
Mais enfin ſa douleur ne s'eſt plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'eſt confirmé.
De ce qu'elle eſt; par elle, on vient d'être informé;
Et déjà dans la Tour, elle rentre peut-être.

SCENE VII.

GUSTAVE, CASIMIR, ADELAIDE.

CASIMIR.

J'Apperçois Frédéric, Seigneur, il va paroître.
Fuyons!

GUSTAVE.

Ah! Caſimir! qu'ai-je appris? Viens, ſuis-moi.

ADELAIDE.

Seigneur ...

GUSTAVE.

Reftez, Madame, & calmez cet effroi :
Au lieu marqué, fongez feulement à vous rendre.

ADELAIDE.

Vous allez tout rifquer, voulant trop entreprendre.
Laiffez de Frédéric implorer le crédit.

SCENE VIII.

ADELAIDE *feul.*

OU' court-il ? imprudente, où fuis-je! Qu'ai-je dit ?
Mais que devois-je faire ; ô fatale journée!
Par quels événemens feras tu terminée!

SCENE IX.

ADELAIDE, FREDERIC.

ADELAIDE.

SEigneur! fi vous m'aimez?

FREDERIC.

Ne me reprochez rien,
Madame; cet amour fe juftifiera bien.
De votre Hymen envain la pompe fe prépare.

Malheur à qui l'ordonne! Oui, puisque le Barbare
Insulte à ma priere, aussi-bien qu'à vos pleurs;
Il est tems d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai point envain triomphé de moi même:
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, il faut me suivre & partir cette nuit.
La Flotte me seconde, & je dispose d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé, les malheureux Danois
Me reprochent leurs fers & l'oubli de mes droits.
Vos malheurs & les leurs sont devenus mes crimes.
Pour un Monstre abhorré, ce sont trop de victimes;
D'un joug insupportable, il faut vous affranchir,
Et confondre un Tyran qu'on ne sçauroit fléchir.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile;
Pour me rendre le Trône acceptez un asyle,
Madame; & que du soin qui m'anime pour vous,
Renaisse enfin ma gloire & le bonheur de tous.

ADELAIDE.

Non, je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde
Dont je serois, Seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour, elle me soit rendue!
Sa vie est en péril, & la mienne en dépend.

FREDERIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave en effet seroit-elle la Mere?

ADELAIDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chere;

Et tout le prix du tems qu'avec moi vous perdez.
Seigneur! avant la nuit, si vous me la rendez;
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance....
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

SCENE X.

FREDERIC *seul.*

LAissons-là nos projets, courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Mon bonheur ne dépend que d'un soin généreux:
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

JE prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
La même Léonor qui l'osa balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser;

De ses derniers discours retractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ma bouche instruite de son sort?

RODOLPHE

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois, Seigneur, qu'elle en fut plus émue,
Pour la faire à l'instant paroître à votre vue.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,
De quel œil Frédéric a t'il vu les apprêts?

RODOLPHE.

On l'observe, Seigneur, sans qu'on pénétre encore
S'il céde, ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ, à la nuit, d'abord étoit marqué,
Mais presque sur le champ l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, & plein de confiance;
Maintenant il vous cherche avec impatience,
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, détourner l'embarras.
Sur mes pas, dans ces lieux, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Il faut bien tôt ou tard se résoudre à l'entendre.
Et le Peuple? Quels sont cependant ses discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours;
Seigneur, ou promptement rendez-la manifeste,
Ou ce doute, demain, peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quel motif engageoit Casimir
A combattre l'idée où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur Idole abattue.

Dans la Place publique où fut lû son Arrêt,
Que Gustave proscrit paroisse tel qu'il ést.
Vas le prendre des mains de son brave adversaire;
Et de-là devant moi, fais paroître sa mere.
Voici le Prince : vas, cher Rodolphe; & reviens
Me tirer au plutôt d'un fâcheux entretien.

SCENE II.

CHRISTIERNE, FREDERIC.

FREDERIC.

Vous aviez prétendu, Seigneur, que ma tendresse
Se chargeat d'essuyer les pleurs de la Princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleurs,
Du seul soulagement qu'elle eut dans ses malheurs.
N'est il pas tems, Seigneur, que le vainqueur commence
A triompher, s'il peut, des cœurs par la clémence?
Des cris du malheureux, ne vous lassez-vous pas?
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé; (puisse pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'Histoire!)
Enfin, Gustave ést mort, & tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la mere au fils.
La Princesse m'implore & nous la redemande;
Pour l'interêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur, & qu'une fois vous ayant désarmé,

Je serve ce que j'aime, & puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on abuse ici de votre ministere.
Le Rival de Gustave en doit craindre la mere;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FREDERIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle ouvre quelquefois la porte à la licence.

FREDERIC.

Mais si l'on obéit; si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FREDERIC.

Mes soins l'auront produit, Seigneur!

CHRISTIERNE.

Quoi! l'inhumaine..?

FREDERIC.

Obtenant Léonor, vaincroit enfin sa haine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FREDERIC.

Elle n'a rien promis;
Mais je crois en pouvoir tout attendre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte envain; c'est moi qui vous l'annonce.

FREDERIC.

Quoi! je lui porterois cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé, ce décret vous suffit.

FREDERIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfit.

CHRISTIERNE.

A son retour du Temple on pourra lui complaire.

FREDERIC.

Il s'agit d'une grace, & non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi, quand je laisse espérer.

FREDERIC.

Mais la Princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bien-tôt son arrogance.
De leurs derniers adieux on sçait l'emportement.
D'ailleurs souvent l'amour se flatte aveuglément.
Le votre un peu crédule & prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire;
Vous espérez beaucoup; mais ne peut-on sçavoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FREDERIC.

Non, Seigneur, je vous crois; je l'ai mal entendue.
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due.
Je le veux: mais en dois-je aimer moins l'équité?
Et ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ne me pouvoir aimer, ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.

La Princesse m'est chere : oui, Seigneur ! je l'adore.
Je l'ai dit mille fois, je le répéte encore :
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
M'eut rendu redoutable aux plus fiers des rivaux ;
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies.
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flâme un autre a mérité ;
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
Rien ajouter au poids des fers d'une Captive
Trop digne du haut rang dont le destin la prive.
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs ;
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs,
Pour la derniere fois enfin je le déclare :
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare ;
Mais nés pour commander, Seigneur, dans nos projets,
Soyons nos Rois nous-même & nos premiers Sujets.
Je dis plus ; cédat-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et l'espoir que j'avois devint-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de l'espérer encor.)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor de ma main lui doit être amenée.
Vous avez, malgré moi, conclu notre hyménée ;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus ;
Contenez-là, Seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait ; loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré

Que ce n'est pas pour vous que l'Autel est paré.

FREDERIC.

Eh! pour qui donc?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FREDERIC.

Pour vous?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.
Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma Cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FREDERIC.

Est-ce-moi dont la flâme a comblé sa disgrace?
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle, en droit de prononcer.
Christierne! est-ce-là l'usage que vous faites
D'un pouvoir que je céde, & du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné?
Ce rang qui fut à moi, vous l'ai-je abandonné,
Pour voir déshonorer l'éclat du diadême,
Pour voir gémir le foible & pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
Et j'aurai préparé ma honte & leurs supplices?
Que dis-je! Malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde & j'en suis estimé,
Je survis au Rival qui seul en est aimé;

Tout

Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul, je me le défends, & vous prétendez l'être ?
Du prix de cet effort, je ferai plus jaloux ;
Je me fuis immolé pour elle , & non pour vous.
L'appui de Frédéric ne fera point frivole.
Vous oferez me perdre, ou je tiendrai parole ;
Oui, de fa liberté vous payerez mes bienfaits ;
Ou vous vous fouillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

Demeurez, je ne veux vous perdre ni vous craindre,
Mais j'ai de mon côté comme vous à me plaindre ;
Et laiffant-là le ton dont vous m'ofez parler ;
Perfide ! cette nuit, où vouliez-vous aller ?
Gardes !

FREDERIC.

Je vois mon fort ; mais j'ai quelque efpérance,
Jufte Ciel ! mon malheur hâtera ta vengeance !
Des crimes à leur comble, en font de fûrs garans.
Protége Adélaïde, & confonds les Tyrans !

CHRISTIERNE,

En imprécations, l'impuiffance eft féconde.

SCENE VII.

CHRISTIERNE, FREDERIC, OTHON, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Suivez les pas du Prince, Othon ; qu'on me réponde ;

Et qu'il ne forte plus de fon appartement.

(*Othon fort.*)

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Mais quoi! devois-je encor fouffrir qu'un téméraire?...

RODOLPHE.

Vous n'avez fait, Seigneur, que ce qu'il falloit faire.
Tout me devient fufpect, tout vous doit l'être ici:
Et ce qui me furprend, va vous furprendre auffi.
Guftave n'eft point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde
Vous éclairciroit mieux fur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier Inconnu...

RODOLPHE.

N'étoit qu'un impofteur,
Dont l'audace a d'abord fecondé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir enfuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Ofer jouer ainfi la foi des Souverains!
Avec quelle affurance!... Il eft donc en nos mains?

RODOLPHE.

Oui, Seigneur, & de plus, par un bonheur extrême,
Cet Inconnu, je crois, eft Guftave lui-même.

CHRISTIERNE.

Que dis-tu ? d'où te nait ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens qui gardoit Léonor.
Dans ses empressemens pour cette Prisonniere,
On a cru voir un fils allarmé pour sa mere.
Le Garde incorruptible a paru l'écouter.
Par ce moyen sans bruit, on a sçu l'arrêter.
Je l'ai vu : sur son front, au-lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.
Dans un profond silence, il demeure obstiné.
Mais plus il se taisoit, plus je l'ai soupçonné.
Songeons, pour nous convaincre, au parti qu'il faut suivre.
Si c'est votre ennemi que le destin vous livre,
Il n'est ici connu que de quelqu'un des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Il importe pourtant de percer ce mystere;
Mais sans éclat de crainte.

CHRISTIERNE.

Améne t'on sa mere ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

A quelques pas d'ici fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra ; s'il est son fils, Ami,
La nature jamais ne s'explique à demi ;
Bien-tôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mere allarmée.

Pour le nommer Gustave, elle n'a qu'à frémir.
Cependant que l'on fasse arrêter Casimir.
Il nous trahit. Ceci le condamne & m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire;
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre. Vas, cours; fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LEONOR.

CHRISTIERNE.

Votre Juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports, vous étiez excusable.
Moi-même dans les miens, je me suis tout permis;
En les désavouant cessons d'être ennemis,
Mais sçachez bien user de ma bonté facile,
Et ne vous parez point d'un orgueil indocile
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant,
On signale à sa honte un courage imprudent.
Le vôtre exposeroit les jours de la Princesse.
Jusqu'à l'excès pour vous l'amitié l'intéresse.
Votre sort est le sien: songez-y, Léonor.
Sauvez-vous! sauvez-là! vous le pouvez encor,
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise.
Qu'à mes ordres vos soins la rendent plus soumise.
En un mot, réparez ce que vous avez fait.

A ce prix, je pardonne, & je suis satisfait.

LEONOR.

N'espére pas, Tyran, que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grace,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Vas! la Princesse instruite affrontera ta rage.
Pour moi je respirois, après un long orage,
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu! Quelle offre ose-tu faire?
Quels traités nous pleurons, moi, Gustave & son
Pere!
Elle, un Trône usurpé, son Pere & son époux.
Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec nous:
Et du traité, ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toûjours la même audace & le même langage!
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main,
Les attentas d'un autre, & les coups du Destin?
Le sort favorisa mes armes légitimes.
Son Pere & ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu: j'ai conquis: & n'ai rien usurpé.
Pour ton fils; dans son sang ma main n'a pas
trempé.
Suis-je son assassin? veut-on que je réponde
D'un coup?...

LEONOR.

Mérite-tu, lâche, qu'on te confonde!
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils!
Et son meurtrier ose en demander le prix?
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le Traître?

Tu n'a pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des Nations dont tu seras l'horreur,
Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?
D'un attentat infame, est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Décerne au Criminel un prix qui lui soit dû!
Que du Monstre, à mes yeux, tout le sang répandu.
Prouve...

CHRISTIERNE.

Hé bien, j'y consens; qu'il coule en ta presence.
Tu vas voir si le crime ici se récompense,
Et si je suis coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe! paroissez.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, *enchaîné*, LEONOR, GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens, regarde ses fers;
Est-ce là donc un prix digne de ses reproches?
Suis je coupable encor du meurtre de tes Proches?
Qu'il meure! & qu'à jamais ce coup nous rende amis!
Qu'on l'immole! frappez!

LEONOR.

Arrête!

CHRISTIERNE.

Ah, c'est ton fils!

GUSTAVE.

Oüi ; je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte,
Pour d'autres que pour moi, j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user ;
Et je te crains trop peu pour daigner t'abuser.

LEONOR.

O Sang d'un cher époux ! Fils d'un malheureux Peré !
Dans quel état le sort te rend-il à ta Mere !

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre mouvement
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule pitié nous ravit la victoire.
En état de vous rendre un fils couvert de gloire,
Je n'ai pu vous laisser pour ôtage en ces lieux ;
Et voulant voûs sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste & si tendre :
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez, ou retenir ou me cacher vos pleurs.
De nous-même & du sort, soyons du moins vainqueurs.
Gustave à peine ému de sa propre misere,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa Mere ?
Que perdez-vous, Madame ? un Fils déjà pleuré.
Mais, moi qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire !
Je perds, avec la vie, une Mere, un Empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance ; Adélaïde enfin !
Pour tout laisser... Hélas ! à qui ?

LEONOR, *tombant évanouie.*

Qu'on me ſoutienne.

GUSTAVE.

Mais, que vois-je? vos yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine!
Elle ſe meurt. Soldat, frappe! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendreſſe & d'effroi.

CHRISTIERNE.

C'eſt aſſez; qu'elle ſorte; amenez-la, Sophie;
Et que votre ſecours la rappelle à la vie.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE

Guſtave; il n'eſt pas tems encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à long-tems languir dans les tortures.
Répons, traître! où tendoient toutes tes impoſtures?
Eſt-ce à l'aſſaſſinat qu'aſpiroit ta vertu?
Quel deſſein, quel eſpoir, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi, tantôt eut pu ſe taire,
Sourd à la voix du ſang, ſi j'avois pu me faire
Un cœur auſſi farouche, auſſi bas que le tien!
Je ne ſubirois pas ce funeſte entretien.
Je veux bien m'abaiſſer encor à te répondre;

Et c'eſt pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeller ici tous mes diſcours,
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens, eut paru toute nue.
Mais la ſoif de mon ſang qui te les faſcinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraî-
noit.
Du reſte, un vrai courage animoit l'entrepriſe.
On n'aſſaſſine point l'ennemi qu'on mépriſe.
Je te l'ai dit; la main qui t'eut fait ſuccomber,
Sçait mériter la palme, & non la dérober.
Ma haine aux lâchetés, ne s'eſt point éprouvée.
A la tête des miens, la Princeſſe enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort;
Et Mars, à force ouverte eut réglé notre ſort.
Tels étoient mes deſſeins. Le Deſtin qui nous joue,
Couronnant l'injuſtice, ordonne que j'échoue.
Tu regnes, & je meurs; triomphes. Mais, crois-
moi,
Ton bonheur ſera court; triomphe avec effroi.
Tant de calamité que Stokholm a ſoufferte;
Mon exemple, mes ſoins ont préparé ta perte.
Elle ſuivra la mienne, & la ſuivra de près.
Sois maître de mes jours, & tandis que tu l'es:
Eprouve ma conſtance au milieu des ſupplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'eſt que j'ai pour Com-
plices
Tous les gens vertueux que laſſent tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot ſeul va coûter bien cher à ta Patrie.

Moins tu crois la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout eſt ſuſpect, tout eſt indifférent.
Le ſang des Suédois coulera par torrent.
Que ſur un échafaud le tien les en inſtruiſe!
Vas-y trouver la mort! Gardes! qu'on l'y conduiſe.

SCENE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, ADELAIDE, GARDES.

GUSTAVE.

ADieu, Madame: il faut ſoutenir ce revers;
Je n'aurois jamais cru vous laiſſer dans les fers.

ADELAIDE.

Et pourquoi voulez vous renoncer à la vie?
Fléchiſſez. Léonor, moi, tout vous y convie.

(ſe jettant aux pieds de Chriſtierne.)

Serez-vous ſans pitié, Seigneur! & ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui? Vous l'entendez, Madame.

ADELAIDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir ſur votre ame,
Plaignez mon infortune & daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Vous ſçavez à quel prix on peut vous contenter;
Il ne tiendra qu'à vous que votre voix l'emporte.

Sa grace est aux Autels.

ADELAIDE, *bas.*

Ordonnez donc qu'il sorte.

CHRISTIERNE.

Qu'on le méne où j'ai dit: mais en le gardant bien.
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien.

[*à Adélaïde.*]

Parlez. Je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié, cruelle!
Laissez frapper, Madame, & soyez-moi fidelle.

SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADELAIDE.

CHRISTIERNE.

Mais, consultez-vous bien, & sachez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui.
Que si le Fils périt, la Mere est condamnée.
Que Stockholm, à la flâme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses Citoyens.
Balancez maintenant mes avis & les siens.

ADELAIDE.

Quelles extrêmités! & quel Arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible?
Quels objets, après tout, peuvent intéresser
A ce fatal Hymen, où l'on veut me forcer.
Les droits que la Naissance attache à ma personne?

Et! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés:
Jouissez-en! Jamais les ai-je réclamés?
Ces droits, depuis neuf ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu, dans mes fers, quelque part à mes larmes?
Les ai-je, un seul instant, regrettés? Non, Seigneur,
Toute ambition cesse, où regne la douleur.
De mon Pere égorgé sa déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son Rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur & ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée,
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours!
Ou moins sévere, hélas! terminez-en le cours.
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidele, magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux;
Que même elle a déjà nommé du nom d'époux.
Veut-on qu'Adélaïde infidelle, parjure...

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure.
Gustave, en expirant, va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir.
Aussi-bien l'on conspire; & je dois un exemple.
Qu'on acheve.

ADELAIDE.

Seigneur, qu'on me conduise au Temple.

Contentez Frédéric, & le faites chercher;
Qu'il vienne, sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor, vous le croyez capable;
Mais vous comptez envain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même, ici, n'a plus ni droits ni liberté.
Nous sçaurons célébrer, sans lui, cet Hyménée.
Venez, Madame.

ADELAIDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, Seigneur, à qui vous prétendez?...

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine; & vous le demandez!
Venez mettre, Madame, un terme à vos disgraces,
Rapprocher vos Ayeux, remonter à leurs places,
Sauver en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor & tout votre pays!
Sinon ... Quel bruit affreux de loin se fait entendre?
Il redouble; on accourt! Ah! que vient-on m'apprendre?

SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADELAIDE, OTHON.

OTHON.

Seigneur, par ce détour, on peut gagner le Port,
Fuyez, vous n'avez plus que la fuite ou la mort.

Le Prince & Léonor, par les soins de Rodolphe;
Sur un de vos vaisseaux, sont déjà près du Golphe:
Vous aurez, en fuyant, de quoi faire la loi.
Le parti vous étonne, & révolte un grand Roi:
Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins
fortes.
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses Portes;
Le traître Casimir qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, & paroît au moment
Que la Place déjà de Mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous accable: & pour tout dire enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête; il vole; & bien-tôt...

CHRISTIERNE.

Qu'il me voye!
(à Adelaïde qu'il amene.)
Je cours le recevoir. Toi, tremble; & de ta joie
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADELAIDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! & je meurs sans re-
gret!

CHRISTIERNE.

Je puis la posséder, & je la sacrifie! *(à Othon.)*
Fuis avec elle, Ami: ton Roi te la confie.
Je te fuis; te fuirai, mais, grand dans mon
malheur;
Je veux même en fuyant, signaler ma valeur.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.

JE revois la lumiere: & tu veux que je vive!
Mais sous quel Astre enfin; suis-je Reine ou Captive?
Parle; dois-je bénir ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreur étoient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, Madame, j'étois dans ce Palais errante;
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide, & mourante,
Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.
Etoient ce vos Tyrans ou vos Libérateurs?
Ma vue, à ces objets ne s'est guere attachée.
Léonor, de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvellés,
Par ces cris, les Vainqueurs, au combat rappellés,
De tant d'événemens, & le nombre & la suite,
N'ont pu de votre sort me laisser bien instruite;
Et du feu meurtrier le bruit sourd & lointain

Dit trop que le succès redevient incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai la moins conçue,
C'est l'état déplorable, où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en cet affreux désordre, on m'a fait partager.
Sur ces bords dont l'hyver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient; & franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage & les eaux,
M'entraînoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric, & je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir:
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.
Laissant donc loin de moi, Gustave & ma Patrie,
Je demandois la mort, quand ce Prince en furie,
Du Palais où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous joint.
L'on se mêle, je veux regagner le rivage,
Le feu, le sang, l'horreur me ferment le passage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace, long-tems, l'avantage est égal.
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse:
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage, & de mourantes voix,
Un bruit trop effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits, menace de se fendre;
Se

Se fend, s'ouvre, se brise & s'épanche en glaçons,
Qui nagent sur un gouffre, où nous disparoissons.
Rien encor (quelque effroi qui dût m'avoir émue)
Rien n'étoit échappé jusqu'alors à ma vue.
Mais du voile mortel, mes yeux enveloppés,
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
De mon sort mieux que moi, tu n'es pas informée.
Ainsi de plus en plus tu me vois allarmée.
D'un rude & long combat, peut-être qu'affoibli,
Gustave est demeuré sous l'onde enséveli;
Peut-être que sans chef nos troupes fugitives
Auront à son Rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure, en proye à ses transports,
L'épouvantable abyme où je retombe alors...

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand, c'est être réservée;
Madame, espérez tout; cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADELAIDE.

Hélas! & que veux-tu qu'Adélaïde espére,
Si recouvrant le Fils, il faut pleurer la Mere?
Quelle paix la victoire offre-t'elle à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au Vainqueur?
Léonor, au Tyran demeure abandonnée!
Elle! à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Qui ne craignit pour moi les fers ni le trépas!
Loin de qui l'amour même a pour moi peu d'appas!
Son sang payeroit bien la commune allégresse!
Et je lui survivrois!... Le bruit des armes cesse,

Elles ont décidé, Sophie, on vient à nous.
Je tremble. Casimir! pourquoi me fuyez vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos miseres?

SCENE II.

ADELAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au Trône de vos
Peres.

ADELAIDE.

Mais dois-je y regretter l'état où j'ai vécu?
Gustave? Léonor?...

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADELAIDE.

Et peut-être vengé.

CASIMIR.

Non; mais tout prêt à l'être.

ADELAIDE.

Ah, vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vu fuir le Traitre,
Qui du milieu des flots, brave à présent nos coups,
L'impatient Gustave accouroit près de vous.
Mais par des Furieux qui refusent la vie,
Presque de pas en pas, sa course est rallentie.
Il faut combattre encor & vaincre à chaque
instant.

Ami, prends, me dit-il, *un soin plus important.*
J'aurai bien-tôt percé cette foule impuissante:
Dans la Tour cependant ma Mere est gémissante.
Chasse de devant elle, & la crainte & la mort;
Et pour la ranimer, instruits-la de mon sort.
Je le quitte & j'accours: mais, hélas! du rivage,
Sur un Navire exprès approché de la place,
Je découvre, (O spectacle! où de la cruauté
Triomphe sous nos yeux, l'horrible impunité!)
La triste Léonor, sur la poupe enchaînée:
Le Tyran, d'une main, la tenant prosternée;
Et de l'autre, déjà levant, pour se venger,
Le fer étincellant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect, vers lui, nos mains sont étendues.
Du Peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure, le coup demeure suspendu:
Et par un trait lancé, ce billet est rendu.

ADELAIDE, *le prenant.*

Ah! Je ne vois que trop le choix que l'on nous laisse.

SCENE III.

GUSTAVE, ADELAIDE, CASIMIR, SOPHIE, SOLDATS.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le Billet.*

Soldats, qu'on se retire, & que le meurtre cesse!
Que le Sang le plus vil, devenu précieux,

Temoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

[*à la Princesse qui paroît accablée.*]

O faveur, que du Ciel je n'osois presque attendre!
Que de graces déjà n'ai-je pas à lui rendre!
Madame, vous vivez, & par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens;
Vous vivez! quelle crainte en mon cœur est cessée!
Dans quel horrible état je vous avois laissée!
Pour courir assurer un succès balancé
Par les Tyrans qu'enfin vos armes ont chassé.

ADELAIDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eut été mieux servie:
Il eut avec le Trône abandonné la vie;
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour,
J'avois à rassurer la Nature & l'amour;
Vous & ma Mere avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux, mes lauriers devenoient superflus!
Je vous vois. Je respire. Il ne me reste plus
Pour goûter sans mêlange, une faveur si chere,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma Mere;
Voyons-la. Quelle joye, après tant de malheurs!...
Mais que m'annonce-t'on! Je ne vois que des pleurs!
Vous qui la secouriez; répondez-moi, Sophie;
Casimir... Tout se taît. Ah, ma Mere est sans vie!

ADELAIDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous gémiſſez tous ?

ADELAIDE.

Voyez quel ſacrifice on exige de vous.

(Elle lui donne le billet.)

GUSTAVE, *lit.*

Ou deviens Parricide ; ou fléchis ma colere.
Guſtave, je t'accorde une heure pour le choix.
Songe à ce que tu peux, ſonge à ce que tu dois.
Ou rends-moi la Princeſſe, ou vois périr ta Mere.
Le Barbare, en fuyant, l'avoit en ſon pouvoir !

CASIMIR.

Du haut de ce Palais, Seigneur, on la peut voir;
Le poignard, à nos yeux, reſte levé ſur elle.

ADELAIDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juſte Ciel ! à qui donc ſera dû votre appui?
La pitié deux fois m'eſt fatale aujourd'hui !

ADELAIDE.

Le Prince étoit, Seigneur, notre reſſource unique ;
Je pourrois tout encor ſur cette Ame héroïque,
Et j'irois me jetter, ſans rien craindre, à ſes pieds ;
Si ce Rival étoit le ſeul que vous cuſſiez.

GUSTAVE.

Le ſeul ! ce n'eſt pas lui que l'échange concerne ?

ADELAIDE.

Non, Seigneur !

GUSTAVE.

Et qui donc?

ADELAIDE.

Le Tyran.

GUSTAVE.

Chriſtierne ?

ADELAIDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du ſort,
Lorſque ſur l'échafaud, vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Auſſi n'eſt-ce pas vous qu'il faut livrer, Madame.
C'eſt à moi d'aſſouvir le courroux qui l'enflâme.
Vas le trouver, Ami ; ſçache s'il y conſent.
De ce courroux, ma Mere eſt l'objet innocent.
Qu'il accepte en échange un Rival qu'il déteſte...

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi ſi funeſte !
Tout ordre qui vous nuit paſſe votre pouvoir,
Seigneur, & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADELAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA Mere, je le vois, n'a plus que moi pour elle !

ADELAIDE.

Ah, Prince ! où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle,

ADELAIDE.

Inſenſé ! le devoir te fait-il une loi
De périr, ſans ſauver ni ta Mere, ni moi ?

Penſes-tu qu'à ſon Fils elle veuille ſurvivre?
Qu'en tous lieux ton épouſe héſite de te ſuivre?
Qu'il lui reſte un refuge ailleurs que dans tes bras?
Et qu'en m'abandonnant, tu ne me livre pas?
Que deviens-je? S'il faut que ton ſang ſe répande?
Qui veux-tu, ſi tu meurs, Cruel! qui me défende
Contre l'oppreſſion d'un mortel ennemi
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
Si courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage;
Epargne ta Patrie, & daigne au moins ſonger
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître ſes miſeres.
La cruauté ſans frein, va rompre ſes barrieres:
Et jointe à la vengeance, aura bien-tôt verſé
Le peu de ſang qu'ici ſes excès ont laiſſé.
Amant peu tendre, appui reprochable & fragile,
Condamnable Vainqueur, & victime inutile,
Vas perdre, n'écoutant qu'un aveugle tranſport,
Ta Reine, ton Pays, ta victoire & ta Mort.

GUSTAVE.

Je ſerai, ſi l'on veut un appui reprochable,
Une aveugle Victime, un Vainqueur condamnable;
D'un regret volontaire, un Amant déchiré;
Mais je ne ſerai point un Fils dénaturé:
Ma vie appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels ſeroit empoiſonnée,
Si faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laiſſoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir;
Que ma Mere pour moi, voit levé ſur ſa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,

Qui dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux Peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre,
Madame, encouragez ma Mere à me survivre,
Pour recevoir ses pleurs, ouvrez-lui votre sein!
Soyez-vous l'une à l'autre, une ressource. Enfin,
Pour Stockholm & pour vous, cessez d'être allarmée;
Je vous laisse au milieu d'un Peuple & d'une armée
Dont ma Victoire a fait d'invincibles remparts...
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards.
L'Amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma Mere & ma Patrie,
Je vous aurai placée au Trône, en vous quittant.
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
D'un infame abandon, déjà l'on me soupçonne.
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.
Adieu. [*à Sophie.*] Retenez-là.

ADELAIDE.

C'est envain qu'on l'espére!

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? Laisser périr ma Mere!

ADELAIDE.

Non, mais t'accompagnant...



SCENE V.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR, SOPHIE.

LEONOR.

Vous triomphez, mon Fils.
Nous allons nous venger, & nos maux sont finis.

ADELAIDE.

Ah ! que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE.

Et quel prodige heureux fait cesser nos allarmes ?

LEONOR.

Puisse-t'il à jamais épouvanter les Rois
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne laissant une foible espérance,
Ou peut-être à l'Amour, préférant la Vengeance,
Du geste & de la voix, pressoit les Matelots;
Il paroît, & mon sang alloit rougir les flots.
Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.
Tous les Chefs de la Flotte, & le Prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidele aux volontés d'un traître,
Glorieux & puni, meurt aux yeux de son Maître.
J'étois sans force encore aux pieds de l'inhumain,
Le nouveau Roi m'aborde, & me tendant la main,
Honteux de mes liens, veut les rompre lui-même.

Pour prémices, dit-il, *de mon pouvoir suprême,*
Madame, je vous rends à votre illustre Fils,
Que son Epouse, & m'aime & m'estime à ce prix!
Allez, & de la paix soyez le premier gage.
Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage.
C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
Et ne mettre mes soins désormais qu'à regner.
Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,
Me laisse, & fait partir la Flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on raméne avec moi
Le cruel dont la rage y sema tant d'effroi.

SCENE VI. & Derniere.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'Alégresse par-tout, Seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné, devant vous va paroître.
Son sang sur le rivage eut aussi-tôt coulé,
Et le Peuple en fureur l'eut cent fois immolé;
Mais c'étoit vous priver du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime.
D'une honteuse mort il ordonna l'apprêt,
Il va de votre bouche en recevoir l'Arrêt.
(*Christierne paroît enchaîné.*)

GUSTAVE.

Quel spectacle! ô fortune! ainsi donc ton caprice

Quelquefois se mesure au poids de la Justice.
Tygre! l'horreur, la honte & le rebut du Nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort!
Devant quel Tribunal il t'oblige à paroître!
Sur ces terribles lieux où je te parle en Maître,
Léve les yeux, Barbare! & les léve en tremblant,
Voici de tes forfaits le Théâtre sanglant.
Qui te garantira des coups que tu redoutes?
Ces marbres profanés, & ces murs & ces voutes,
Et l'ombre de mon Pere, & l'ombre de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre Maison;
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-tems la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant attestent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma Mere & sur moi.
La Reine a craint encor un destin plus horrible...

CHRISTIERNE.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant, penses-tu m'émouvoir?
Toi, de qui la pitié croîtroit mon désespoir?
Ta vengeance déjà devroit être assouvie.
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu;
Profite de l'exemple, & satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la satisfais donc. Je t'épargne. Survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Eprouve les remords, les regrets, l'épouvante.
Même à ta liberté, je défends qu'on attente :

Errant & vagabond, jouis-en ſi tu peux;
Exécrable par-tout, ſois par-tout malheureux;
Par-tout comme un Captif que pourſuit le ſupplice,
Et qui du Monde entier s'eſt fait un précipice.
Je te charge du ſoin de ſon embarquement,
Caſimir; qu'on l'éloigne, & que dans le moment
Pour jamais, de ce Monſtre on purge le rivage.
Et nous, Madame, après un ſi long eſclavage,
En de tendres liens, allons changer nos fers;
Et réparer les maux que Stockholm a ſoufferts.

FIN.



LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE.

Par Monsieur NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

ACTEURS.

CONSTANCE.

DURVAL, *Epoux de Constance.*

SOPHIE, *Niece d'Argant.*

DAMON, *Ami de Durval, Amant de Sophie.*

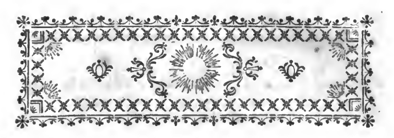
ARGANT, *pere de Constance.*

CLITANDRE, } *Marquis.*
DAMIS, }

FLORINE, *Suivante de Constance.*

HENRY, *Valet de Chambre de Durval.*

La Scene est au Château de Durval.



LE PRÉJUGÉ *A LA MODE*, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

AH! Constance, eſt-ce à vous à prendre ma défenſe,
Et celle de l'hymen, vous...

CONSTANCE.

Ce doute m'offenſe;
Vous me connoiſſez peu, ſi vous me ſoupçonnez

De penser autrement.

DAMON, *à part.*

Madame, pardonnez...

Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée,
Damon, soyez-en sûr, croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore,
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi ! votre liaison...

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;
Vous m'étonnez ; d'où vient cette extrême injustice ?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur ;
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes :
On se trompe en jugeant trop généralement,
Elle croit que l'hymen est un engagement
Dont son sexe est toûjours l'innocente victime ;
Tel est son sentiment qu'elle croit légitime ;

Je ne ſçais quel exemple, ou plutôt quelle erreur
Autoriſe encor plus ſon injuſte terreur.
Vous ferai-je un aveu peut-être inexcuſable ?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend reſponſable.
Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monſieur, elle ſe trompe, & nous offenſe tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE.

Damon, il n'en eſt rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croye.

CONSTANCE.

Briſons là, je vous prie: avant notre départ,
Sophie, à mes conſeils aura peut-être égard,
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'eſt en vous que j'eſpére:
Vous ſçavez que ſon ſort dépend de votre Pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant: je veux hâter votre bonheur.

DAMON.

Je ſuis confus...

CONSTANCE.

Allez: je me fais un honneur
De le faire changer d'idée & de langage ;
Surtout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, *à part, en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux !
Que Durval devroit bien y borner tous ses vœux !

SCENE II.

CONSTANCE *seule.*

FAut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidele & si sage !
Me verrai-je toûjours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel !...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse:
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir;
D'un ingrat, qui m'est cher, je me ferois haïr:
Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine,
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

VOus m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroiſſez ému.

ARGANT,

Je ſuis même en colere.
Je ſors de chez Sophie; elle tient de ſa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à ſoutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir:
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous ſçavez?...

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaiſance;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

Durval eſt à-peu-près ce que je fus jadis:
Ce tems n'eſt point ſi loin, que je ne m'en ſouvienne,
Ma jeuneſſe fut vive encor plus que la ſienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé;
Et véritablement une union ſi belle,
Si ma femme eut voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems ſe paſſa, mais beaucoup, preſqu' un an,
Sans que rien de ma part troublat notre Roman;
Mais auprès d'une femme on a beau ſe contraindre:
Bon! naturellement le ſexe aime à ſe plaindre.
Or, comme enfin l'amour ſe change en amitié;
C'eſt juſtement de quoi ſe fâcha ma Moitié:

Elle ne sçavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme;
Elle crut perdre au change, elle dissimula.
Peut-être près d'un mois, après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge.
Madame se plaignit, & mon Pere en fut juge:
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas:
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
Puisqu'il ne veut pas prendre une autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante...
Eh bien, Madame, soit; vous êtes très-contente...
Oui,... très-heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites pourtant du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toûjours un triste & cruel esclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur...
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur...

Ma Niece est votre amie, & je lui sers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui, mais on a pris soin de lui gâter l'esprit;
Damon & votre époux en sont dans un dépit....
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hyménée? où les a-t-elle pris?
A son âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnés se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui loin de l'effrayer, irrite ses désirs;
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs;
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma Niece en prend une autre idée,
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
(*haut.*)
Apprenez donc, Monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée,
Je ne méritois pas d'être si fortunée;
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,

Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pu ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connoître,
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sçait souffrir.
Voilà mes sentimens, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toûjours aussi bien que l'on pense ;
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Ma Bru, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma Niece,
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse ;
Et que bien-tôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma Niece l'aimeroit !

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie :
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît ?

CONSTANCE.

Ce n'eſt point un refus, c'eſt de l'incertitude:
On ne s'engage point ſans quelque inquiétude.
En cela j'aurois tort de la déſaprouver;
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il eſt poſſible,
A s'aſſurer du cœur qu'elle a rendu ſenſible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne ſervent à rien.
(*Sophie paroît.*)

SCENE IV.

CONSTANCE, ARGANT, SOPHIE.

ARGANT, *à Sophie.*

MA Niece, comment donc entendez-vous la choſe?

SOPHIE, *en regardant Conſtance.*

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le ſuppoſe.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre deſſein n'eſt plus de me ſacrifier?

ARGANT.

Moi, te ſacrifier, quand je veux, au contraire,
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a ſçu plaire,
Damon?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé ! c'eſt apparemment Madame que voilà ;
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge,
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'eſt pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un ſort pareil au ſien.

SOPHIE.

Quoi, vous me ſouhaitez un ſemblable partage ?
(En montrant Conſtance.)
Madame eſt donc heureuſe ?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Eſt-ce elle qui le dit ?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir :
Ma crainte cependant n'eſt pas moins légitime,
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'eſtime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois.
Peut-être, ſi mon ſexe abuſé tant de fois
Pouvoit eſpérer d'être heureux en mariage,
Je choiſirois Damon... L'exemple me rend ſage,
Madame, j'ai des yeux, & je vois aſſez clair :
Je remarque aujourd'hui qu'il n'eſt plus du bon air

D'aimer une compagne à qui l'on s'aſſocie,
Cet uſage n'eſt plus que chez la bourgeoiſie,
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,
Un parfait ridicule, un travers ſans égal.
Un époux à préſent n'oſe plus le paroître,
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être,
Il faut qu'il ſacrifie au préjugé cruel,
Les plaiſirs d'un amour permis & mutuel.
Envain il eſt épris d'une épouſe qui l'aime;
La mode le ſubjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la néceſſité
De paſſer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée auſſi creuſe?

SOPHIE, *en montrant Conſtance.*

Sur tout ce que je vois...

ARGANT.

Elle ſe dit heureuſe.

SOPHIE.

Conſtance! Heureuſe, elle?

CONSTANCE, *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le ſuis.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis..

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles diſgraces?..
Elle a dit mon ſecret; je vais dire le ſien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue?

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame,
J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs;
Mais, que dis-je? j'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément,
Celle-ci ne veut pas épouser son amant.
Constance... Mais qui diable y pourroit rien comprendre?
En attendant je sçais le parti qu'il faut prendre;
Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non;
Quand à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mes Dames, à votre aise; il ne faut point se rendre:
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

(Il sort.)

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, *à Sophie.*

QU'avez-vous fait?

SOPHIE, *en rêvant.*

Damon n'oſera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler;
Une épouſe plaintive eſt encor moins aimable:
Je le diſois.

SOPHIE.

En quoi ſuis-je donc ſi coupable?
Oui, ma chere Conſtance, il eſt vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuſe;
Tant de délicateſſe eſt fauſſe ou dangereuſe.
Quoi! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus ſenſibles coups?
Violer tous les jours le ferment qui nous lie?
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me ſoit permis de reclamer des droits
Qui devroient être égaux?... Mais ils ont fait les Loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave:
Sa femme eſt ſa compagne, & non pas ſon eſclave;
Je vais dire encor plus; tant de tranquillité
Peut vous faire accuſer d'inſenſibilité.

CONSTANCE, *tendrement.*

M'en ſoupçonneriez-vous?

SOPHIE.

Non, je vous rends juſtice.

Je ſçais que vous ſouffrez le plus cruel ſupplice;
Mais vous autoriſez un injuſte ſoupçon,
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos ſoins de paroître heureuſe en apparence.
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût
Que nous donne un ingrat quand il nous pouſſe à bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'eſtime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour.
L'eſtime d'un époux doit être de l'amour:
Oui, ce ſentiment-là renferme tous les autres.
Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
Tout perfides qu'ils ſont, ils veulent être aimés:
Se contenteroient-ils de n'être qu'eſtimés?
Quand à moi, je ſuis née & trop tendre & trop vive,
Pour oſer m'expoſer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat;
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour & sur sa probité.

SOPHIE, *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garans n'aviez-vous pas compté ?
Que sont-ils devenus ? qu'est-ce qui vous en reste ?
Ce n'étoit qu'une embuche, & qu'un piege funeste,
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

SCENE VI.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

FLORINE.

MAdame, je vous cherche. On vient.

CONSTANCE.

Que me veut-elle ?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien, quelle nouvelle ?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement.
Venez, vous trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE.

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux... Lui? la demande eſt bonne;
Eſt-ce jamais par-là qne ſon chemin s'adonne?
Il eſt vrai que ceci feroit aſſez nouveau;
Vous loger l'un & l'autre aux deux bouts du
Château.

CONSTANCE.

Florine, ſçachez mieux reſpecter votre Maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais.

SOPHIE.

Sçachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas?... C'eſt votre habit.

CONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame; il eſt charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grace,
Ou plutôt venez voir: c'eſt un habit de chaſſe;
Mais d'un air, mais d'un goût; venez vous habiller.
Sous cet ajuſtement que vous allez briller!
Vous allez ajouter conquête ſur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle viſion lui paſſe par la tête!

D'où me vient cet habit ?

FLORINE.

Je ne sçais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

Ah ! ah ! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi, Madame, seroit-ce une galanterie ?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi ?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi ?

CONSTANCE, *à Sophie, après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse ?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse ...

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités ...
Mais voici mon époux : dans cette conjonćture,
Dois-je lui confier cette étrange avanture ?

SCENE VII.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

DURVAL, *à part.*

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présens. (*haut.*)
Madame éclate enfin en regrets offensans.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez.

DURVAL.

On vient de me l'apprendre.
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre:
Je ne l'aurois pas cru: malgré tous mes soupçons,
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu ... Monsieur, pouvez-vous croire ...
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr ... Ah, cruelle Sophie!

SOPHIE.

J'en suis la cause, il faut que je la justifie.
(à Durval.)
Je n'imaginois pas qu'on eut la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, *à part.*

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Epargnez...

FLORINE.

Point de grace.
Ah! Si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher;
Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume,

Au

Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume ;
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

DURVAL, *à part.*

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous !

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte,
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat :
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe ;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, *avec fierté.*

Florine, je vous chasse ;
Sortez.

FLORINE, *à Constance.*

Moi ?

DURVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt ſi cruel;
Cette fille vous aime, il eſt bien naturel.
(*à Florine.*)
Viens, cet avis mérite une autre récompenſe;
Tiens, prens...

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépenſe.

DURVAL, *à Conſtance.*

Madame, faites grace à ſes vivacités,

FLORINE, *à Durval.*

Ah! Puiſque vous payez ſi bien vos vérités,
Une autrefois j'aurai le reſte de la bourſe.
(Durval la lui donne.)

SOPHIE.

La plaiſanterie eſt d'une grande reſſource.

DURVAL, *à Conſtance, d'un air plus enjoué.*

C'eſt aſſez... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuſer ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, *à part.*

Oui, c'eſt bien-là de quoi Madame s'embarraſſe?

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaiſir de la chaſſe,
Grande muſique enſuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaiſir qui vous ſuit,
Madame; on partira lorſque vous ſerez prête...
(*en la regardant.*)
Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE, *avec embarras.*

Monſieur...

DURVAL, *vivement.*

Le rendez-vous eſt au milieu du bois;

De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caléche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre Ecuyer laissoit dépérir votre train;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main...

(Constance se trouble & paroît interdite.)

Madame, ce discours semble vous interdire?
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire:
Dépensez hardiment, & vous aurez raison.

FLORINE, *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse!

DURVAL.

A quelle occasion?

CONSTANCE.

Ah! Je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on put avec moi prendre tant de licence.

DURVAL, *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence, en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est...
En un mot...

DURVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, enfin, cette caléche...

DURVAL.

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLORINE, *à part.*

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, *à part.*

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée!

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, *à part.*

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.
(*haut.*)
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, & même avec instance,

D'éclaircir ce myſtere... il nous eſt d'importance;
Plus que je n'oſe dire ... & que vous ne croyez.
Je vous en ſçaurai gré, ſi vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrir... je vous prie,
Qui peut avoir riſqué cette galanterie...
De plus... préſens ou non... Madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez, ſi vous vous en ſervez.
(*il ſort.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, *à Conſtance.*

HÉ bien, que dites-vous de cette complaiſance ?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte aſſez d'aiſance.

CONSTANCE, *après avoir rêvé.*

N'eſt-ce point mon époux qui me fait ces préſens?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours auſſi plaiſans;
Pour qui les prenez-vous ? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari ſoit jamais prodigue envers ſa femme;
Il lui donne à regret, toûjours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut:
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;

Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh! N'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! Je sens assez le poids de mes malheurs:
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrace.

(à Sophie.)

Je vais me refermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis... Laissez-moi, par égard:
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

(Elle sort.)

SOPHIE, *en la regardant aller.*

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux?
Qu'on ne m'en parle plus, ils se ressemblent tous.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *paroît rêveur, il va & vient.*

NOtre Cerf n'a pas fait affez de réfiftance.

DAMON.

Il eft vrai: mais entrons un moment chez Conftance.

DURVAL, *toûjours diftrait.*

Mon équipage eft bon: j'imagine qu'ailleurs
Il feroit mal-aifé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Conftance en devoit être, elle n'eft point venue.

DURVAL.

Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle... Allons, c'eft une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui, mais je ne vais guere en vifite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excufe cruelle!
Du fort de ton époufe adoucis la rigueur;

L'esprit doit réparer les caprices du cœur:
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste;
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, *après avoir regardé par-tout.*

Je crois tous nos Chasseurs dans son appartement...
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.
[*Il soupire.*]
Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils, des discours
Que ma foible raison me rappelle toûjours.
Quand j'ai voulu parler, ma honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altére.

DAMON.

Durval, j'ai des défauts, & même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers & qu'entraves:
Toûjours jaloux, & prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser:
Mais la vraye amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre & délicieuse,
Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,
Ont ensemble formé les nœuds toûjours charmans;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, *d'un air pénétré.*

Hé bien, sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystere;
Que du fond de mon cœur il passe au fond du tien,

Qu'il y reste caché, comme il est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouie,
Mais qui va décider du reste de ma vie.

DAMON, *avec étonnement.*

Quoi! ton volage cœur se livrera toûjours
A des feux étrangers, à de folles amours?
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,
Ne pourront-elles plus renaitre de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

DURVAL.

Apprens quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non, je suis ton ami, mais non pas ton complice.

DURVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins:
Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON, *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DURVAL, *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprens les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes;
C'est la mienne.

DAMON.

Conſtance !

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah! Durval,
A mon raviſſement rien ne peut être égal...
N'eſt-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de paſſage ?

DURVAL.

Tu le crains, & Conſtance en pourra craindre autant.
Qu'il eſt triſte d'avoir été trop inconſtant !
Le veritable amour ſe prouve de lui-même.
Déja, pour l'aſſurer de ma tendreſſe extrême,
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour ;
Raſſemblé les plaiſirs dans cet heureux ſéjour.
Apprens donc que je ſuis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure ſans ceſſe à l'objet que j'adore
Tous ces amuſemens imprévus & nouveaux,
Dont tout le monde ici ſoupçonne des rivaux ;
Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſſiere.
Je lui fais des préſens de la même maniere...
On s'attache encor plus par ſes propres bienfaits ;
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais :
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui cauſer un embarras extrême.
Que peut-elle penſer ?... Durval, y ſonges-tu ?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute ſa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont ſon ame eſt atteinte,

Cependant je feignois en écoutant sa plainte;
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé?
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte;
Un préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment! Du ridicule!... Et quelle en est la cause?
Quoi, d'aimer sa femme?

DURVAL.

Oui, le point est délicat;
Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage;
C'est la raison pourquoi Constance est du voyage;
J'y croyois être libre & seul avec les miens,
Je comptois d'y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne:
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenans,
Mon rang m'attire ici mille respects génans...
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs;
Ainsi des autres, c'est à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre;

Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espece,
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
Et véritablement, quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle !

DAMON, *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON, *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment...
[*vif.*]
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?
Oserois-tu produire une excuse aussi folle?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole;
Il sçauroit t'y forcer, aussi-bien que les loix.
[*tendrement.*]
Mais une femme n'a, pour soutenir ses droits
Que sa fidélité, sa foiblesse & ses larmes;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,
Un abus si cruel de la loi du plus fort?

DURVAL.

Je suis désespéré; mais je céde à l'usage.
Suis-je le seul?... Tu sçais que l'homme le plus sage

Doit s'en rendre l'afclave.

DAMON, *vivement.*

Oui, lorfqu'il ne s'agit
Que d'un goût paffager, d'un meuble ou d'un habit;
Mais la vertu n'eft point fujette à ces caprices;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs;
Il fuffit qu'un ufage intéreffe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime;
L'exemple ne peut pas autorifer un crime.
Faifons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

DURVAL.

Mais enfin je me fens affez fort en effet,
Pour facrifier tout, fans que je le regrette,
Pour aller vivre enfemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai défefpéré!

DURVAL.

Et c'eft pourtant le feul que j'aurois préféré;
Un inconvénient, fans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprens à Conftance un triomphe fi doux,
Si ma femme me voit tomber à fes genoux,
Comment daignera-t'elle ufer de fa victoire?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire:
Je crains que fa fierté ne furcharge mes fers;
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toûjours de toutes les efpeces,

Sur-tout lorſque l'on cherche à flâter ſes foibleſſes.
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas, ce ſexe impérieux:
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême;
Il veut regner, il veut maîtriſer ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh! pourquoi voulons-nous qu'il ſoit ſoumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons ſéduit?
Notre empire commence où le ſien eſt détruit.
Nous plaindrons-nous toûjours, injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes?
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer?

DURVAL.

Conſtance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon;
Conſtance doit me faire acheter mon pardon.
Que de ſoins, de ſoupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t'il que j'oppoſe à ſes juſtes allarmes!
Plus je vais employer de foibleſſe & d'amour,
Et plus ſon aſcendant croîtra de jour en jour.
(*Il rêve.*)
Ah! c'en eſt trop, il faut ſuivre ma deſtinée,

La résolution en est déterminée...

DAMON, *en l'embrassant.*

Ah ! Cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer !...

DURVAL.

Que dis-tu ?
Quelle méprise!

DAMON.

Aux pieds d'une épouse adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

DURVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc!

DURVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois succomber ;
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire:
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais, songe donc aux biens où tu va renoncer,
Sçais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eut pu te faire un sort si plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus!
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus?

DURVAL, *d'un ton pénétré.*

Hélas! Il faut se rendre, & lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie ...
Sois content, mon cœur céde, & se rend à l'amour.

Viens être le témoin du plus tendre retour.

[*Il fait quelques pas pour sortir, Constance arrive.*]

(*Il se trouble.*)

Quelle rencontre, ô Ciel ! C'est elle qui s'avance...
Ne ferai-je pas mieux d'eviter sa présence ?

(*Il veut s'en aller, Damon le retient.*)

SCENE II.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *après quelque résistance, se rapproche avec Damon.*

(*à Constance.*)

JE retenois Damon qui vouloit s'en aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE, *à Durval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

DURVAL, *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! J'avois besoin d'un peu de solitude.

Vous

Vous sçavez le sujet de mon inquiétude ;
Elle augmente sans cesse, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite ;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite...

DURVAL.

Est-ce pour ces présens ? On sçaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! J'étois respectée, & je ne la suis plus.

DURVAL, *l'embrasse tendrement.*

Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

DURVAL, *avec trouble.*

Cela suffit, Madame...

(à Damon.)

Je ne sçais où j'en suis.

DAMON, *bas à Durval.*

Il faut t'aider un peu.

DURVAL, *bas & vivement à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, *étonnée s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous ?

DURVAL, *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire...
C'est à votre sujet... il faut vous en instruire.
Sachez donc un secret... Vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Hé bien ?

DURVAL.

Notre embarras...

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ofe plus s'attendre,

Qui craint de compromettre un amour auffi tendre...

Mais ... que ne pouvez-vous lire au fond de fon cœur!...

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon.

DURVAL, *vivement.*

Juftement.

DAMON.

Quelle erreur!

En vérité, Madame, il parle de lui-même.

DURVAL.

Non, il me fait parler... Voyez fon trouble extrême...

Il eft timide, il craint de vous trop rabaiffer...

Il n'ofe vous prier de vous intéreffer

A fon bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte eft indifcrette.

DURVAL.

Je le difois.

CONSTANCE.

Il fçait combien je le fouhaite.

DURVAL.

Ah! Vous me raviffez: prêtez lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

DURVAL.

Moi, je répons pour lui ;
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, *bas à Durval.*

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE, *bas.*

Quel garant infidele!

DURVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.
L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis;
On en jouit sans peine & sans inquiétude:
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modele.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres en entrant.*

Voilà ce que jamais on auroit attendu.

DURVAL, *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre & Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE, *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scene est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
(*Il rit.*)
Laisse m'en rire encore.

ARGANT.

Allons: rions. De quoi?

CLITANDRE, *à Durval.*

On m'écrit... Tu riras.

DURVAL, *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh! Par ma foi,
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage;
Ce célebre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens.
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, son pere fut de même :
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous ... Non, poursuivez,
Voyons quels contre-tems lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique ?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens ?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

DURVAL.

Se seroit-il battu ?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié ?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort ?

CLITANDRE.

Autant vaut ;
Il est amoureux fou.

TOUS, *c'est-à-dire*, *Durval*, *Argant*, *Damon*.

De qui ?

CLITANDRE.

Ces lettres closes,
Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses :
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais crû ?

DURVAL.

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle sçu lui plaire ?

CLITANDRE.

Et mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette Marquise assez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas ?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t'il entrepris le cœur de quelque prude ?
En tout cas, je le plains ; l'esclavage en est rude ;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'est donc cette Actrice ?

CLITANDRE.

Eh, non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime ?

ARGANT.

Sa femme !

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'eſt ſa femme, elle-même...

ARGANT.

Ce ſont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, *à Damon.*

Sainfar aime ſa femme auſſi.

DAMIS, *à Conſtance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on ſoit ſenſé, l'on devine le bien.
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'eſt un cœur égaré que le devoir ramene,
Que l'amour fait rentrer dans ſa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaiſirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma préſence ici ne vous déplaiſe,
Je vous laiſſe railler & médire à votre aiſe.

SCENE IV.

ARGANT, DURVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Conſtance prend la choſe affirmativement.

ARGANT.

Bon, bon, c'eſt pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...
Hé bien ! notre galant aime jusqu'à sa femme ?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

DURVAL, *à Clitandre.*

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant ?

DAMIS.

A ton avis, Durval ? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la Cour, à la Ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné;
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage:
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, & bien tôt se haïr.

ARGANT.

C'est un enlevement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage,
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir.
C'est d'entrer dans le monde, & non pas d'en sortir.

DURVAL.

Ils jouissent sans doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,

Un maître dont il est le premier domestique,
Qui trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute c'est l'usage....
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh! ris-en donc, Durval.

DURVAL, *à Damon.*

Oui... rien de plus plaisant.... Quelle épreuve....
J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abymé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

DURVAL, *à Damon.*

Ami, quels propos!

DAMIS, *à Durval.*

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

DURVAL, *avec embarras.*

Moi! point du tout, j'en ris autant qu'il m'est
possible.

DAMON, *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le public entr'eux,
Et qui ne font pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, Messieurs, un peu plus de
morale ;
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez ;
A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt ;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie.
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit ;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même sans scru-
pule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas, on en est convenu ;
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comédie.

ARGANT.

Tout de bon ?

DAMIS.

J'ai la Piece ; on l'a fort applaudie :
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous ;

Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites
vous?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON, *avec colere.*

C'est une farce infame.

DAMIS.

On la nomme l'Epoux amoureux de sa femme.

ARGANT.

Bon, c'est un des travers qu'on doit moins épargner :
Il n'est pas fort commun, mais il pourroit gagner:
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte!
Tant mieux... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront: Constance aura le sien,
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance:
Durval contresera l'amoureux de Constance:
Damon aura tout juste un rôle de Caton;
[*à Clitandre.*]
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un Valet: qui pourroit bien le faire?...
[à Durval.]
Ah! Ton Valet-de-chambre, Henri, c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

Durval, tu te fais fort, apparemment?

DURVAL, *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la Piece.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi-bien que ma niece.
(*Il sort.*)

DAMIS, *à Durval.*

Détermine Damon: quant à toi, tu sçais bien
Que l'on doit se prêter; tu ne risqueras rien.
[*Ils sortent.*]

SCENE V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *d'un air ironique.*

En est-ce fait? Dis-moi, que pourras-tu répondre?
Il falloit cet exemple afin de te confondre.

Ou m'allois-je embarquer ?... Ne me presse donc
plus,
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrette,
Et vous y prenez même un rôle.

DURVAL.

Oui, je m'y prête;
A ma femme du moins je parlerai d'amour;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai sans risque, & sans me compromettre.
Hélas! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser... Oui, je me trahirai:
On verra que je sens tout ce que je dirai:
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon
rôle;
Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il tems ? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
[*à part.*]
Il le faut embarquer.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, & de m'en retourner:
Je le vais annoncer, & partir tout de suite.
(*Il va pour sortir, & revient.*)

DAMON.

Quelle foiblesse!

DURVAL.

Ecoute: avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Conſtance en ſecret, & je crois
Que ſon portrait eſt fait: car c'eſt depuis un mois
Qu'on eſt après. Le peintre eſt dans le voiſinage,
Vois ſi par avanture il a fini l'ouvrage:
C'eſt un ſoulagement dont mes yeux ont beſoin.
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce ſoin.
Mais tu ne partiras peut-être pas ſi vîte?

DURVAL.

Dès ce ſoir même. [*Il ſort.*]

DAMON.

Il faut que j'empêche ſa fuite.
Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux!

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON *ſeul.*

ENfin, Durval nous reſte, & j'en ai ſa parole;
Je crois avoir détruit ſon préjugé frivole.
C'eſt un retour heureux qui n'eſt dû qu'a mes ſoins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins:
Sachons s'il eſt le ſeul qui me reſte à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en inſtruire?

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traverſant le Théâtre.*

AH, vous voici, Monſieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous ſuis.

SOPHIE.

A propos, eſt-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme eſt trop flatteur, mais je ſçais le réduire
A ſa juſte valeur.

SOPHIE.

Eh! Tâchez de m'inſtruire.

DAMON.

Durval devoit partir, un contre ordre eſt venu;
C'eſt par ce contre-tems que je ſuis retenu.

SOPHIE.

Un contre-tems, Monſieur?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuſte qu'il eſt...
Pardonnez ce murmure, il eſt bien légitime
Aux malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'eſt pas fait pour lui;

DAMON.

Hé bien, en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort ; & moi j'ai de justes allarmes ...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toûjours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours :
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle ;
Une personne à charge, & sans autorité :
Exposée au mépris, à la témérité ;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidele : inutile avantage !
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat :
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable ?

SOPHIE.

Il est accoutumé, cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée :
Son humeur inconstante est trop bien avérée :
Son exemple, en un mot... Eh! croyez-vous?... Mais non.

DAMON.

Quoi?...

SOPHIE.

Ce que je voulois dire eſt hors de ſaiſon.

DAMON.

Je ſuis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il eſt inutile de feindre.
Ecoutez: je ſuis franche, & vous l'allez bien voir;
Oui, je ſens tout le prix que vous pouvez valoir,
Je crois connoître à fond votre heureux caractere;
Autant que votre amour, votre vertu m'eſt chere:
Peut-être l'on pourroit vivre heureuſe avec vous,
Si la conſtance étoit au pouvoir d'un époux:
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne....
Durval vous reſſembloit.

DAMON.

Mais, s'il reprend ſa chaîne?

SOPHIE.

Lorſque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui...
Damon, vous me perdrez, ſi vous comptez ſur lui.

DAMON.

Mais du moins laiſſez-moi cette unique eſpérance;
Promettez de vous rendre à ma perſévérance,
Si Durval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez, prononcez...
Eh quoi! vous héſitez?

SOPHIE.

Mais, vous m'embarraſſez.

DAMON.

Quel riſque courez-vous, ſi vous êtes ſi ſûre
Que Durval, dites-vous, ſera toûjours parjure?

SOPHIE.

A quoi ſervira-t-il de nourrir votre amour?
[*tendrement.*]
Le croyez-vous bien ſûr, ce prétendu retour?

DAMON.

On pourroit l'eſpérer.

SOPHIE.

Hé bien, il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Juſqu'à ce tems je ne veux rien entendre
Qui puiſſe m'expoſer en aucunes façons.

DAMON.

Vous expoſer?

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raiſons.
En un mot, je prétens ...

DAMON.

Impoſez ſans réſerve,
Il n'eſt point de traité qu'avec vous je n'obſerve.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous?

SOPHIE.

Ecoutez jufqu'au bout.

J'exige... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah! Si je vous adore!

SOPHIE.

Hé bien, je vous défens de m'en parler encore.
Supprimez déformais ces difcours féducteurs,
Ces foupirs, ces regards, & ces foins enchanteurs,
Dont toute autre que moi fe laifferoit furprendre.
Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel foulagement voulez-vous me priver!

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois fans pouvoir vous le dire!

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le foin de m'en inftruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir? [*Elle veut fortir.*]

DAMON.

Mon malheureux amour fe fera violence;

Je vais le condamner au plus cruel ſilence.

SOPHIE.

De plus, je vous défens juſques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer juſques à ce retour.
Oui, cruelle! malgré tout l'amour qui me preſſe,
Comptez ſur un reſpect égal à ma tendreſſe...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

[*Il lui prend la main.*]

Oui, ma bouche & mes yeux ſçauront ſe contenir.

(*Il ſe jette à ſes genoux.*) (*Il lui baiſe la main.*)

J'en jure à vos genoux, ſi jamais je m'oublie.

[*Il continue à lui baiſer la main.*]

SOPHIE, *interdite.*

Damon, eſt-ce donc-là le ſerment qui vous lie?

DAMON, *étonné.*

Me ſerois-je échappé? (*Il recommence.*)

SOPHIE, *en voulant ſe débarraſſer.*

Je le crois... Au ſurplus...
Encore... Une autrefois ne nous oublions plus.

[*Elle ſort.*]

SCENE III.

DAMON *ſeul.*

JE ſerai donc heureux, & je le ſuis d'avance:
Je jouis des plaiſirs que donne l'eſpérance.
Durval m'a tout promis, allons le retrouver;
Dans le boſquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON, *rencontré par Damis.*

DAMIS.

DAmon, voilà ton rôle.

DAMON.

Oh! faites-moi la grace
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse.
[*Il sort.*]

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS, *à Clitandre.*

ON le lui fera prendre... Ah! Je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.
Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on sçavoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'eſt bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'eſt-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas comme toi ce ſecret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah! Merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux.
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t'elle bien-tôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'eſt de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi! tu voudrois ſur moi détourner les ſoupçons?

DAMIS.

Tant de diſcrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh, qui diable ſe vante?
Des ſots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, cela m'arrive aſſez ſouvent;

Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même maniere...
A propos, sçais-tu bien ?

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer.

DAMIS.

Quoi ?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire: il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

(*à part*)
Je t'entens. C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot: ainsi, dans nos galanteries,
Entendons-nous; sur-tout point de supercheries:
Entre-nous seulement soyons honnêtes gens,
Nous sommes en amour assez intelligens,
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune:
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout;
Il faut rouler, il faut avancer, le tems passe,
Nous en perdrions trop devant la même place ...
D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux :
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi; Marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs;
C'est pourquoi, convenons.

DAMIS.

Je céde à tes désirs.

CLITANDRE.

Hé bien, quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quand à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE, *mystérieusement.*

J'espére.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi de même ...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eut pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance & toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

[*Il sort.*]

SCENE VI.

DAMIS *seul, se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attens. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire;
Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement.
C'est, aussi-bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître.
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.

(*Il tire un portrait.*)

Je sçais me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai-là certain portrait qui doit me faire honneur...



SCENE VII.

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

Durval, voilà ton rôle & celui de Conſtance :
Pour Damon je n'ai pu vaincre ſa réſiſtance :
Je te laiſſe ce ſoin.

DURVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le ſien.
(Il ſort.)

SCENE VIII.

DURVAL, DAMON.

Durval a les yeux fixés ſur les rôles qu'il tient à la main.

DAMON.

A Quoi t'amuſes-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh, morbleu! laiſſe-là des choſes auſſi folles.

DURVAL.

Je regardois ſans voir : mon eſprit occupé

Du pas que je vais faire, eſt encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reſte encor une,
Qui malheureuſement eſt la plus importune:
Me garantiras-tu ? ... Mais tu ne le veux pas...
En renouant des nœuds pour moi ſi pleins d'appas,
Retrouverai-je encor ſa premiere tendreſſe,
Cette conformité, cette même foibleſſe,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi ſeul avoit mis dans ſon cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame?
J'ai ceſſé trop long-tems d'entretenir ſa flamme.
Eh! de quoi ſon amour ſe feroit-il nourri ?
Dans le fond de ſon cœur il doit avoir péri.
Ce ſoupçon eſt fondé ſur trop de circonſtances,
Vois comme elle a ſouffert toutes mes inconſtances.
Non, de ſi grands chagrins ne ſont point ſi ſecrets,
Ils s'exalent en pleurs, en ſoupirs, en regrets.
M'a-t'elle ſeulement honoré de ſes larmes ?
En a-t'elle perdu le moindre de ſes charmes?

DAMON.

Ah! Ne t'y trompe pas; c'eſt un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'eſt l'effort le plus grand.
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouſe eſtimable,
Ne ſçait pas à quel point ſes malheurs ont été:
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme ſenſée eſt fort peu curieuſe
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuſe.
En tout cas, ſa vertu te répond...

DURVAL.

Quel espoir !

Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir !
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie ;
Annonces-lui qu'enfin je me réconcilie ;
Vantes-lui mon amour, pour avancer le tien ...
Mais non ; attends encore, ami, ne lui dis rien ;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise...
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter ?

DURVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

[*Damon sort.*]

SCENE IX.

DURVAL, HENRY.

DURVAL.

Ai-je-là quelqu'un ?... Hé ... va-t'en & reviens vîte.

HENRY.

Lequel des deux ? De quoi faut-il que je m'acquitte ?

DURVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement ;
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.
(*Henry reste.*)

Que fais-tu-là, planté contre cette muraille ?

HENRY.

A quel appartement, Monſieur, faut-il que j'aille?

DURVAL.

Plaît-il? Une autrefois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit peut bien ſe répéter.

DURVAL.

Qu'on ſache ſi Madame a du monde chez elle.

HENRY.

Chez Madame! Ma foi, l'ambaſſade eſt nouvelle.

SCENE X.

DURVAL *ſeul.*

POurvu qu'elle ſoit ſeule... Aurai je ce bonheur ?
Pourrai-je, ſans témoins, débarraſſer mon cœur
D'un ſecret dont le poids ſans ceſſe ſe redouble ?
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t'il m'annoncer ?

SCENE XI.

DURVAL, HENRY.

HENRY.

MOnſieur, préſentement
Clitandre & Damis.

DURVAL.

Sont chez elle apparemment.
Que je ſuis malheureux! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'inſtant eſt ſortie;
En ſorte que Madame eſt ſeule en ce moment.

DURVAL.

Comment, Madame eſt ſeule?

HENRY.

Oui, ſeule. abſolument.

DURVAL.

Eſt-il ſûr? L'as-tu vue?

HENRY.

Le rapport eſt fidele.
Oui, Monſieur, elle n'a que Florine avec elle.
[*Il s'éloigne.*]

DURVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'eſt toûjours quel-
qu'un...
Je pourrois renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puiſque tout me ſeconde:
Mais je ne ſonge pas qu'il peut entrer du monde.
Je ſuis trop obſédé.. Ne pourrai-je jamais
Diſpoſer d'un moment au gré de mes ſouhaits!...
Quel contre-tems s'oppoſe à ce que je déſire!...
Oui, car pour expliquer ce qui me reſte à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer, ſans que l'on en raiſonne..
Que faire?... Auſſi, d'où vient que Damon m'a-
bandonne...
Je ne puis le riſquer... Il y faut renoncer...

Il me vient dans l'esprit... Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément... sans doute... Aussi-bien sa présence,
Ses charmes... ses regards! Dont je sçais la puissance,
Mes remords... mon amour dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah! Qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi bien qu'on pense à ce qu'on aime!...
(*à Henry.*)
Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait?...
Ai-je là ce qu'il faut?... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere visite;
Le plus fort sera fait, le reste ira de suite.
(*Il se met à écrire.*)

HENRY.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux; plus un maître aime, & plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne:
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.
(*Il continue d'écrire.*)

HENRY, *tirant son rôle.*

J'ai-là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons,

Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,
Quel est mon rôle. A moi le rôle de valet ?
Mais cela ne va point avec mon ministere :
Je suis homme de chambre, & presque secretaire :
A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...
(*Il feuillette & retourne son rôle de tous côtés.*)
Je veux être pendu si j'entends cette gamme...
Ah ! Je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné...
Oui-dà, le personnage est bien imaginé.

DURVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRY.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste, en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'est moi qui parle, aurai-je de l'esprit ?
(*Il lit*)
Oui, Nérine, je suis à l'imbécille maître,
Qui s'est accoquiné dans ce taudis champêtre,
A la triste moitié, dont il s'est empêtré ;
Son ridicule amour ici l'a sequestré ;
C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.

DURVAL, *impatient.*

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet importun.
(*à Henry.*)
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre ?
Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre.

Lorſque j'appellerai, que l'on ſe tienne prêt.

HENRY.

Allons, hé! qu'on me ſelle un coureur vîte & frais.

(Il ſort.)

SCENE XII.

DURVAL *ſeul.*

(Il ſe leve.)

LE parti que je prens eſt donc bien ridicule,
Si juſqu'à des valets... Etouffons ce ſcrupule...
(Il ſe remet.)
Ce coquin ſortira. Je ne ſais où j'en ſuis...
Continuons pourtant... Achevons ſi je puis.
(Il écrit)
Puiſſai-je en voir l'effet que j'oſe m'en promettre;
Holà... Henry... Voyons, reliſons cette lettre.
(Il lit.)
C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs.
(Il lit bas.)
Je la puis envoyer... Mettons ma ſignature...
(en ſignant.)
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! J'oubliois d'y joindre auſſi ces diamans.
(Il tire un écrain.)
Conſtance eſt peu ſenſible à ces vains ornemens;
Mais je me ſatisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henry! Les valets ſont d'une lenteur extrême...

SCENE XIII.

DURVAL, HENRY, *en équipage de postillon.*

HENRY.

MOnsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'
à parler.

DURVAL.

Quel est cet équipage! Où crois-tu donc aller?

HENRY.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine Duchesse...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

DURVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRY.

Ma foi, Monsieur, tant pis:
Elle se vengera, je vous en avertis.
La Duchesse se plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec Madame, vous.-. feignez de renouer.
Je ne sçais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais... tout franc convenez que votre amour la
traite,
Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, *en donnant la lettre & l'écrain.*

Va chercher la réponse, & donne cet écrain.

HENRY.

Et des bijoux aussi! L'affaire ira grand train.

DURVAL.

Finiſſons ces diſcours, va t-en où je t'envoie :
Je t'attens ; que ſur-tout perſonne ne te voie.
(*Henry ſort.*)

SCENE XIV.

DURVAL *ſeul, rêvant.*

D'Un terrible fardeau me voilà ſoulagé . . .
Ne me ſerai-je point un peu trop engagé ?
Je le crains, cependant l'affaire eſt embarquée...
Oui , mon impatience eſt un peu trop marquée.
Il eſt bien dangereux de montrer tant d'amour;
Mais, qu'y faire à préſent? ... Te voilà de retour?

SCENE XV.

HENRY, DURVAL.

DURVAL.

HE bien, quelle réponſe ?

HENRY.

Elle eſt encore à faire.
Un petit mot d'adreſſe eut été néceſſaire.

DURVAL, *reprenant la lettre.*

Etourdi.

HENRY.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,

Je n'ai pu démêler quelle eſt la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adreſſe?

HENRY.

Ah! Si vous l'aviez dite.

DURVAL.

(à part.)

Non! Tant mieux; ce coquin ignore mon ſecret.
Cette lettre eſt de trop, j'en avois du regret:
Cet écrain peut ſuffire, il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt ſur ſa toilette,
Conſtance avec raiſon viendra me confier
Cette inſulte nouvelle, & s'en juſtifier:
Notre explication ſera plus naturelle,
Et je ſerai bien moins compromis avec elle.
(Il reprend l'écrain, & met la lettre dans ſa poche.)
C'eſt dit; & je m'en tiens à ce dernier moyen;
(à Henry.)
Damon l'approuveroit. Je n'ai beſoin de rien.
(Il ſort.)

SCENE XVI.

HENRY *ſeul, en le voyant aller.*

JE ſuis perdu, s'il fait lui-même ſes affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires,..
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un préſent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en eſpece courante;
Combien! Dix, vingt louis, ma foi, mettons-en
trente.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres, & l'écrain à la main.*

Durval n'eſt point ici : va, ne perds point de tems,
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attens ;
Mais ne lui parle point du ſujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une viſite.
Fais enſorte en un mot que je puiſſe le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne ſçais ſi j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE *ſeule.*

HE quoi ! De tous côtés la fortune ennemie
S'obſtine à traverſer ma déplorable vie !
Au moment que je prens un trop crédule eſpoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
[*en montrant un paquet de lettres.*]
Un inconnu m'apporte une preuve trop ſûre

Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure:
Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertit que Durval qui vivoit ſous ſes loix,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Eſt-ce elle qu'il trahit? Et pour ſurcroit de peine,
Il ſemble qu'on ſe plaiſe encore à redoubler
(*en montrant l'écrain.*)
Ces indignes préſens, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

FLORINE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

AS-tu trouvé Durval?

FLORINE.

Non, ma recherche eſt vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems!

FLORINE.

On dit qu'il ſe proméne.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui:
Je ne puis plus ſouffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, Madame, éclatez, ceſſez de vous contraindre:
Quand on n'eſt plus aimée, il faut ſe faire craindre.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quand on n'eſt plus aimée!

FLORINE.

On peut le mener loin,
Mais je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh, qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon! Il vous laissera gémir & soupirer,
On croit nous faire grace en nous laissant pleurer:
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne:
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

CONSTANCE, *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat:
Il ne sçaura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sçais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer & de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile;
Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et quand il le voudra, de se mieux excuser.

Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présens qu'on m'a fait, & qu'il m'en débarrasse :
Je veux entre ses mains remettre cet écrain.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin;
Ce ne sera pour lui que des galanteries:
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déja fait, vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois... Il est vrai... j'y serois trop sensible;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prens cet écrain, tu connois l'indiscret...
Que je le hais.

FLORINE.

Lequel!

CONSTANCE.

Ah! Tu me désespéres.

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,
Fais comme tu pourras; mais ne m'en parle plus:
Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

[*Elle sort.*]

SCENE IV.

FLORINE *seule.*

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrain?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain?
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion,
Impudens, toûjours pleins d'un esprit téméraire,
Qu'on éconduit toûjours sans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traitresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses.
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense?
Comment le démêler? --- C'est envain que j'y pense:
C'est l'un ou l'autre; mais de quel côté pencher?
Il faut pourtant résoudre --- Attendez: pour trancher,
Si j'empochois l'écrain --- j'en aurois pour ma vie---
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie:
Oh! non; c'est seulement pour finir ce tracas,

Et tirer ma maîtreſſe avec moi d'embarras ...
Ne nous y jouons point; l'intention eſt pure,
On y pourroit donner toute une autre tournure.
(*Elle voit Clitandre & Damis.*)
Mais la fortune ici les améne tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

REprenez votre enjeu, la boëte eſt complette;
Ma maîtreſſe à ce prix ne veut point faire emplette.
Conſolez-vous, une autre en fera plus d'état:
Vous ſçavez ce que c'eſt, entre vous le débat.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE, *recevant l'écrain.*

DAMIS.

EH! C'eſt donc toi, Marquis, tes préſens te reviennent?

CLITANDRE.

A moi! C'eſt bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire ...

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prens toûjours, à bon compte;
Je m'engage au ſecret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me diſois-tu ?...

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer...

DAMIS.

Je t'aurois, à coup ſûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.
(Il ouvre l'écrain.)
Comment diable ? Ah! Marquis ... le préſent eſt honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle eſt rare ; on en trouve ſi peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'eſt le tien. L'art de plaire épargne bien la bourſe.

CLITANDRE.

Auprès du fexe auffi c'eft toute ma reffource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus.
De ce qu'en ma préfence on te les a rendus :
On avoit fes raifons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que fage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Qu'importe ? Il peut être préfent,
En ne nommant perfonne.

CLITANDRE.

Oui, le tour eft plaifant.

SCENE VII.

DURVAL, CLITANDRE, DAMIS.

DURVAL, *à part en entrant.*

Que vois-je ! Mon écrain !

CLITANDRE, *à Durval.*

Nous difputons enfemble.

DAMIS, *en montrant l'écrain.*

En voici le fujet.

DURVAL.

Oui, c'eſt ce qu'il me ſemble.

(*à part.*)

Conſtance aura penſé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre eſt mon rival.

DURVAL, *ironiquement.*

C'eſt être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Paſſons, je te l'accorde.

(*en lui remettant l'écrain.*)

Durval, je te remets la pomme de diſcorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus ſûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'eſt qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'eſt que pour le rendre à ſon propriétaire.

DURVAL.

C'eſt comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprens donc ce myſtere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Il n'en eſt pas beſoin.

DAMIS.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque ſoin,

Nous a fait de ſa part, ſans déſigner perſonne,
Renvoyer cet écrain.

DURVAL.

C'eſt ce que je ſoupçonne.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'eſt plus conſtant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

DURVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'oſe le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, *ironiquement.*

Eh! Mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes-gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

DURVAL.

Meſſieurs, en ſuppoſant, mais ſans que je le croye,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voye,
Qu'il ait donné l'écrain; de grace, dites-moi,
Quelle concluſion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuſe rien de quelqu'un qui ſçait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'eſt donc point de moi? La conſéquence eſt
claire.

DAMIS, *en frappant sur l'épaule de Durval.*
Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.
DURVAL.
Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre ;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sçait si quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point secrettement causé cet embarras?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes ?
DAMIS.
Oh! Qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux,
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console :
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.
DURVAL.
Clitandre veut encore une autre caution.
CLITANDRE.
Oui.
DAMIS.
Ne me fais point faire une indiscrétion.
CLITANDRE.
De grace, fais-en une, il y va de ta gloire,
Sans quoi Durval & moi nous n'osons pas te croire.
DAMIS.
Il faut vous satisfaire.
DURVAL.
En puis-je être témoin?
DAMIS

DAMIS, *à Durval.*

En t'éloignant un peu; car il n'eſt pas beſoin
Que tu ſois plus avant dans cette confidence.
(Il le place au fond du Théâtre.)
(à Clitandre à demi bas.)
Te voilà bien ... Et toi, ſur-tout, point d'imprudence.
(Il tire un portrait. Clitandre ſe trouble.)
(à Durval.)
Tiens, conſidére un peu... Vois ſa confuſion.
(à Clitandre.)
Eſt-ce-là le portrait de celle ... en queſtion ...
De la Dame à l'écrain ?... Hé bien?

CLITANDRE, *avec confuſion.*

Ah, l'infidelle!
(il ſort.)

SCENE VIII.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

INfidele? ... Eſt-ce ainſi qu'on nomme une cruelle ? *[à Durval.]*
Mais c'eſt encore un trait de vanité. Pour toi,
Durval, une autre fois penſe un peu mieux de moi.

❁ ❁ ❁

SCENE IX.

DURVAL *seul.*

Est-ce une illusion? --- Est-ce un songe funeste ---
Quel rapport! --- Ah! Cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés ---
Je ne sçaurois forcer mes esprits révoltés ---
Le doute --- La fureur --- O Ciel! --- ah! malheureuse ---
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse? ---
Constance, est-il possible? --- Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'est il lassé de sa vertu?
Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejettons loin de nous --- le puis-je? Quand j'y songe.
Quoi! d'une vérité puis-je faire un mensonge ---
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!
Ah! Pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystere ---
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté:

Elle ne se faisoit aucune violence :
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCENE X.

DURVAL, DAMON.

DAMON, *en suivant Durval.*

SAns doute que l'écrain aura fait des merveilles?
De ce récit charmant enchante mes oreïlles.

DURVAL, *avec un regard fixe sur Damon.*

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

DURVAL, *en prenant la main de Damon.*

Constance a surpassé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

DURVAL, *avec fureur.*

Holà --- Quelqu'un --- Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue ?

DURVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sçais que penser, je ne sçais que prévoir.
Du trouble où je te vois.

DURVAL.

Sa cause est imprévue :
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui ! ---

DAMON.

Quel courroux !

DURVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi, serois-tu jaloux ?

DURVAL.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance :
Je serois trop heureux dans cette circonstance :
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! Quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime !

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

DURVAL, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux --- L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur, c'est l'aveu qu'on m'a fait ---
C'est un mystere affreux.

DAMON.

Que je ne sçaurois croire.

DURVAL.

Ne prens plus sa défense, il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien ?

DAMON, *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins, la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *avec un air un peu plus modéré.*

MAdame, épargnons-nous la plainte & le
reproche:
Il faut nous ſéparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer déſormais,
Juſqu'à ce que le Ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous:
Je n'excepte qu'un bien, que je préfére à tous,
Ce fruit de mon amour, ſi cher à ma tendreſſe,
C'eſt de tous vos bienfaits le ſeul qui m'intéreſſe.

CONSTANCE.

Diſpoſez de mon ſort au gré de vos ſouhaits;
Je n'examine rien, puiſque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure;
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure?

DURVAL.

Eh! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus,
Mais vous ſerez bien-tôt ſatisfait. Au ſurplus,
Jouiſſez de ces biens que vous voulez me rendre,
De vos ſeules bontés je veux toûjours dépendre.
A l'égard de ma fille --- il m'eut été bien doux
De garder le ſeul bien qui me reſte de vous:

Puisse-t'elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere!

DURVAL, *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité.
Perfide, il vous sied bien ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah, quel titre odieux! Est-ce à moi qu'il s'adresse?

DURVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse?
Et quoi, de quels transports êtes-vous enflammé?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé!

DURVAL.

Il falloit sçavoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait?

DURVAL.

Vous osez encor me défier?

CONSTANCE.

Hélas! Dois-je mourir sans me justifier?
Que je sçache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y succombe... Je meurs.

DAMON.

Elle est évanouie.

[*Constance se laisse aller dans un fauteuil, & en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres que Damon veut ramasser furtivement, mais il est apperçu par Durval qui les saisit.*]

DURVAL, *en saisissant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion?

Sans doute ce fera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une époufe infidelle.

DAMON.

Il faut la fecourir; permettez que j'appelle.
(*Il fort.*)

SCENE XII.

DURVAL, CONSTANCE, *prefque évanouie.*

DURVAL.

Que m'importe le foin de fes jours & des miens!
Je vais donc la convaincre, en voici les moyens.
Ah, Ciel! Quelle reffource accablante & funefte!
L'efpoir de la confondre eft tout ce qui me refte.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah! que tenez-vous-là? Je les voulois brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adreffent à vous.

CONSTANCE.

Hélas! Qu'allez vous faire?

DURVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me fatisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces triftes écrits ne portez point vos yeux,
Durval... ce n'eft qu'à moi qu'ils font injurieux.
De grace... écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu;
Mais je prétens qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, DURVAL, CONSTANCE.

FLORINE, *en courant à Constance.*

AH! Ma chere maîtresse,
Dans quel abaissement...

SOPHIE, *à Durval.*

Constance à vos genoux!
[*Ils la relevent, & la remettent dans un fauteuil.*]

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre:
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
(à Argant.)
D[amon] vous aura dit ce qui se passe ici.

ARGANT.

C'eft un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'inftant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit vous avez quelque titre.

DURVAL, *diftribuant des lettres.*

En voici ; lifez donc ces coupables écrits :
Que je me trouve heureux de les avoir furpris!

SOPHIE, *en prenant un billet.*

Moi, je les foutiens faux.

DURVAL.

Je vois ce qu'elles craignent:
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occafion ...
Monfieur, épargnez-vous cette confufion.

ARGANT, *furpris en ouvrant le billet.*

Diable ? Allons doucement; ceci change la thefe.
Ce billet-là ...

DURVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais, par parenthefe,
Il eft de votre main.

SOPHIE.

Le mien en eft auffi.

DURVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, *en regardant la reconnoît.*

Juste Ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT.

[*Il lui rend le sien.*]

N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je suis offensé de toutes vos allarmes!
S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
Ils ont fait dans leur tems leur effet sur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre:
Une épouse n'est point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un semblable vainqueur?
Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.
Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne vous épargnez pas:
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE, *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture ... Enfin ... Oh ! Par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(Elle rend ou brûle le billet)
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.)

DURVAL, *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin, le portrait ...

SOPHIE.

Quoi ! vous récriminez ?

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure ?
C'est être trop cruel.

FLORINE, *vivement.*

C'est un traître, un parjure,
Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

(Elles enlevent Constance.)
Venez, pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*

Je ne puis ... Permettez ... Quoi ! ne pourrai-je
apprendre ?

ARGANT.

Non. Ce n'est plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, *en se retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour... Damon, vous m'entendez.

(*Elles sortent.*)

DAMON.

O Ciel !

SCENE XIV.

DURVAL, ARGANT, DAMON.

ARGANT, *à Durval.*

Vous avez fait une rude entreprise;
Vous n'y reviendrez plus, votre-bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur.
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne sçauroit avoir de preuves assez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, & la cause est commune.
Vous verrez aussi-tôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, & sonner le tocsin,
Protéger l'accusée, & s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendresse & de zele;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur...

Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains, mais que faire? elle a barre sur
vous:
Il faut, en enrageant, se taire & filer doux.
(*Il sort.*)

SCENE XV.

DURVAL, DAMON.

DURVAL.

Tu me vois pénétré de douleur & de rage;
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage...
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi!...
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage...
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

DURVAL.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse autant que je la hais;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie;
Mais je connois... Constance, & je mettrois ma
vie...

DURVAL.

Tu la perdrois--- Constance--- Oh! regret superflu.
J'ai creusé cet abyme où son cœur s'est perdu;
Mon exemple a causé la chûte qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage;
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

DURVAL.

Je le paye assez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle,
Et je mourrois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

DURVAL.

Ils sont faux; mais enfin je céde à ta priere:
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime,
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime,
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON, *en domino.*

Il paroît dans le fond du Théâtre des girandoles allumées.

DURVAL.

VIens; tandis que le bal, dans cette galerie,
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce Peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'eſt un vol, & voici comme on te l'a ſouſtrait.
Damis a chez ce peintre été par avanture,
Il l'a vu travaillant à cette mignature;
Alors notre Marquis a formé le deſſein
De ſe l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ſes gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'eſt allé demander: le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devroit t'être remis:
C'eſt ce que j'en ai ſçu, ſans t'avoir compromis,
Car je viens de trouver ce peintre chez Conſtance;
J'ignore à quel ſujet, je n'ai point fait d'inſtance.

DURVAL.

Quelle ſcélérateſſe! ... Ah! Permets, cher am-

DAMON.

Attens ; je ne sçais pas les choses à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traitres,
D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres,
Mais je leur ai ferré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries :
Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,

[*en lui donnant le portrait.*]

J'ai repris le portrait, & je te le rapporte :
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

DURVAL, *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance !

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

DURVAL.

Hélas ! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve, au milieu de mon bonheur extrême,
Un traitre, un malheureux, en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr, accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

DURVAL.

Dis à mon désespoir

DAMON.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est tems de pourvoir.

DURVAL, *attendri & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent ?... Que faut-il que j'espére ?
Dis moi... qu'est devenue une épouse si chere ?...
Ah! je suis son bourreau plutôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups!
Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous, & cache son état:
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être discret,
Je l'ai calmée un peu, j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle:
Peins-lui mon désespoir: ah! quel que soit ton zele,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié:
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sçauras mieux que moi persuader Constance:
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui rapporter ton cœur?

DURVAL.

Me refuſerois-tu d'achever ton ouvrage ?

DAMON, *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

DURVAL.

Tu veux qu'un furieux qui ſort de ſon accès,
Qui vient de ſe porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler bleſſure ſur bleſſure,
Opprobre ſur opprobre, injure ſur injure,
Aille auſſi-tôt braver l'objet de ſa fureur;
Et s'offrir à des yeux qu'il a rempli d'horreur:
La honte me retient...

DAMON.

Durval, elle t'abuſe:
La honte eſt dans l'offenſe, & non pas dans l'excuſe.

DURVAL.

Puis-je déſavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Conſtance un éternel mépris ?
Peut-elle déſormais prendre aucune aſſurance,
Compter ſur des ſermens que j'ai détruit d'avance ?

DAMON.

L'amour pardonne tout; mais je t'ouvre un moyen:
Je dois avec Conſtance avoir un entretien,
C'eſt ſans doute au ſujet de tout ce qui ſe paſſe;
C'eſt elle qui m'a fait demander cette grace;
Pendant le bal j'eſpére en trouver le moment.
Nous ſommes convenus de ce déguiſement,
Je dois reſter maſqué.

DURVAL.

Si je prenois ta place ?

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

En parlant à voix baſſe,

Je pourrai la tromper, j'éclarcirai mon ſort,
Je lirai dans ſon cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,

Afin de lui donner une pleine aſſurance;
Tu nous obſerveras alors avec prudence,
Et tu pourras bien-tôt trouver l'heureux moment
De te ſubſtituer près d'elle adroitement.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ma curioſité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurois trop à ſouffrir ··· En croyant te parler,
Conſtance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au ſilence:
Ce ſeroit eſſuyer toute leur violence;
Ce ſeroit m'expoſer à ſes premiers tranſports,
Et j'ai pour en mourir, aſſez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;
La douceur de Conſtance à dû te ſatisfaire.
Quelle autre auroit ainſi ménagé ſon époux?
Je ſuis ſûr que vos cœurs s'entendent mieux que
vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit & la venge.



DAMON.

C'eſt une cruauté···

DURVAL.

Ma foibleſſe eſt étrange:
Mais enfin··· Quelqu'un vient. C'eſt Florine, je crois.
Je te laiſſe; ſers-moi pour la derniere fois.

(Il ſort.)

SCENE II.

DAMON, FLORINE, *éloignée.*

DAMON.

Que l'amour propre abonde en mauvaiſes défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!
S'il me déſavouoit? Ah, trop cruel ami!
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole?
Elle eſt impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.



SCENE III.

FLORINE *seule.*

Quelle sera la fin de cet événement?
Gare le Cloître, il fait un triste dénouement.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiéte;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite:
Prendre congé du siecle à l'âge de vingt ans;
Il nous quitte assez-tôt, sans prévenir ce tems.
Passe quand jusqu'au bout on a joué son rôle;
Du moins le souvenir du passé vous console;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien;
Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à rien:
Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre?
Me plaindre que le tems coule trop lentement;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins: eh bien, on les essuie.
On s'accoutume, on roule, & l'on pousse la vie.
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint;
On s'agite, on se flatte, on espére, & l'on craint;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.



SCENE IV.

CONSTANCE, *en domino démasquée* FLORINE.

CONSTANCE, *en regardant derriere elle.*

DAmon ſuivoit mes pas... & je ne le vois plus,
Mais il ne peut tarder. Nous ſommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille;
Notre entretien ſera plus ſûr & plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISÉ.

CONSTANCE, *congédie Florine.*

VOus voici... reprenons le fil de ce diſcours,
Dont on nous empêchoit de pourſuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le ſein d'un ami ſenſible à mes allarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir:
C'eſt encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
(Elle eſſuie ſes yeux.)
Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire:
Quand Durval commença mon bonheur & ma gloire,

Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison ?
Notre hymen se conclut, aurois-je pu m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre,
Le seroit encor plus ? Je vis de jour en jour
Qu'on ne sçauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le bonheur de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce tems ! Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un sort si plein d'attraits.
Un revers imprévu détruisit ma fortune ;
Ma tendresse bientôt lui devint importune ;
L'excès de mon amour lui parut indiscret ;
Je le vis : il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore ;
Et bien-tôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour ;
J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême,
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime :
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, & cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, & cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre.

Je me suis toûjours fait un crime de me plaindre.
C'est la premiere fois, dans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.
Je ne prétens point faire un détail superflu,
Ni rappeller ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?
Enfin, est-il bien vrai que Durval ait rendu
Justice à son épouse? Ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre?
Vous même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux...
Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée,
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre plus que lui, du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliéne encore.
Que sa honte offensante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah! Peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture;
Je le désire trop pour ne pas l'espérer...
Vous ne me dites rien!... Que dois-je en augurer!
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,

Si ſon heureux retour avoit quelque apparence ;
Qui peut le retarder ? ... Si mes jours lui ſont chers,
Qu'il vienne en ſûreté ... mes bras lui ſont ouverts ...
S'il voyoit les tranſports que mon cœur vous déploie ...
Ah ! Qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie ...
Que dis-je ? S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'eſt ſur quoi je cherchois à vous entretenir.
Je ne puis à préſent être trop circonſpecte ;
Un pardon trop aiſé doit me rendre ſuſpecte.
Que pourra-t-il penſer de ma facilité ?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie ;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie ...
Ah ! Daignez par pitié .. Vous ſoupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jetter entre ſes bras ?
J'entens ce que veut dire un ſi cruel ſilence ;
Vous n'oſez ...

LE MASQUE, *à part.*

Ah ! C'eſt trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit ? ... Parlez ... Quel funeſte regret !...

(*Elle voit un portrait entre ſes mains.*)

Mais ... Qu'ai-je vu ! Comment ? ... D'où vous vient mon portrait ?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, *en lui préſentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous ?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre.
Vous tremblez ... Je frémis. On ne veut plus me voir ;
C'est le coup de la mort que je vais recevoir ...
(*Elle ouvre le billet.*)
De la main de Durval ces lignes sont tracées ;
Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque effacées.

[*Elle lit.*]

C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs ...
Chere épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse,
Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
Vous avez rallumé ses premieres ardeurs ;
Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace ! ...
Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux !
Conduisez-moi, courons...

DURVAL, *démasqué à ses pieds.*

Il est à vos genoux ...
C'est où je dois mourir ... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur :
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

DURVAL.

Quoi! vous me pardonnez l'outrage & le parjure?

CONSTANCE.

Oui, laiſſe-moi goûter une joie auſſi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh! de qui? C'eſt un ſonge paſſé;
Ton retour me ſuffit.

DURVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te ſuis chere;
Oublions qu'autrefois j'ai ceſſé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en ſouvenir pour le mieux réparer.
(*On entend du monde, Conſtance paroît inquiéte.*)
Devant tout l'Univers je vais me déclarer...

SCENE VI. & Derniere.

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment diable? La ſcene a bien changé de face.
Ah, ah! Mon gendre en conte à ſa femme... Il l'embraſſe!
Mais, eſt-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes l'effort eſt grand.

SOPHIE, *ironiquement à Damon.*

Monſieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

DURVAL, *avec véhémence.*

Oui, je ne prétens plus que perſonne l'ignore,
C'eſt ma femme, en un mot, c'eſt elle que j'adore:
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me
ſuffit.
Peut-être mon exemple aura quelque crédit;
On pourra m'imiter. Non, il n'eſt pas poſſible
Qu'un préjugé ſi faux ſoit toûjours invincible.

ARGANT.

Ce n'eſt pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'eſt qu'on n'eſt pas fait à ces incidens-là.
Lorſqu'une femme plaît, quoiqu'elle ſoit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux
qu'une autre.

DAMON, *à Sophie.*

Oſerois-je à mon tour, ſans indiſcrétion,
Vous faire ſouvenir d'une convention?

SOPHIE.

[*à Conſtance.*]

Damon, je m'en ſouviens. Ah! ma chere Con-
ſtance...

(*Elle l'embraſſe.*)

Mais conſeillez-moi donc dans cette circonſtance...

ARGANT, *lui prend la main & la met dans celle de Damon.*

Oui, conſeillez un cœur déjà déterminé...
Le conſeil en eſt pris, quand l'Amour l'a donné.

FIN.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR

COMÉDIE.

Par Monsieur DE BOISSY.

ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, *Amant de Lucile.*

MONSIEUR DE FORLIS, *ami du Baron.*

LUCILE, *fille de M. de Forlis, & promise au Baron.*

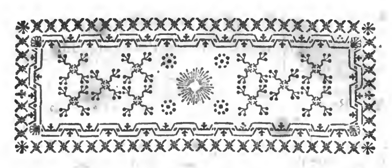
CELIANTE, *Sœur du Baron.*

LISETTE, *Suivante.*

CHAMPAGNE, *Valet du Marquis.*

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris.



LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

JE ſuis, je ſuis outrée !

CELIANTE.

Et, pourquoi donc, Liſette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.

Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrace.
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hazarder là dessus son petit sentiment:
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
» Gouverneur d'une Place, & que chacun révére.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
» Pour couronner vos feux & vous faire son gendre.
A peine a-t'il fini, que son zele est payé
D'un soufflet des plus forts, & de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais

Mais loin de s'appaiser, Monsieur entre en fureur,
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CELIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidele.
Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CELIANTE.

Mais; mon frere est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable:
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison;
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CELIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CELIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colere.
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur frere :
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté.
Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans son logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et comme il manque au pere, il néglige la fille.

CELIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CELIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense;
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;
Et, depuis quelque-tems, elle est triste & muette.

CELIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faifoit voir beaucoup plus de gaieté.

CELIANTE.

Son penchant naturel eft d'aimer à fe taire,
Et la fimplicité forme fon caractere.
L'air du Couvent, d'ailleurs rend fouvent fotte.

LISETTE.

Soit.
Mais fon efprit n'eft pas fi fimple qu'on le croit;
Et pour mieux en juger, regardez-la fourire.
Ses yeux font expreffifs plus qu'on ne fauroit dire;
Son fouris auffi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle penfe, & fent encore mieux.
Monfieur, d'enfant la traite, & la brufque fans ceffe
A de franches guenons il fera politeffe,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé bleffe fon jeune orgueil.
Son changement pour elle eft un mauvais préfage.
Ajoutez à cela le nouveau voifinage
De la Comteffe.

CELIANTE.

Elle eft d'un âge à raffurer.

LISETTE.

Elle eft encore aimable, elle peut infpirer...

CELIANTE.

Elle eft folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CELIANTE.

Il faut du férieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuye.

La Comtesse est fort gaie, & l'enjouement séduit.
Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CELIANTE.

Et n'a rien de réel;
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte & les lie:
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien,
Il paroît les serrer, & ne tient presque à rien.
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage, & non le sentiment.
L'esprit vole toûjours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh! quoique vous disiez, il a son beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la Comtesse vient.

CELIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune Seigneur.

CELIANTE.

Sa visite m'ennuye.

SCENE II.

CELIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empressement ;
J'ai même à lui parler très sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CELIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous ;
Lisette aura ce soin.

CELIANTE, *à Lisette.*

Vîte, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas au Marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Mais il est noble & sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle eſt un peu ſauvage.

CELIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Celiante.*

Mais, vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit
pas.
Dans votre appartement, quoi! toûjours retirée?
Jeune & formée en tout pour être déſirée,
Quel injuſte penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous
chercher?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inſpirer l'amour & l'eſprit du grand monde.
Se tenir conſtamment recluſe comme vous,
C'eſt exiſter ſans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos ſoins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Treve de modeſtie.

CELIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laiſſons-là mes bontés, je vous prie.

CELIANTE.

L'obſcurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour ſuivre votre eſſor & l'eſprit qui vous guide,
Ma raiſon eſt trop foible, & mon cœur trop ti-
mide.

Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix;
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle, & faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir & de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature, à mon sexe, en a fait une loi.
Se répandre & briller, c'est respirer, pour moi.

CELIANTE.

Je mets pour moi, qui n'ai nulle coqueterie,
A fuir sur-tout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Moi, très scandalisée.

(à Celiante.)

Mais il faut donc par goût, que vous aimiez l'ennui?

CELIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux!

CELIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante!

SCENE IV.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

LE Baron viendra-t'il ? Car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t'il?

CELIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire ;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(Celiante sort.)



SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il, du Baron, que ce ſoit-là la ſœur?
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très eſtimable.

LA COMTESSE.

Son eſprit eſt brillant.

LE MARQUIS.

Mais il eſt raiſonnable;
Et le bon ſens, Madame...

LA COMTESSE.

Eſt chez vous déplacé.
Il ſied bien, à vingt-ans, Monſieur, d'être ſenſé.

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! Quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon ſens; &, bien loin de rougir,
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous priſez le bon ſens! O Ciel! Puis-je le croire?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?
C'eſt un être nouveau qui n'avoit point paru.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au Baron.*

AH ! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut paſſer même pour vraiſemblable ;
Un Marquis de vingt ans, prudent & raiſonnable,
Qui l'oſe déclarer, & qui n'en rougit point !

LE BARON.

C'eſt un modele.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais, briſons ſur ce point.
Un ſoin intéreſſant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après dînée.
Monſieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'eſt le plus ſurprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propoſe un plaiſir bien flatteur ;
Mais je ſuis chez le Duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE.

Par-tout on le ſouhaite, & chacun ſe l'arrache.

Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargne votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je;
Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez;
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment! c'est-là la cause?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA CONTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'Hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, & je céde à l'usage.
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'eſt pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'oppoſer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.
Etre couru, fêté par-tout où vous allez,
Etre aimable, amuſant & ne ſonger qu'à plaire,
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.
L'homme du monde eſt né pour ne tenir à rien,
L'agrément eſt ſa loi, le plaiſir ſon lien;
S'il s'unit, c'eſt toûjours d'une chaîne légere;
Qu'un moment voit former, qu'un inſtant voit défaire;
Il fuit juſques au nœud d'une forte amitié,
Il eſt toûjours liant, & n'eſt jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel, pour tous les rangs m'a formé ſociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'Hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,
Et d'un garçon charmant faire un triſte mari.

LE MARQUIS.

Monſieur ne doit pas craindre un changement ſemblable.
Pour l'éprouver, Madame, il eſt né trop aimable.
Je ſuis ſûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, ſur-tout, conſeil de la raiſon.

LA COMTESSE.

Conſeil de la raiſon! Juſte Ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison, chimere!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états, comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus;
Etouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules:
De l'ame qui s'éleve, arrête les progrés,
Fait les hommes communs, ou les pédants parfaits;

Raifon qui ne l'eft pas, que l'efprit vrai méprife,
Qu'on appelle bon fens, & qui n'eft que bêtife.

LE MARQUIS.

Le bon fens n'eft pas tel.

LE BARON.

Mais il en eft plufieurs.
Chacun a fa raifon qu'il peint de fes couleurs.
La Comteffe a beau dire, elle-même a la fienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raifon, moi.

LE BARON.

La chofe eft certaine ;
Sous un nom oppofé vous refpeĉtez fes loix.

LA COMTESSE.

Quelle eft cette raifon qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoifie
Donne vulgairement le titre de folie ;
Qui met fa grande étude à badiner de tout,
Eft mere de la joye, & fource du bon goût :
Au milieu du grand monde établit fa puiffance,
Et de plaire à fes yeux enfeigne la fcience ;
Prend un effor hardi, fans bleffer les égards,
Et fauve les dehors jufques dans fes écarts ;
Brave les préjugés, & les erreurs groffieres,
Enrichit les efprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sçait unir la jufteffe aux traits les plus brillans ;
Et fe moquant des fots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai Philofophe & le fage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureufe découverte ! Adorable Baron !

Vous venez, pour le coup, de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
Le Marquis, à ces loix ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même:
Je céde, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés;
Quel liant dans l'esprit, & dans le caractere!
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures, chez moi je vous attens tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux:
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche & vous fait une loi
De vivre indépendant, & libre comme moi.
Soyons toûjours en l'air: des choses de la vie
Prenons la pointe seule & la superficie.
Le chagrin est au fonds; craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

[*Elle sort.*]

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur; il faut que mon cœur s'ouvre,

Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus;
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre interêt, Monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Intruisez-moi de grace, & que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instans chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué---

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur---

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa premiere vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.

Elle a de la naiſſance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
Une longue amitié m'unit avec ſon pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis préſentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez ; doucement.
Vous croyez, ſur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aſpire.
Détrompez-vous, Marquis ; apprenez qu'un ſeul trait
En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
Cet objet ſi charmant dont mon ame eſt épriſe,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtiſe :
Je ne ſçais de quel nom je le dois appeller.
C'eſt un être qui ſçait à peine articuler ;
Triſte ſans ſentiment, rêveuſe ſans idée,
C'eſt par le ſeul inſtinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un ſilence ſtupide en dément la douceur.
D'aucune impreſſion ſon ame n'eſt émue,
Et je vais épouſer une belle ſtatue.

LE MARQUIS.

Le tems & vos leçons l'apprendront à penſer.

LE BARON.

Non, il n'eſt pas poſſible, & j'y dois renoncer.
Auprès d'elle, il n'eſt rien que n'ait tenté ma flamme.
Tous mes efforts n'ont pu développer ſon ame.

Trompé par le désir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Prêt d'être son époux, & brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere;
Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins:
Mais, inutile peine! Elle en avance moins.
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître:
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître:
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement,
De petites lueurs perçoient même souvent;
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelque fois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:
Un non, un oui, placés encor mal-à-propos,
A sa stupidité chaque moment ajoute:
Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécille, & je la vois charmante:
Son esprit me rebute & sa beauté m'enchante.
Pour nous unir, son pere arrive incessamment:
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle

Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, & né sur-tout sensible,
Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est-moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis!

LE MARQUIS.

Moi, Baron; & pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre:
Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune beauté
Que j'ai vue au Couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse & remue.
Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,

La mienne réunit ſeule tous les tréſors.
Ses yeux & ſon ſouris, où regne la fineſſe,
Annoncent de l'eſprit & tiennent leur promeſſe;
Elle parle fort peu, mais penſe infiniment:
A l'égard de ſon cœur, c'eſt le pur ſentiment;
Il s'attache, il eſt fait exprès pour la tendreſſe,
Et pétri par les mains de la délicateſſe.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je ſuis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon hiſtoire encor n'eſt pas finie,
Vous ignorez le point critique & capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma Maîtreſſe de vue.
Je ne ſçais, qui plus eſt, ce qu'elle eſt devenue.
Nous nous ſommes écrits d'abord exactement,
Et ſes Lettres ſuivoient les miennes promptement;
Mais elle a tout-à-coup ceſſé de me répondre.
J'ai preſſé mon retour; je ſuis parti de Londre;
Et mes feux empreſſés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir, voler à ſon Couvent.
Vain eſpoir! on m'a dit qu'elle en étoit ſortie;
C'eſt tout ce que j'en ſçais. Une main ennemie
Que je ne connoîs pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve ſans retour.

LE BARON.

Vous poſſédez ſon cœur?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos ſoins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'eſpére plus d'y pouvoir réuſſir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne;
Mais inutilement: ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre ſort eſt plus doux que le mien:
Le pis eſt de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la poſſéderez, c'eſt un bien qui conſole.
Mais pour mes feux trompés, cet eſpoir eſt détruit:
Plus l'objet eſt parfait, & plus ſa perte aigrit.
Je ſuis le plus à plaindre, & mon cruel voyage ...

LE BARON.

Ne nous diſputons plus un ſi triſte avantage;
Nous éprouvons tous deux un ſort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique & funeſte douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons ſans témoins vos douleurs & les miennes.
Le ſecret de nos cœurs eſt un bien précieux
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toûjours ensemble.
Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Parle, as-tu rien appris? Champagne, instruis-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu ſçais ſa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en ſuis éclairci.

La Belle n'eſt pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc eſt-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel-même:

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sçachez qu'on la marie, & même inceſſamment.

LE MARQUIS.

O Ciel! Me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je ſuis ſincere:

Pour conclure, Monſieur, on n'attend que ſon pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à Monſieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu! La singuliere & fatale avanture!
Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser:
La personne qu'il aime, & qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue:
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle:
Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces lieux,
Est justement la même, à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gages d'un feu sincere.
C'est la fille, en un mot, de Monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire;
Mon esprit à présent débrouille le mystere.
Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,
Aura pris son air simple & sa timidité:
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son ame
Ce morne abattement, cette sombre froideur
Qui choquent le Baron, & causent son erreur.

Dans mon vif déſeſpoir j'ai du moins l'avantage
De penſer qu'aujourd'hui ſa triſteſſe eſt l'ouvrage ;
Et le garant flatteur de ſon amour pour moi,
Eſt qu'à regret, d'un pere elle ſubit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui conſole la votre,
Ne l'empêchera pas d'en épouſer un autre.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, j'en frémis, c'eſt un bien ſans effet.
Sa funeſte douceur ajoute à mon regret ;
Et d'un feu mutuel la flatteuſe aſſurance,
Eſt un nouveau malheur quand on perd l'eſpérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'eſt de tous les revers le plus grand en amour,
Et ſe voir enlever ce tréſor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, & le rend plus affreux !
Je me plaignois tantôt de mon ſort rigoureux,
Quand mes ſoins ne pouvoient découvrir ſa demeure,
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure
Où je devois apprendre un ſecret ſi cruel.
Pour moi, ſa découverte eſt un arrêt mortel.
Je ſerois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron, du moins, j'aurois la confidence.
Je pourrois dans ſon ſein épancher ma douleur,
Hélas ! j'ai tout perdu juſqu'à cette douceur.
Quel état violent ! O Ciel ! que dois-je faire ?
Dois-je fuir ou reſter ? M'expliquer ou me taire ?
Que dirai-je au Baron ? pourrai-je l'aborder ?

Ah! D'avance, mon cœur ſe ſent intimider;
Je ne pourrai jamais ſoutenir ſa préſence.
Mon trouble... juſte Dieu! Je le vois qui s'avance.
[*Champagne ſort.*]

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'Etois impatient déjà de vous revoir.
Eh bien, n'avez-vous rien à me faire ſçavoir?
Répondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vue;
Je vois ſur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton, & votre air
M'aſſurent le contraire, & vous m'êtes trop cher
Pour vous laiſſer garder un ſi cruel ſilence:
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais ſongez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert? Que venez-vous d'ap-
prendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois!

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez:
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitié?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin;
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincere
Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi...

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine;
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez-donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.

Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante ?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché:
Je voudrois que son sort me fut encor caché:
Mes gens, de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte.
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai sçu que sa famille au plutôt la marie:
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au destin d'un ami qui m'enchaîne le bras !

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoique puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime:
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrace présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti;
Toute voye est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son pere a fait choix?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place.
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié;
Le scrupule est sottise en pareille matiere,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir!

LE RARON.

Mais, à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à ſon pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'un caractere,
D'un eſprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné ſa voix à ce lien;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Les remords que je ſens...

LE BARON.

Les remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conſeils plus de docilité,
Et le ſuccès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impoſſibilité;
Car ſon hymen, vous dis-je, eſt prêt de ſe conclure;
Demain, ce ſoir peut-être, & ma diſgrace eſt ſûre.

LE BARON.

Je veux que cela ſoit: mettons la choſe au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle maniere?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferai-je un affront ſi ſanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre ſcrupule eſt grand!
A ſon plus haut degré c'eſt porter la ſageſſe.
Si vos pareils avoient cette délicateſſe,
Et marquoient tant d'égard pour Meſſieurs les
maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage ſemblable;
Il vous feroit, Marquis, un tort conſidérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainſi, c'eſt ſur le ton badin;
Je forme & je veux ſuivre un plus juſte deſſein:
A mes ſens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inſpire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami, j'abuſe trop long-tems;
Je veux la diſſiper dans ces mêmes inſtans,
Et je vais ſans détour, à quoi que je m'*expoſe*,
De mon trouble ſecret lui dévoiler la cauſe.

LE BARON.

Ah! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juſte Ciel! Eſt ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême impru-
dence:
Mais a-t'on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'eſtime, & qui m'aime à ſon
tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monſieur.

LE

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très-fort, & je fais plus;
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais, dans vos procédés je ne puis vous comprendre!
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;
Et portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse:
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi, son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche & changent ma pensée;
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez:
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,

C'eſt vous, & non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puiſſe arriver, je prens ſur moi la choſe;
Sur ma parole, oſez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, & j'oſe.

LE BARON.

Avant que vous ſortiez, je ſerois curieux
Que vous viſſiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au Baron.*

Je cherchois votre ſœur.

LE BARON.

Approchez-vous ſans craindre,
Et faites politeſſe à Monſieur le Marquis.
Vous ne ſauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi! vous voilà déjà toute déconcertée?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée?
Mais, raſſurez-vous donc. Devant le monde, ainſi
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et Monfieur l'eft auffi?

LE BARON.

Il l'eft de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs, plus d'une fois j'ai vu Mademoifelle,

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs? Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent,
Précifément au même où j'allois voir fouvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune perfonne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'eftime & l'amitié les lioient de fi près
Que l'une & l'autre alors ne fe quittoient jamais;
C'eft cet attachement que je faifois paroître,
A qui je dois, Monfieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part, au Marquis.*

Mais, rien n'eft plus heureux pour vous que ce coup-là!
Auprès de fon amie elle vous fervira.
Elle eft fimple à l'excès; mais on peut la conduire:
Sçait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en inftruire.
J'ai fait en fa préfence éclater mon ardeur;
Et comme ma Maîtreffe, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux, j'en fuis charmé, la chofe ira plus vîte.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre, je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche;
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous,
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles;
Ses parens, m'a-t'on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste! & qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous, je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t'elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous, l'heureux présage!

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t'elle à présent?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Penſe-t'elle ? ...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle ?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel diſcours ? Parlez mieux, qu'on puiſſe vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots ſont d'un grand ſens pour qui ſçait les comprendre.
J'ai toûjours eu du goût pour la préciſion.

LE BARON.

Vous devez donc goûter ſa converſation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monſieur.

LE BARON.

C'eſt par-là qu'elle brille :
Mal & bien, rien, beaucoup; la ſinguliere fille!
Tenez, s'il eſt poſſible, un diſcours plus ſuivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.

[*à Lucile.*]

Ma Maîtreſſe à mon ſort eſt-elle bien ſenſible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi, qui connois ſon cœur, je puis vous l'aſſurer.

LE BARON.
Prodige! la voilà qui vient de proférer
Deux phrafes tout de fuite.
LE MARQUIS, *à part.*
A peine je fuis maître
De mes fens agités!
LUCILE.
J'en ai trop dit, peut-être,
Je m'en vais.
LE BARON.
Bon!
LE MARQUIS, *à Lucile.*
Eh non, c'eft moi qui vais fortir.
(*à part.*)
Mon tranfport, à la fin pourroit me découvrir.
LE BARON, *au Marquis.*
Je vais la faire agir auprès de fon amie.
LE MARQUIS.
Mademoifelle, adieu, fongez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je fuis perdu, fi je n'ai fon appui.
[*Il fort.*]

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

JE ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!
Vous paroiffez toûjours interdite & tremblante:

Vous vous préſentez mal, & vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorſqu'à répliquer, votre bouche eſt réduite,
C'eſt par monoſyllabe, & ſans aucune ſuite.
Répondez, eſt-ce gêne? Eſt-ce obſtination?
Eſt-ce peu de lumiere? Eſt-ce diſtraction?
Mais, levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous ſuis obligée.

LE BARON.

Eh! ſur le pied d'éloge
Prenez-vous mon diſcours?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces repliques-là?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois eſt bête!

LUCILE.

Excuſez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il eſt naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons, son entretien me tue.
Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru!

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage,
Où tout, en même-tems, se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend; ainsi, Mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sçait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite, & sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que je pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question, point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très-expressément.
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbécilles-là, gauches en toute chose,
Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans cause.
(*à Lucile.*)
Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis,
Disposez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important.

SCENE V.

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

REpréſentez ſur-tout, exprès je le répéte,
Que l'ardeur du Marquis eſt ſincere & parfaite.

LUCILE.

C'eſt la troiſieme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fonds de votre eſprit,
Morbleu! je ne ſçaurois aſſez vous le redire.
Je ſuis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monſieur, je me retire.

SCENE VI.

CELIANTE, LE BARON.

CELIANTE.

VOus la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdiſſez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? La douceur eſt charmante:

CELIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous repréſente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit;
Et qu'à la fin ſa haine en peut être le fruit.
Qu'elle ſent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma ſœur, que votre eſprit ſe trompe.

CELIANTE.

Elle s'eſt plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CELIANTE.

Mais vous allez bien-tôt voir arriver ſon pere.
Pour ſon appartement, comment allez-vous faire?
Ma ſincere amitié...

LE BARON.

Se donne trop de ſoins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CELIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! il faut autrement me conduire.
J'aurai ſoin déſormais de vous faire ma cour.

CELIANTE.

Pour moi, votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puiſque vous aimez les choſes agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables:
Je louerai votre eſprit, votre air, votre enjouement.

CELIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre?

CELIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CELIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CELIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte:
Mais mon frere chez lui sçait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, & change de vernis.
Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa rencontre;
Le courtisan s'éclipse, & le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CELIANTE

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue;
Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,
Des vôtres, redoutez le funeste abandon;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCENE VII.

LE BARON *seul.*

JE serois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là, dont je suis entouré,
Mais sortons; il est tems de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la Marquise & chez le Commandeur;
Voyons la Présidente, & puis mon Rapporteur.

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, je viens...

LE BARON.

Allez.

LISETTE.

Mais daignez me permettre
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens, au Duc ont-ils porté ma Lettre?

LISETTE.

Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais, Monsieur de Forlis.

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir: Le terme est admirable!

LISETTE, *à part.*

Quel homme! Mais Monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)



SCENE IX.

LE BARON *ſeul.*

FOrlis, pour arriver, a mal choiſi ſon heure:
J'allois ſortir, il faut que pour lui je demeure;
C'eſt mon ami, je vais l'embraſſer ſimplement;
Et le quitter, après le premier compliment;
Mais, de le prévenir il m'épargne la peine.

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embraſſant M. de Forlis.*

VOtre ſanté, Monſieur?

M. DE FORLIS.

Aſſez ferme. Et la tienne, Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, & par-là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit enſemble.

LE BARON.

Je ſuis vraiment charmé que ce nœud nous aſſemble.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure & l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Eclabousser vingt-fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve en jurant, de la Cavalerie:
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre & débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du champagne, à souper, large-
ment;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cens pistoles;
Sur une tabatiere, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment & ton sublime avis;
Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente,
Médire ou bien broder avec la Présidente;
Avec le Commandeur parler chasse & chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oiseaux:
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importants, & ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à
tort:
On ne vit point ici comme dans votre Fort.

Nous devons y plier sous le joug de l'usage ;
Ce qui paroît frivole, est dans le fond très-sage.
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier & rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis & les protections ;
Au sein des jeux rians on perce les mysteres :
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;
Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens sur le tems.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Employe en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, & voici le moment :
Fais agir tes amis pour le Gouvernement
Qu'à la place du mien à la Cour je demande ;
Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande ;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :
Par plusieurs concurrens cette place est briguée ;
Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.

Un homme bien inftruit m'a marqué de partir ;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif fi preffant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la pofte & hâter mon voyage.
As-tu follicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :
Tu m'as promis de voir le Miniftre qui t'aime ;
L'as tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui : mais permettez . . .

M. DE FORLIS.

Non, je te connoîs trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un feul inftant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferois pas grace d'une feconde.
Si tu prens une fois ton effor dans le monde,
Crac, te voilà parti jufqu'à demain matin.

LE BARON.

Puifque vous le voulez, & qu'il le faut enfin ;
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & fublime !
Sacrifice étonnant! grande preuve d'eftime!

LE BARON.

Nous mangerons enfemble un poulet fans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chere ;

Et traites-moi plutôt en perſonne étrangere:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi ſe fait ſentir déjà.
Le chemin que j'ai fait eſt très-conſidérable,
Et me fait aſpirer au moment d'être à table.
En attendant, paſſons dans mon appartement,
Nous parlerons enſemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un diſcours de la ſorte?

LE BARON.

Tout n'eſt pas diſpoſé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?
Je puis m'y repoſer.

LE BARON.

Non, Monſieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'eſt qu'il eſt occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.
Et par qui donc l'eſt-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La choſe eſt toute neuve; & cet homme ſe nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.
Mon logement est pris, & par un inconnu!

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé!

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eut mis dans ma chambre un militaire, passe:
Mais un petit Collet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entens, Baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chofe eft plus choquante:
Mais tout mon dépit céde à ma faim qui s'augmente.
Viens, dans ce moment-ci, fi tu veux m'obliger,
Loge-moi vîte...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta falle à manger.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis, par bonheur, fait la méridienne:
Je refpire. Entre nous fon amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous fuis obligé de vos foins généreux.

LE BARON.

L'affaire eft en bon train.

LE MARQUIS.

Il eft vrai, je commence

A me flatter, Monfieur, d'une douce efpérance.
LE BARON.
Je fuis charmé de voir que vous penfiez ainfi.
LE MARQUIS.
La joye enfin fuccéde au plus affreux fouci.
Je ne puis exprimer le plaifir que je goûte;
On n'imagine point jufqu'où va...
LE BARON.
Je m'en doute.
LE MARQUIS.
Non, non, vous ignorez combien il eft flatteur.
Je ne fçais quoi, pourtant, m'arrête au fonds du cœur.
LE BARON.
Comment! Votre ame eft-elle encore intimidée?
LE MARQUIS.
Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je fens que je bleffe au fonds la probité.
LE BARON.
Marquis, encore un coup, ceffez d'être agité:
Elle n'eft point bleffée en des chofes femblables.
LE MARQUIS
En eft-il, où fes droits ne foient point refpectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?
LE BARON.
Non, Marquis, fur l'amour elle ne s'étend pas.
LE MARQUIS.
Et par quelle raifon?
LE BARON.
Ce n'eft pas là fa place.
Elle y feroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & doit vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer,
Du monde ce sont-là les maximes constantes
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes;
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens & comme le traité.
On la doit consulter, sur tout dans l'exercice
Des charges de l'Etat d'où dépend la Justice;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par dégré la réputation:
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir, ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui fripponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,
Devient homme à la mode, & se met en crédit.

Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire !
Aussi grossierement peut-on se contredire ?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.
Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré :
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagemens le fier honneur preside;
Et ses dettes, sur-tout, sont un devoir rigide:
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, & frustrer tout autre créancier,
Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs sont remplis les derniers; & leurs dettes,
Ou ne s'cquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, & son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.
Du sein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, & nous devons le suivre,

Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoiqu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe,
Mais il faut vous résoudre à vivre en Misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant;
Ou, de cette vertu tempérer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avouerai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du tems; & par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.

Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime & brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce eſt un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire eſtimer eſt mon premier deſir.
J'ai, pour vivre content, beſoin de ſon ſuffrage.
Dans ce juſte deſſein ſi je faiſois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en conſoler.
La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
Pour voguer ſûrement ſur cette mer trompeuſe;
Je demande & j'attends votre aide généreuſe.
Daignez donc me guider de la main & de l'œil;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez, je ſuis tout prêt de vous inſtruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laiſſer conduire.
Je veux choiſir pour vous le jour avantageux,
Saiſir, pour vous placer, le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;

C'eſt le point principal, & qui rend tout facile:
Mais point de ſot ſcrupule, & montrez vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux diſpoſer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre:
Mais je ne ſais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établiſſement,
Et cet Hymen, pour vous, eſt un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raiſons c'eſt un bien où j'aſpire;
Et c'eſt, pour l'en preſſer, que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La choſe étant ainſi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans bleſſer la ſageſſe, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle ſera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet;
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous ferez satisfait.
Attendez un moment.

(Il rentre)

SCENE II.

LE MARQUIS *seul.*

IL fert trop bien ma flamme.
Mais chaffons, après-tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter fans bleffer mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,
Pour l'aimable Forlis fent un mépris infigne;
Il dédaigne un bonheur dont fon cœur n'eft pas digne.
De fa grace naïve il méconnoît le prix:
Elle auroit un tyran: & l'Hymen, j'en frémis!
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raifon,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'eft fervir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus eft, me conduit par la main.
Je la vois, fa prefence affermit mon deffein.

SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à Lucile.*

Oui, le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, & qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre....

LUCILE.

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, & dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien; je suis content de ce procédé-là :
Peut-être, avec le tems, mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encor espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserai-je, pour moi, compter sur votre zele?

LUCILE.

Mais, je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il se fait déjà tard, &. partons au plutôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente.
Volons chez la Comtesse, elle est impatiente:
Voilà l'heure; & d'ailleurs, je dois voir en passant
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, & par votre moyen,

Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, & la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.

LE BARON, *au Marquis.*

Profitons des momens où son Pere sommeille;
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

[*Lucile rentre.*]

SCENE

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS,
M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le Baron.*

JE t'arrête au passage, & bien m'en prend,
parbleu.

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,
LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

COmment donc! Est-ce ainsi que l'on se fait
attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne
vous prendre:
Cet oubli me surprend, sur-tout de votre part.
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monſieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De ſortir de chez-moi je n'ai pas été maître ;
Et je ſuis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'eſt par moi, Madame, abſolument.
J'ai beſoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le reſpect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaiſe à l'eſpoir, dont votre eſprit ſe flatte,
Vous venez un peu tard, je ſuis premiere en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monſieur, que je n'impoſe point.

M. DE FORLIS.

Mais vous ſavez qu'au mien votre intérêt eſt joint.
L'affaire eſt ſérieuſe autant qu'elle eſt preſſante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amene eſt plus intéreſſante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le ſien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un Phénomene, & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'attendra plus ;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce Violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! C'est un Violon qui balance mes droits ?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable !
Je tombe de mon haut !

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers & nouveaux.
Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oiseaux.
Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre ;
Puis, tout-à-coup bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage

Qui mérite, fur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! Qui donc êtes-vous pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monfieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent & beaucoup de mérite;
Mais vous ne partez pas apparemment fi vîte.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Oui, quel eft votre fort, Monfieur, précifément?
La mufette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de mufette? Ah! la chofe eft nouvelle.
La bagatelle feule occupe vos efprits:
Un foin plus férieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle eft donc cette affaire, & fi grave & fi grande?

M. DE FORLIS.

C'eft un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'eft que cela?
Oh! rien ne preffe moins; fi ce n'eft celui-là,
Vous en aurez un autre, & la chofe eft facile.

Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?
Un ancien ami n'a pas la préférence?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toûjours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entiere.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du Concert, je le mene aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de-là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;

Puis de là table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

CELIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire:
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit,
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CELIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, & je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénétre à travers la cohue,
Mon abord l'embarrasse: à peine il me salue,

Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,
Comme un Provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;
Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes.
Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CELIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instants après le sort l'en a puni:
Ce violon divin, & qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu; l'avanture est cruelle:
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont dressés;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du Dieu qui les reçoit les mains sont des abymes

Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,
Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent :
De dépit je le quitte, & cours pour mon affaire ;
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé ;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cens louis joués sur sa parole,
Mais il céde en Héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme, il sçait déguiser sa douleur ;
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CELIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre ; vous seriez gêné par ma présence.

(Elle s'en va.)

✠ ✠ ✠

SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir M. de Forlis.*

JE cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fut si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le tems seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre ;
Je sçai ton infortune, envain tu prétens feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le sçavez, il faut que je l'avoue,
C'est un tour inoui que le hazard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver, des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Mes amis, par malheur ont épuisé leur bourse ;
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tiens, en voilà huit cens, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux ;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, & tu semble rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas ...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,

Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;
J'en ferai trop payé, si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,
Qui méritent au plus le nom de connoissance,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere & vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour,
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire,
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai sçu d'un Secrétaire, & dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai sçu que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce Gouvernement aucune diligence:
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eut accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend;

Et j'ai tantôt appris du même Secrétaire,
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir;
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au Ministre à six heures précises;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans:
Si tu veux près de lui me seconder à tems,
Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place.
Je sçais qu'à ta priere il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possedes l'art de le persuader:
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts d'heure:
C'est le tems décisif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier,
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, & je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de m'attendre;
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

[*Le Baron sort.*]

SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

MOn frere auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content; pour moi, je le suis fort.
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.
(Il sort.)

CELIANTE *seul.*

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE IV.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

APprenez un secret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime; & Monsieur votre frere,
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CELIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh ! mon doute eſt trop bien avéré.

CELIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la ſurprendre
Dans le tems que ſa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché ſi-tôt que j'ai paru ;
Et par-là mon ſoupçon s'eſt juſtement accru.

CELIANTE.

Va, c'eſt apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien ; ſa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'eſt qu'indifférent,
On eſt moins empreſſé, & le trouble eſt moins grand.
On attribue à tort à ſon peu de génie
Son humeur taciturne & ſa mélancolie :
L'Amour eſt ſeul l'auteur de ce ſilence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai cette penſée :
La curioſité dont je me ſens preſſée,
M'a fait étudier ſes moindres mouvemens.
D'un cœur qui de l'abſence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le ſymptome viſible :
Et j'ai ſur ce mal-là le coup d'œil infaillible :
Je porte encor plus loin ma vue à ſon ſujet,
Et de ſes feux cachés je devine l'objet.

CELIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend viſite,

Sur son front satisfait on voit la joye écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, Mademoiselle, & j'en fais la gageure.

CELIANTE.

Tu prens dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas :
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas :
Pour lire le billet, elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CELIANTE.

Non, viens, rentre avec moi, respectons son secret ;
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elles rentrent.)

SCENE V.

LUCILE *seule.*

ENfin me voilà seule ! & bannissant la crainte,
Je puis donc respirer, & lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur,

(ELLE LIT.)

(Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois qu'on

vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais il va combler le vôtre; je le sçais, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est-là ce qui rend mon désespoir affreux: sans une prompte réponse j'y vais succomber.)

(après avoir lu)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine & mon plaisir ne sçauroient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.

(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler & calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens, sont mon plus grand martyre.

SCENE VI.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

JE viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire!
Mais, que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!

Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire!
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.
(à Lucile)
Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne;
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie...
Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je ſuis de bonne foi.
Je ſçai l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'eſt pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaiſes défaites !
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.

(Il lui prend la Lettre des mains, & lit.)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fonds du Théâtre.*

J'Apperçois le Baron, & ma chere Forlis.
Mais il lit un billet, Ciel ! l'auroit-il ſurpris ?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute ſi je veille, & je ne ſçais que dire.
Parlez, eſt-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais, de ma ſurpriſe à peine je reviens !
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens !
Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.
Le ſentiment y regne, & l'eſprit l'aſſaiſonne.
Belle indolente, hé quoi ! ſous cet air ingénu,

Vous me trompez ainsi? qui l'auroit jamais cru!

(*Il relit tout haut.*)

Je sçai qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir.

(*Il s'interrompt.*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force & la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet:
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse! & mon ame respire!

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien. Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joye! Elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!
Ah! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, & ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler son cœur & son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;

Et ces traits dont mon ame eſt confuſe & ravie,
Font m'a ſatyre autant que ſon apologie.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaiſir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au Marquis qui s'avance.*

Ah! Marquis, vous voilà, ma joie eſt accomplie.
C'eſt ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur eſt au comble, & je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever!
Rien n'égale l'eſprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en ſoit juge elle-même.
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

Je ſçai qu'on me croit ſans eſprit, mais ce n'eſt que pour vous ſeul que je voudrois en avoir; & ſi je pouvois réuſſir à vous perſuader que je ſuis auſſi ſpirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reſte du monde me donnat le nom de ſotte & de ſtupide. L'abattement, où m'a plongé la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée; & depuis que je vous vois ici, votre préſence me jette dans un trouble qui ſert à le confirmer. Je ſens que mon cœur fait tort à mon eſprit. Il m'ôte juſqu'à la liberté de m'exprimer, & je ſuis trop occupée à ſentir, pour avoir le loiſir de penſer.

[*après avoir lu.*]

Mais eſt-il rien, Marquis, qui ſoit plus adorable!

Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincere.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc? Votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!

Votre raviſſement n'égale pas le mien.
C'eſt à Mademoiſelle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai ſuivi le penchant qui m'inſpire.

LE BARON.

Nous ſommes tous contens comme je le déſire.
Déſormais mon hôtel qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous ſeule me rendrez ſon ſéjour agréable;
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable
Et goûtant ſans mélange un deſtin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde & vous.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.
LISETTE.

LISETTE.

PArdon, ſi j'interromps, Monſieur, mais la Ducheſſe
Demande à vous parler pour affaire qui preſſe:
Elle eſt dans ſon carroſſe, & ne peut s'arrêter.
Un de ſes gens eſt là.

LE BARON.

Mais, ſans plus héſiter,
Qu'il entre donc.

SCENE IX.

Les Acteurs précédents, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur, Madame vient vous prendre,
Et, ſans tarder, vous prie inſtamment de deſcendre.

LE BARON.

Il ſuffit, je vous ſuis.

(Le Laquais ſort.)

SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

VOus allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'aſſurer que je ne puis ſortir;
A Monſieur de Forlis je ſuis trop néceſſaire.
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le ſervir.
Je ne ſuis qu'un inſtant, & je vais revenir.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

IL ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit, sans doute est d'importance?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.
Mais le carrosse part, & voilà qu'on l'emmene;
Moi-même je descends pour en être certaine.
[*à part.*]
Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.
[*Elle rentre.*]

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.
Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop foible, & je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile ! Il n'est point d'éloquence
Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;
Sa vue & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, ſans vous, loin de vous je n'ai point de
penſée.
Je ſuis ſtupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'eſprit qu'avec vous ſeulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie:
Le ſentiment l'échauffe., & non pas la ſaillie.
Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,
Eſt le ſeul qui m'inſpire, & dont je ſens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt le véritable, & n'en ayons point d'autre;
Comme il ſera le mien, qu'il ſoit toûjours le
vôtre.
Ne puiſons notre eſprit que dans le ſentiment:
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE BARON.

Que votre belle bouche encore le répéte;
Vous avez à le dire une grace parfaite.

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime, & je n'aime que
vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'eſt doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces inſtans pleins de char-
mes!
Mon bonheur eſt troublé par de juſtes allarmes;
Et je ſuis prêt de voir le Baron poſſeſſeur

D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur :
J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même, de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;
Vous sçavez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord, mais pour vous plaire, il redevient aimable ;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien ;
Je le verrai toûjours, à l'examiner bien,
Comme un Tyran caché, qui sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage ;
A qui l'Hymen rendra sa premiere hauteur ;
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui,
N'eut rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déjà, j'aurois forcé mon caractere,
Et je serois tombée aux genoux de mon pere :
Ma bouche eut déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais ;
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté

Par l'amour que le vôtre a ſi bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fonds de mon ame,
Par la comparaiſon que je fais de ſa flamme
Avec le feu conſtant, tendre & reſpectueux
D'un amant jeune & ſage, aimable & vertueux.
Vous poſſédez, Marquis, le mérite ſolide:
Il n'en a que le maſque & le vernis perfide;
Il ne ſonge qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir:
Vous ſeul ſçavez aimer, & vous faire chérir.
De tout Paris, ſon art veut faire la conquête;
A regner ſur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il eſt par ſes dehors & par ſon entretien,
Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme, en même tems m'afflige,
A rompre un nœud fatal je ſens que tout m'oblige:
Mes feux méritent ſeuls d'obtenir tant d'appas.
[*Il lui baiſe la main*]

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, Monſieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! C'eſt Liſette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune allarme.

Pour vous je m'intéresse, & votre amour me
charme.
Il est entiérement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre; & bien loin de vous
nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire,
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers
vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux:
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu: malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MOn cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination:

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.
(*Elle s'en va.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

OU' donc est le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue.
La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse !

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.
[*Il sort.*]

SCENE XVI.

LE MARQUIS *seul.*

IL faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même:
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrette ardeur faisons-lui confidence;
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je suis inquiete.
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux;
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du tems que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce ſont des inſtans très-chers; mais ſa tendreſſe
Peut-être eſt occupée ailleurs utilement.
De mon Maître, pour vous, je crains le changement,
Il pourra balancer ſon penchant pour la mode,
Et le rendre aſſidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler, j'aime mieux ſa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez ſon ardeur.
Son amour à préſent vous voit ſpirituelle;
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'eſt le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empreſſement:
C'eſt lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah! Ciel! c'eſt le Baron.

LISETTE.

La mépriſe eſt piquante.
La Comteſſe en ces lieux accompagne ſes pas.
(*Liſette ſort.*)

SCENE

SCENE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la Duchesse:
Je suis au désespoir. La cruelle Comtesse
A secondé si bien son desir obstiné,
Qu'à la Piece nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais envain des Acteurs elles ont fait l éloge,
Au Théâtre & par-tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;
Il jette tous mes sens dans une aimable yvresse,
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entens je! Il prend le ton d'un amant langoureux!

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen, ce soir, je veux former la chaîne.

Et votre pere va...

LUCILE, *d'un air troublé.*

Monſieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empreſſement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un vrai délire, & j'en ſuis étonnée!
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'eſt cent fois pis, Monſieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur eſt parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,
Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, Monſieur, que l'on faſſe de vous?
Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuye.
L'amour & lui, Monſieur, ſont brouillés tout-à-fait.
L'un eſt vif, amuſant, l'autre ſombre & diſtrait.
Le monde, d'un butor, fait un homme paſſable,
Et l'amour fait un ſot ſouvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'eſt pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il eſt peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'eſt l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.
Pour valoir quelque choſe, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru juſqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachat à nous particuliérement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite eſt fille à ſentiment.
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe,
Elle n'a que ſeize ans. C'eſt l'âge d'être dupe:
L'âge par conſéquent de ſe repréſenter
L'amour ſous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piege;
Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je?
J'ai ſoupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui conſtamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle conſtance eſt vraiment admirable!

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit ſe taire là-deſſus,
Madame; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choiſiſſez pour époux, ſi vous êtes bien ſage,

Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(Elle sort.)

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NOn, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'Abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur, & les passans liront:
Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

[Elle sort.]

SCENE IV.

LE BARON *seul.*

SA menace est fondée, & j'en suis alarmé.
Mais non; belle Forlis, j'aime & je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
J'attends dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCENE V.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON.

JE vous attends ici, Monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier,
Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le Ministre me l'eut accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monfieur, en ma puiffance.
Un contre tems fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obftacle;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le fçais, fort tranquille au fpectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne fçauroit s'excufer.
Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abufer.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs & ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai feul tout le poids, & toi, tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occafions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.
Le feul prix que je veux de ton attachement,
Eft de venir parler au Miniftre un moment.
Mon fort dépend d'un mot, d'une fimple parole,
Je ne puis l'obtenir! Et ton efprit frivole
Refufe à mon bonheur ces inftans précieux,
Et c'eft pour les donner, à quel foin glorieux!
A celui de juger une Piece nouvelle.

LE BARON.

Monſieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle.
J'ouvre les yeux, & vois que dans ce ſiecle-ci
Le plus mauvais partage eſt celui de l'ami.

LE BARON.

Monſieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promeſſe!
Je vous le dis avec beaucoup de politeſſe,
Mais dans un deſſein ferme, & formé ſans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une eſtime de Cour,
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi déſormais vous êtes ſans pitié,
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins ſévere,
Prenez en ſa faveur des entrailles de pere,
Et puiſqu'il faut, Monſieur, vous en faire l'aveu;
Sçachez que ſa tendreſſe eſt égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime!

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'atteſter lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Liſez, voici, Monſieur, un billet de ſa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,

Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce,
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, & de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chere.
Ma bonté sçait borner l'autorité de pere;
Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans,
Pour être leurs soutiens, & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette!

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

LA COMTESSE.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.
(*Lisette rentre.*)

SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agiſſant ainſi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma préſence éclater moins de zele ;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Je viens vous détromper ſur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monſieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la choſe décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promiſe & non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, Monſieur, à mon inſtance,
Le vôtre qui ſe trouve être à ſa bienſéance,
Et d'une penſion on y joint le bienfait.

De l'autre en même tems vous avez le Brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne ſçaurois, Monſieur, dans cette circonſtance,
Vous marquer trop ma joie, & ma reconnoiſſance.

LE BARON; *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et Monſieur, du paſſé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout ſeul je dois ce bien ſuprême.

LE BARON.

Mais il eſt mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, ſon procédé plutôt
Fait du vôtre, Monſieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zele,
Le ſien m'a prévenu, voilà votre modele.

SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen eſt-il rompu, Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté paſſer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me ſera moins contraire.

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique & le plus important.
J'apprens que le Baron a sçu toucher ton ame;
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux;
Prononce: je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé.

LE BARON.

Que vois-je! Vous restez dans un profond silence;
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance;
Eh! quoi donc, cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire:
Et ce que je ne puis me lasser de relire,
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.

Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

[*Elle prend la lettre & la lit.*]

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre pere?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincere,
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur, écoutez un moment,

(Elle lit haut.)

L'abattement où ma plongé la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.

(Au Baron en s'interrompant.)

Oubliée! Eſt-ce vous, qui l'obſédez ſans ceſſe?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi ſeul à ſa triſteſſe.

LA COMTESSE, *lui préſentant le billet.*

J'ai donné lieu! Tenez, répondez à ceci.

(ELLE LIT.)

Depuis que je vous vois ici, votre préſence me jette dans un trouble qui ſert à la confirmer.

[*en s'interrompant.*]

Eſt-ce pour vous? *Depuis que je vous vois ici.*
Vous radotez, mon cher!

LE BARON.

Le Marquis ſçait lui-même ...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc: il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis ſçauroit il ton ſecret?
Répons-moi ſans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le ſçait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puiſque vous le ſçavez, il faut nous en inſtruire.

LE MARQUIS.

C'eſt à Mademoiſelle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réſerve eſt fort peu de ſaiſon.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :
La petite convient qu'il sçait tout le mystere;
Il se trouble comme elle, & s'obstine à se taire,
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Cemment! Ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé, mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable, & digne de me plaire!
En faisant ton bonheur, il acquitte ton pere.
(*Il montre le Marquis.*)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main, pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez, malgré moi, combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place.
Votre hymen est rompu; quelle heureuse disgrace!

M. DE FORLIS, *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.
[*au Baron*]
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,
Entendre Concertos, Sonates, Opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(Il sort avec le Marquis & sa fille.)
(Lisette rentre en même tems.)

SCENE XI. & Derniere.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces:
Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, & vous serez charmant.

Fin du Cinquieme Volume.

TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Cinquieme Volume.

